



Reviens

Samuel Benchetrit

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SAMUEL BENCHETRIT

Reviens

roman

Samuel Benchetrit

Grasset rentrée littéraire



SAMUEL BENCHETRIT

REVIENS

roman

BERNARD GRASSET
PARIS

*Pour Saul
que j'aime.*

1.

Je notais toujours les mêmes phrases dans mes cahiers. Des sortes de promesses que je ne tenais jamais. Les plus belles étaient écrites le soir ou au milieu de la nuit, où je me jurais, imbibé de whisky, de ne plus jamais toucher une goutte d'alcool, et ça dès le lendemain, et aussi de faire du sport, d'être doux, économe, travailleur, tolérant, discipliné, propre, d'aller chez le dentiste, de me rendre à pied aux rendez-vous, de donner rendez-vous à plus de quinze minutes de chez moi, d'être courageux, souriant, voyageur, curieux, spirituel, silencieux, attentif, cuisinier, raisonnable, endurant, déterminé, déterminant, d'aimer la pluie, les grandes chaleurs, les fruits, le poisson, le tourisme, les films en couleurs, les films récents.

Parfois même, je signalais ces vœux. Signature solennelle adressée à je-ne-sais-qui à l'intérieur de ma tête (il devait bien y avoir quelqu'un, mais nous n'avions jamais été présentés). Je laissais le cahier ouvert histoire qu'il soit parfaitement visible à mon réveil. Au plus fort de ma détermination à évoluer, je le posais carrément debout contre la machine à café. Et le jour arrivait, et je retrouvais mon cahier, et déjà cela me paraissait moins formidable. Mais je gardais encore un peu de compassion pour l'ivrogne de la veille. Je voulais le respecter. Le considérer comme une sorte de prophète touché par une grâce à 40°. Je limitais ma consommation de cafés à dix au lieu de quinze, et je ne fumais pas avant d'avoir bu une première gorgée. Je relisais mes promesses. La première : « Être propre. » Soit commencer cette journée par une douche et un brossage de dents. J'étais assez motivé. Mais mon corps manquait maladivement de nicotine. Une cigarette avant le grand nettoyage n'y changerait rien. En général, je la fumais aux toilettes, dans cette pièce de deux mètres carrés, la plus froide de l'appartement, à cause de la fenêtre ouverte en permanence.

Je ne fumais pas partout chez moi. Seulement dans ma cuisine, deux fois plus grande que les toilettes, et aux toilettes justement. C'est une règle que je m'étais imposée depuis que j'avais un enfant.

Étrangement, je n'en faisais pas mention dans mes cahiers, nulle part n'était écrit : « Je suis un père formidable qui se détruit les poumons uniquement aux gogues et dans sa cuisine pour protéger l'autre locataire mineur. » Je ne pouvais plus vraiment traduire cet hommage, depuis que mon fils fumait lui-même comme un pompier. Ajoutant sa chambre comme nouveau territoire de fumette. J'y allais volontiers, prétextant un reproche, pour profiter aussi du plus grand espace fumeur de la maison.

Aux toilettes, le froid envahissait mes pieds, puis remontait le long de mes jambes, et continuait son chemin jusqu'à geler mon cerveau en même temps que mes résolutions. J'ajoute que je dormais en caleçon et que j'aurais pu régler le problème en me couvrant chaudement pour aller aux wc. Mais l'idée de faire une machine à laver, de déplier le séchoir à linge, de récupérer et ranger les vêtements (qui en général restaient sur le séchoir jusqu'à écoulement total), avait pour moi la même ampleur que d'organiser la prochaine cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques.

J'aimais me recoucher le matin. C'était une sorte de luxe. Certains ont des yachts. Des comptes en banque remplis à ras bord. Des collections de montres. De la culture. Des sculptures. Des muscles. Personnellement, je me recouchais le matin, vingt à trente minutes après m'être levé. Je vivais dans un monde où le plaisir et le bonheur n'étaient pas associés. Ma vie était pleine de plaisirs qui ne formaient jamais un bonheur complet. J'avais pu constater chez d'autres un bonheur complet qui leur offrait une multitude de plaisirs. Heureusement, la mutation génétique de mes quarante-trois premières années m'avait offert un deuxième luxe : je ne me plaignais pas. Je me contentais simplement de noter des promesses sur mes cahiers. On pouvait lire, à plusieurs reprises :

« Ne plus se recoucher le matin. »

« Ne pas se plaindre. »

« Noter ses rêves pour en faire des livres plutôt que de rêver d'en faire. »

Les rêves du matin n'étaient pas les mêmes que ceux de la nuit. Ils n'offraient pas vraiment de sujets de livres. Ou des livres ennuyeux et prétentieux comme il en paraissait chaque semaine. Je pensais donc que les auteurs de ce type d'ouvrages étaient des recoucheurs du matin. Ces rêves s'élevaient à quelques centimètres de la réalité. Anticipant généralement le moment qui viendrait lorsque je me réveillerais. Par exemple : je rêvais que je retrouvais le cahier ouvert devant la machine à café. Comme c'était un rêve, le cahier pouvait être vert au lieu de bleu, la machine à café devenir celle orange de

chez mes parents. Ma mère pouvait d'ailleurs être là aussi. En peignoir de coton jaune canari. Frappant un iguane qui sortait sa tête de l'évier pour nous becter. L'iguane était mon père. Et l'ensemble, une scène classique de mon enfance où chacun se réveillait sans profonde envie d'affronter la journée qui commençait.

2.

Je ne dormais plus. Mais je me couchais de plus en plus tôt. Souvent dès dix-huit heures. J'éteignais mon téléphone. Personne ne m'appelait, mais je recevais une dizaine de mails de différents organismes. Amazon. SFR. *Télé Loisirs*. Engie. Darty. Ikea. LCL. Je ne donnais plus mon mail lorsque j'achetais quoi que ce soit. J'avais entendu dire qu'il suffisait de leur envoyer le mot STOP en majuscules pour qu'ils arrêtent. J'envoyais des STOP à chaque fois, ils continuaient.

Six mois plus tôt, j'avais fait l'acquisition d'un nouveau lit. Sommier et matelas, 160 cm. L'ancien faisait 140. Je tentais d'augmenter mon sommeil en agrandissant ma literie. Je dus racheter deux parures de draps, draps-housses, une couette, et deux oreillers avec taies assorties.

Je refusai de donner mon mail.

— C'est obligatoire, monsieur.

— Mais je ne veux pas recevoir de mails, de publicités, de promotions.

— C'est uniquement pour la livraison.

— Vous avez mon adresse pour ça. Le lit est pour chez moi, pas pour mon mail.

— C'est obligatoire.

Je donnai mon mail.

Depuis, ils m'écrivaient chaque nuit. Service de satisfaction. Questionnaire. Promotion. Parrainage d'un ami. Je leur répondais STOP, ils continuaient.

Je n'étais pas fatigué. C'était pour cette raison que je ne dormais pas. Je ressentais parfois quelques effets dans la journée. Un ou deux vertiges. Une série de bâillements. Des crampes aux mollets. Mais rien qui justifie une nuit de repos. Je n'avais rien à reposer. Les gens allaient au sport. Au travail à pied. Ils rencontraient des amis. Déjeunaient et dînaient. Partaient en randonnée le week-end. Ils

s'occupaient de leurs enfants qui eux-mêmes les occupaient. Ils avaient une femme. Parfois deux. Ils lisaient. Prenaient des billets pour le théâtre. Allaient au théâtre. Ils parlaient abondamment de ce qu'ils voyaient et de ce qu'ils entendaient. Ils avaient souvent une mère. Un père malade quelque part. Ils rendaient visite aux gens. S'invitaient. Préparaient à manger. Se disputaient. Se battaient. S'en voulaient. Se retrouvaient. Ils achetaient des téléphones. Des coques pour protéger les téléphones. Des coques qui pouvaient leur ressembler ou du moins exprimer leur personnalité : *« Je suis cette coque !... Cette coque est drôle comme moi ! Ces paillettes dorées qui flottent dans l'eau de ma coque me représentent parfaitement ! »* Ils prenaient des bus pour trouver les bonnes coques. Réparer les téléphones cassés. Ils en parlaient. Au bureau. Dans les bus. Aux dîners. Aux femmes avant de s'endormir enfin. Dans leurs rêves.

Ils se fatiguaient.

La nuit je me levais, j'allais dans la cuisine et j'attendais le jour comme certains solitaires observent les couples s'aimer aux terrasses de café. Je regardais le jour venir en commentant silencieusement son allure : « Il est beau aujourd'hui... Il a l'air tendre... » Je me sentais seul à avoir rendez-vous avec l'immensité.

Je pensais que le ciel n'était pas pour moi. Qu'aucune météo ne m'était destinée.

« Je ne ferai rien du soleil aujourd'hui. »

Je me sentais seul.

J'écrivais sur mon cahier : Avoir des amis.

Je rayais et recommençais : Avoir un ami.

Je rayais et recommençais : Ne rien attendre des autres.

Je rayais et recommençais : N'attendre que de soi-même.

Je rayais et recommençais : Ne rien attendre de personne.

3.

À 17 h 10 je mettais *4 mariages pour une lune de miel* à la télévision. J'étais tombé dessus en voulant regarder Arte. Mais mon téléviseur me proposait automatiquement la Une quand je l'allumais. Comme le plaisir et le bonheur, ma soif de culture se trouvait vite altérée par la moindre gorgée gazeuse et sucrée télévisuelle.

Tel était le principe : quatre femmes s'invitaient à leurs mariages respectifs. Les trois invitées, devenues juges, commentaient, et surtout notaient, la mariée du jour. Des notes de 1 à 20, pour la décoration de la salle, la nourriture, l'ambiance et la robe. (Pour la robe, nous ne connaissions les notes que le vendredi, jour de la finale.) La mariée ne savait pas ce que les autres pensaient de son mariage. Mais nous, nous savions, et c'est ce qui était délicieux. Chaque mariée choisissait un thème et elle avait intérêt à le respecter. Ça tournait souvent autour du même genre : « Glamour et strass », « Romantique chic », « Orchidées fuchsia ». Le vendredi, elles assistaient toutes (accompagnées de leurs maris, qui en général s'en foutaient royalement) aux commentaires et aux notes des unes et des autres. Notes qui excédaient rarement le 10 sur 20. C'était plutôt du 6 sur 20, voire du 4. Quand elles découvraient la salle et la décoration, elles lançaient des phrases comme : *« Waouh, c'est magnifique, elle est vraiment dans son thème, elle a tout fait elle-même... C'est un peu dommage les serviettes en papier pour un mariage... Les nappes ne sont pas repassées... Mais c'est quand même très beau. »* Ensuite, quand elles étaient filmées seules et à l'écart pour commenter et noter, elles disaient : *« J'ai été très déçue, c'était moche et je pense que Machine n'a aucun goût, que son mariage ressemble à un enterrement, et encore l'enterrement de quelqu'un qu'on déteste... C'était glamour mais pas strass... C'est honteux des serviettes en papier à un mariage et les nappes étaient dégueulasses... Je lui mets 3 sur 20. »*

Arrivait le vendredi et le meilleur de la semaine, où elles pouvaient constater en direct la méchanceté des autres, sachant que celle qui regardait et pleurait de trahison, de rage et de déception de

l'humanité, avait elle-même été lapire pourriture aux mariages des autres. « *Comment elle peut me mettre un 5 sur 20 à ma robe ? On met pas un 5 sur 20 à une robe !* » (Elle-même avait mis 2 sur 20 à l'une des concurrentes, prétextant que les torchons dans sa cuisine avaient plus d'allure.) Des bips étaient régulièrement insérés quand elles parlaient pour censurer les insultes qu'elles crachaient vers l'écran sur lequel elles voyaient leurs copines détruire leur mariage. « *Oh la bip, c'est la pire bip que j'ai jamais vue, je vais lui mettre une tarte dans sa bip !* » Le mari, qui s'en foutait et s'endormait sur le canapé à côté, était souvent pris à témoin par sa nouvelle et stupéfaite épouse : « *T'as vu cette bip ? Comment elle peut me donner ces notes de bip ?* » Le mari s'en sortait en approuvant l'injustice : « *Moi je t'aurais mis 20 sur 20, et même 25 sur 20 ma chérie.* » Ils se roulaient une pelle et s'aimaient pour toujours.

Venait mon moment préféré, celui pour lequel je patientais toute la semaine et acceptais de réécouter en boucle la voix off d'un commentateur désabusé.

La confrontation finale.

Nos quatre mariées se retrouvaient sur le perron du château où elles venaient d'assister aux commentaires et aux notes décernés par les trois autres peaux de vache. Elles attendaient qu'une voiture, type limousine, arrive et que l'un des époux (celui dont le mariage avait eu la meilleure moyenne) sorte de la voiture pour annoncer à sa belle la destination du voyage de noces qu'ils avaient gagné (4 mariages pour une lune de miel !).

Pour patienter, elles avaient le droit (ou l'obligation de la chaîne) de régler leurs comptes.

En général, la première qui commençait était déjà en larmes :

« *Véronique, je tenais à te dire que tes notes sont honteuses, tu as bien caché ton jeu, tu es stratège.* »

L'autre répondait :

« *Je te rappelle que tu as mis 3 sur 20 à l'ambiance de mon mariage alors qu'au tien on s'est ennuyés et la seule animation était un clown bourré... Tu as été stratège.* »

La troisième voulait aussi dire ce qu'elle pensait à la quatrième :

« *Je voudrais savoir pourquoi tu as mis 7 sur 20 à ma robe ?* »

La quatrième jouait la carte de la franchise :

« *Parce qu'elle était moche.* »

La troisième, outrée, répétait en imitant la quatrième :

« *Elle était moche !* »

La quatrième n'aimait pas qu'on l'imité :

« *Tu ressemblais à un paon !* »

La troisième se mettait à chialer :

« Tu es trop stratège ! »

Le mot « stratège » était employé 2 754 fois chaque soir entre 17 h 10 et 18 heures sur la première chaîne française (j'étais sûr que ça influençait notre comportement pour le reste de la journée).

Pour conclure, l'une des mariées, soudain emportée dans un tourbillon de grâce et de tolérance, s'adressait aux trois autres tel Zarathoustra descendant de la montagne :

« Tout ça n'est qu'un jeu. Ce fut une belle semaine. J'ai été heureuse de vous connaître. Et même si je vous ai trouvées stratèges, je ne regrette pas cette aventure. Que la meilleure gagne ! »

Les trois autres répondaient méchamment :

« Que la meilleure gagne ! »

La voiture arrivait au pas, la caméra filmait les mariées une à une qui s'exprimaient une dernière fois en voix off.

Désormais, elles ne souhaitent plus gagner, mais refusaient que leur nouvelle pire ennemie décroche la lune de miel.

« Si c'est machine qui gagne, je trouverais ça bip, elle a été trop stratège. »

La voiture s'arrêtait devant les filles. Un plan serré montrait le pied du mari sortir de la limousine. (Nous essayions de reconnaître le mari à sa chaussure.)

Suspense.

C'était lui. L'époux de la pire stratège qui s'avancait, un bouquet de roses à la main. La mariée pleurait. Pensant sincèrement que si elle avait gagné la lune de miel, c'était bien que son mariage était le plus beau. Les trois autres tiraient la plus grande tronche de leur vie. Elles se disaient que si elles avaient su, elles lui auraient collé des 0 plutôt que des 4 et des 5 sur 20.

La mariée élue lisait ensuite une petite carte que lui tendait son mari qui s'en foutait un peu moins, du coup.

« Vous venez de remporter une magnifique lune de miel aux Maldives. »

Elle ne connaissait pas les Maldives, les autres non plus, et elles n'étaient pas près d'y aller.

Le tourbillon de grâce revenait s'abattre sur la gagnante, elle voulait offrir son bouquet aux trois autres.

Elles refusaient.

Elles avaient de la dignité.

4.

Mon fils était parti. Je ne me l'avouais pas vraiment, mais c'était depuis son départ que je ne dormais plus. Je n'aimais pas que les choses soient aussi simples. Je croyais plus aux mauvais sorts et à l'influence des planètes qu'à certaines évidences ici-bas.

Je n'aimais pas que les gens me disent :

— C'est normal que tu sois fatigué, tu ne dors pas bien.

Je pensais que j'étais fatigué à cause d'une maladie grave qui me rongait.

Je n'aimais pas, quand j'avais mal au dos, que les gens me disent :

— Tu as dû faire un faux mouvement.

Je ne pensais jamais faire de faux mouvement, je ne savais pas ce que c'était, j'avais l'impression de n'en faire que des vrais, non, j'avais mal au dos à cause de la maladie grave qui me rongait.

Pourtant, depuis le départ de mon fils fumeur, je ne dormais plus, je me réveillais la nuit et j'attendais que le jour se lève pour me recoucher.

Au début, dans ces rêves de proximité, je l'entendais rentrer à la maison. Il n'était jamais parti. Il revenait de l'école. Je me levais et nous mangions des tartines, ensemble dans la cuisine. Dans la réalité, ces tartines étaient rapidement devenues des cigarettes. Il m'était souvent arrivé de lui en taper une lorsqu'il rentrait du lycée et que je n'étais pas sorti depuis deux jours. Mon fils adorait m'offrir une clope. Nous la fumions ensemble dans la cuisine et je lui parlais longuement des méfaits du tabac, de son erreur d'avoir commencé, et du héros qu'il deviendrait s'il arrêta, vengeance son père trop faible et déjà condamné.

Mon fils ne m'a jamais coupé la parole. Il a toujours souri en m'écoutant. Il m'a toujours aimé. Il est le seul à n'avoir jamais cessé de m'aimer. Et de cette tendresse naissait parfois en moi l'étrange sentiment de m'aimer moi-même. Sentiment hélas éphémère, semblable à un îlot perdu dans l'immensité océane du mépris que je

me portais en général.

Après avoir partagé en rêve une tartine avec mon fils, les réveils étaient tristes et cruels. Tristes car il n'était pas là. Cruels car je fumais seul une cigarette en l'imaginant assis sur la chaise vide.

Non, je ne parlerai pas seul, non, non et non. Je n'engagerai aucune discussion avec le fantôme de mon fils dans la cuisine.

Père : *Ça va en ce moment ?*

Fils : ...

Père : *Bien sûr que tu peux revenir quand tu veux... C'est chez toi ici...*

Fils : ...

Père : *Faire un voyage ensemble ?... Oui c'est une bonne idée... Tu voudrais que l'on parte où ?*

Fils : ...

Père : *Les Galápagos c'est bien. Pourquoi pas les Galápagos ?*

Il était 14 h 30. Le ciel était délavé et égoïste. Dehors, le monde s'activait depuis longtemps. Les écrivains recoucheurs étaient au travail. J'hésitais à boire un whisky.

À 17 h 10 commençait *4 mariages pour une lune de miel*.

À 18 h 30 je me recoucherais.

Je relus mes promesses de la veille ; la dernière :

« Il faut bien que tu existes. »

J'allumai une autre cigarette et j'allai aux toilettes.

5.

Mon fils était parti un an. Cela faisait six mois qu'il était parti un an.
Un voyage à travers le monde.

Au milieu des mails publicitaires et promotionnels, il m'arrivait d'en recevoir de lui. Il m'avait écrit de Prague. De Zagreb. De Chişinău. De Kiev. D'Helsinki. Une longue lettre de l'île de Fårö (raison : festival Bergman que nous étions allés voir ensemble). De Malmö. Il m'avait beaucoup écrit au début et de moins en moins puis pratiquement plus. Son dernier mail datait de plus d'un mois lorsqu'il traînait du côté de Reykjavik en Islande. La taille de ses courriers avait aussi peu à peu diminué, passant de longues descriptions romantiques et spirituelles au minimum d'informations vitales.

« C'est en m'asseyant sur ces roches noires, au plus haut des falaises meurtries, face à l'immensité blanche et mortelle que je comprends enfin le sens de ma vie : vivre ! »

Le garçon avait dix-huit ans, une belle plume, et l'influence des livres de London que je lui avais offerts pour ses quinze ans. Son unique mail du mois dernier était plus d'inspiration Nouveau Roman, voire télégramme.

« Suis en Islande. Tout va bien. J'ai rencontré des Allemands. J'aime la bière. »

Je découvrais ses mails la nuit, avec toujours le même pincement au cœur en voyant son nom apparaître entre Amazon et Matelas&Cie. Je les relisais plusieurs fois. L'imaginai sur ces routes. Au milieu des foules de ces villes que je ne connaissais pas. Je regardais sur Internet (il m'avait appris à m'en servir) les paysages de ces régions lointaines. Je l'incorporais dans ces vues. Son mètre quatre-vingt-cinq battant le sentier turque et poussiéreux, goûtant quelques plats offerts par un chaleureux couple roumain dans une maison typique des montagnes balkaniques.

En fait, je l'imaginai exactement comme dans l'une de ces émissions de télé qui étaient mon seul lien avec les voyages et les

découvertes culturelles. La réalité était ailleurs, mon fils était parti pour élargir son territoire de fêtes et de rencontres avec le plus mystérieux trésor culturel : la Femme.

Apparemment, sa dernière expédition l'avait mené dans un camping en Islande où il restait enfermé dans une tente à boire de la bière avec un groupe d'Allemandes.

6.

J'avais commandé un livre sur Amazon. Je n'avais pas commandé n'importe lequel. J'avais commandé l'un de mes livres. Un producteur de télévision m'avait téléphoné pour me dire qu'il s'intéressait à mon dernier ouvrage (*Béton armé*) pour en faire une série.

Le livre en question était un recueil de nouvelles qui se passaient dans une cité HLM dans les années 80.

— Une série de 12 épisodes de 26 minutes.

— Pourquoi pas ?...

(Je dis « pourquoi pas » pour ne pas avouer que j'étais extrêmement intéressé, sans argent et sans projets.)

— Le problème c'est que je n'ai pas lu votre livre. Vous auriez un exemplaire à m'envoyer ?

— Vous ne l'avez pas lu ?

— Non, et mon assistante n'en trouve aucun en librairie.

— Mais comment pouvez-vous vouloir en faire une série si vous ne l'avez pas lu ?

— C'est la banlieue qui m'intéresse... On m'a dit que votre livre était bien... et libre d'options.

— Oui, enfin, j'ai des propositions.

(Mensonge.)

— Vous avez un exemplaire à m'envoyer ?

— Oui.

(Mensonge.)

— Je vais le lire et nous pourrons nous rencontrer pour en parler.

— Entendu.

Je passai l'après-midi à traverser Paris et arpenter quelques rayons de librairies pour trouver mon livre. Je demandais aux vendeurs qui recherchaient sur leurs ordinateurs.

— C'est quel titre, déjà ?

— *Béton armé.*

— Quel auteur ?

Je donnais mon nom.

Ils ne connaissaient pas. Ni le livre. Ni l'auteur.

— On n'en a pas.

— Vous pensez en recevoir bientôt ?

— C'est pas prévu.

De retour à la maison, j'entrai dans la chambre de mon fils pour lui voler l'exemplaire que je lui avais offert. Je le trouvai facilement sur sa table de nuit. Il l'avait lu au moment où je le lui avais donné et l'avait laissé là, près de lui. J'aurais pu penser qu'il ne l'avait pas assez aimé pour le ranger dans sa bibliothèque entre *Martin Eden* et *Bartleby*. Mais je savais qu'il le relisait souvent. Il était fier du travail de son père, et cherchait dans ces histoires passées à quoi avait pu ressembler la vie banlieusarde de son futur géniteur.

J'ouvris le livre pour tomber sur la première page blanche et la dédicace :

« Pour toi que j'aime plus que tout au monde. Ce passé aurait été moins gris te sachant arriver dans ma vie. »

Je ne pouvais pas envoyer cet exemplaire au producteur.

Il aurait trouvé l'hommage un peu bizarre, pour ne pas dire inquiétant.

J'envisageai de déchirer la page, réfléchissant à la meilleure façon de m'y prendre pour ne pas que ça se voie. Arracher d'un coup. Ou délicatement, millimètre par millimètre, en retenant mon souffle.

La culpabilité d'envoyer l'unique exemplaire de mon fils, amputé de sa dédicace, m'envahit un moment, mais j'avais un plan : récupérer le livre une fois le contact établi avec le producteur et recoller soigneusement la page que je garderais à l'abri, dans le tiroir de mon bureau.

J'y allai pour la délicatesse, pris mon souffle et commençai ma tâche de déchirement.

Alors que je tenais la page dédicacée, arrachée au tiers, entre mes doigts, j'imaginai mon fils entrer dans sa chambre soudainement.

Je regardai son fantôme d'un mètre quatre-vingt-cinq sourire en surprenant son père, assis sur son lit, fait comme un rat.

— Salut papa !

— Salut.

— Qu'est-ce que tu fais ?

- Rien.
 - C'est ton livre ?
 - Ouais.
 - Enfin, c'est le mien celui-là.
- Je baissai bêtement la tête vers le bouquin.
- Ah ouais.
 - Tu déchires la dédicace que tu m'as faite ?
 - Ben...
 - Tu le penses plus ?
 - Quoi ?
 - Ce que tu as écrit ?

Je regardai la dédicace. Je soupçonnais toujours le salaud de savoir exactement de quoi il retournait. Il ne pouvait pas connaître précisément l'histoire avec le producteur, le livre épuisé, etc. Mais il savait que je n'aurais déchiré cette page pour rien au monde (à part pour une adaptation de mon œuvre en série) et que je l'aimais chaque jour davantage. Il adorait juste se foutre de moi.

— Pas du tout, c'est simplement que... Écoute, un gros producteur veut faire une série de ce livre, le problème c'est qu'il ne l'a pas lu, et on ne trouve plus aucun exemplaire nulle part. Il ne reste que le tien.

— Alors tu voulais déchirer la page dédicacée et lui envoyer mon exemplaire ?

— Oui, mais je l'aurais récupéré et j'aurais aussitôt recollé la page.

— Et avec quoi ?

— J'en sais rien moi... du Scotch !

— Je l'aurais vu !

— Je t'aurais dit la vérité.

— Pourquoi tu n'appelles pas ton éditeur pour qu'il t'en envoie un ?

— Il m'a payé une avance pour le prochain livre que je n'ai pas écrit... Si je l'appelle, il va s'en souvenir.

— Tu as bien offert ce livre à d'autres personnes, des amis... Je crois que tu en avais envoyé un à maman.

— Oui c'est vrai, mais c'est pas évident de leur demander de me le redonner.

— Commande-le sur Amazon.

Je me levai d'un bond pour hurler seul :

— Jamais ! C'est une trahison pour la littérature et les libraires !

Mon fils imaginaire restait debout face à moi, il me dépassait d'une tête et demie.

— Je dis ça pour toi, si tu veux que cette série se fasse.

J'abandonnai ma révolte.

— Oui, peut-être...

— Il est bizarre ton producteur.

— Pourquoi ?

— Comment il peut vouloir faire une série de ton livre sans l'avoir lu ?

— C'est la banlieue qui l'intéresse.

— Quel connard !

— Pourquoi tu dis ça ?

— C'est encore un mec qui veut faire du fric sur la banlieue et les cités, de toute façon, une fois qu'il aura lu ton livre, il sera déçu.

— Pourquoi ?

— Ton bouquin est trop tendre. Aucun Arabe ne brûle de voiture et les Noirs sont cultivés !

— Il voudra peut-être faire une série différente sur la banlieue, la montrer sous un aspect poétique, drôle et solidaire.

— Il a intérêt à avoir de bons rapports avec Arte !

Je laissai le fantôme de mon fils, son sourire et sa sagesse, ainsi que l'unique exemplaire de mon livre sur son lit.

Plus tard dans la journée, je reçus un mail du producteur me donnant son adresse pour lui envoyer le livre.

Je me connectai sur Amazon pour commander mon propre ouvrage.

Aucun n'était en stock. Seuls deux exemplaires d'occasion, soi-disant en excellent état, étaient disponibles pour un prix de 54 €. L'arnaque me parut immense, sans doute parce que j'en étais à la fois le créateur et la victime.

J'entrai mon numéro de carte bancaire et payai.

Un mail de confirmation arriva avec un numéro de commande et une estimation du délai de livraison assez large, entre 10 et 30 jours.

7.

Je fis mon premier rêve Amazon peu après avoir commandé mon livre.

Alors que je dormais profondément, j'entendis sonner à la porte. Un mot résonna en écho du gong dans mon esprit endormi : A-ma-zon.

Je me levai d'un bond et cherchai rapidement mes habits près du lit. Conscient mais ensommeillé et mou, je trouvais difficilement de quoi me couvrir.

Je lançai quelques : « Une seconde, s'il vous plaît... J'arrive... » en direction de la porte et du livreur que j'imaginais derrière.

Une fois habillé, je traversai le salon pour ouvrir. « Voilà, voilà... »

J'ouvris la porte. Le palier était désert. Le silence nocturne. J'avançai un peu et me penchai au-dessus de la rambarde de l'escalier (4^e étage). Rien.

Je retournai chez moi. L'horloge sur le lecteur DVD affichait 3 h 58.

Je n'étais pas expert en livraison Amazon, mais j'imaginais aisément qu'ils ne livraient pas la nuit.

Le monde s'acharnait donc contre mon sommeil. Je pouvais bien envoyer quelques STOP inutiles en réponse aux mails publicitaires. Mais que faire contre un livreur Amazon fantôme ?

8.

Réveillé, j'entrai dans la chambre de mon fils, qui lui, avait foutu le camp, cap à l'est.

Nous avions emménagé dans cet appartement treize ans plus tôt. Lorsque je m'étais séparé de sa mère.

Mon fils avait cinq ans et nous avions visité ce trois-pièces ensemble. Il n'était pas très beau, ni très grand, d'autant que nous quittions une maison avec jardin, mais je l'avais rassuré :

— C'est juste *en attendant*.

Ce *en attendant* signifiait : en attendant que *ça aille mieux*. Que la tristesse de cette séparation nous quitte. En attendant plus d'argent. En attendant que nous nous réinstallions dans la vie.

D'être finalement restés, de n'avoir déballé les cartons que dix ans plus tard (il y en a encore quelques-uns), nous avait laissés dans ce *en attendant*. Et la vie, ici, avait toujours un goût de *ça ira mieux*.

De fait, vers l'âge de quinze ans, mon fils avait commencé à développer un désir de voir le monde lointain. Des rêves de Grand Nord. De voyages exotiques et sauvages.

Ou plus simplement, une envie de se casser d'ici.

Je l'encourageais alors sans le savoir en lui offrant toutes sortes de livres d'expéditions et d'aventures qu'il dévorait furieusement. Ses héros d'adolescence n'étaient ni des footballeurs ni des chanteurs, mais ces écrivains voyageurs, ces photographes hobos, cherchant dans l'existence, l'intensité plutôt que la durée.

Petit garçon, mon fils n'était jamais dans sa chambre, il restait à jouer avec ses bonshommes sur le tapis du salon. Il avait pris possession des lieux au fur et à mesure, et définitivement lorsqu'il avait décidé de quitter sa mère pour vivre avec moi.

Je reçus ce jour-là un appel agressif et désespéré de mon ex-femme :

— T'es content, tu as eu ce que tu voulais ?!... Il arrive... Voilà, il arrive... Je ne veux plus vous voir, ni lui, ni toi... Enfin si, lui je le

verrai toujours, mais toi, non, plus jamais... Et ne crois pas qu'il vient chez toi par réelle envie ou parce que la vie est plus belle dans ton taudis ! Ton appartement ressemble à... à la cabane de Dutroux !

Je me remémorais les images de l'affaire Dutroux et ne me souvenais pas d'une cabane mais plutôt de caves dans des maisons en brique. En même temps, je comprenais l'amalgame, elle aurait aussi pu parler de fourgonnette de Dutroux.

— Dutroux n'avait pas de cabane.

— Tais-toi ! Il vient chez toi par facilité, il sait qu'il peut fumer, boire, se coucher à pas d'heure puisque tu vis toi-même comme un clodo.

Au même moment, on sonna à la porte, j'allai ouvrir, le téléphone collé à mon oreille.

Mon fils était là, son gros sac de toile américaine à l'épaule.

— T'as pas tes clés ?

— Je les ai oubliées chez maman, je me sentais pas d'y retourner.

— Je te ferai un double.

Mon ex-femme continuait de hurler.

— C'est qui ? C'est lui ? C'est lui qui a sonné ?!

— Oui.

Mon fils alla directement s'enfermer dans sa chambre.

— Passe-le-moi ! Passe-moi mon fils !

— Il est dans sa chambre.

— Dans son mouiroir, oui !

— Tu vas trop loin. J'aère régulièrement quand il n'est pas là.

Elle changea de ton. C'était pire :

— Oh, quel père merveilleux ! Il aère ! Après avoir contaminé son fils avec ses saloperies de cigarettes, il aère quand il n'est pas là. Je regrette de ne plus vivre avec toi, je t'en supplie, remettons-nous ensemble, reviens vivre ici, reviens dégueulasser notre maison, t'allonger des journées entières sur le canapé où soi-disant tu *écris* dans ta tête le livre que tu sortiras dix ans plus tard...

Je raccrochai.

Je retrouvai mon fils dans sa chambre, couché sur son lit à lire *Walden* en fumant une cigarette.

— T'as une clope pour moi ?

— Vas-y papa, le paquet est sur mon bureau.

J'allumai une cigarette et m'assis près de lui sur son lit.

— Qu'est-ce que tu veux manger à midi ?

Mon fils posa son livre et se tourna vers moi. Il tira une longue bouffée en réfléchissant à ce qu'il voulait pour le déjeuner.

- Des pâtes.
 - Ok.
 - Il y a du fromage râpé ?
 - Je crois qu'il est périmé.
 - Du ketchup ?
 - Oui, je pense.
- Je terminai ma cigarette près de lui.
- Je vais faire chauffer l'eau.

9.

Après la visite rêvée d'Amazon, je me retrouvai à nouveau assis sur le lit de mon fils dans sa chambre. Les rideaux n'étaient pas tirés et laissaient entrer la lumière artificielle de la rue. J'avais envie de fumer. C'est ce que je faisais en général dans cette pièce. J'étais triste. Mon fils me manquait et je me sentais seul. Les meubles de sa chambre semblaient tristes eux aussi. Ils paraissaient attendre le retour de leur maître, et comme des bêtes sans notion de temps humain, espéraient son retour dans la seconde.

Non, je n'allais pas parler seul, non et non. Je n'allais pas dire aux meubles de la chambre de mon fils qu'il se trouvait avec des Allemandes dans une tente en Islande et qu'il n'était pas près de rentrer.

Des tas de photos de ses idoles étaient collées aux murs. Des centaines d'images arrachées de magazines et de livres. Des pages de ses romans préférés. Quelques-uns de ses dessins. Des sortes de bandes dessinées mettant toujours en scène le même personnage : Donald Fuck.

Un gamin avec un bec de canard muni de supers-pouvoirs dès qu'il prenait de l'héroïne.

Donald Fuck défoncé sauvant un bébé des flammes.

Donald Fuck raide mort empêchant le crash d'un avion.

Les flics de la ville finissaient par être obligés de refourguer la dope à Donald Fuck pour qu'il continue à les aider à lutter contre le grand banditisme.

Les BD se terminaient toujours par une bulle dans laquelle était écrit : « *Putain, j'suis stone !* » au-dessus de la tête de Donald Fuck, avachi dans sa cape sur un trottoir.

Toutes ces images mal scotchées, de travers et froissées, formaient néanmoins une sorte de temple de création et d'inspiration.

Je pensai à sa chambre chez sa mère, d'autres images étaient aux murs, certainement propres et encadrées.

Elle rangeait derrière lui alors que je n'osais pas y mettre les pieds sauf quand je manquais de tabac.

Quelle drôle de chose que d'avoir deux chambres ! Cela me parut soudainement si étrange. J'y voyais la naissance de la schizophrénie, un début de bipolarité. J'avais envie d'en parler avec mon ex-femme. Elle avait certainement un avis là-dessus. Quelle que soit la question, elle donnait toujours l'impression d'y avoir déjà réfléchi, et de chercher dans un classeur à l'intérieur de son crâne la fiche correspondant au sujet, et pour faire patienter son interlocuteur, marmonnait une série de :

— Hum... hum... hum...

Je ne pouvais pas appeler mon ex à 4 heures du matin. Déjà à 16 heures elle était capable de m'envoyer balader. Même si nos rapports s'étaient arrangés depuis que mon fils avait choisi mon appartement comme foyer principal, elle se donnait le droit de l'humeur. C'était sa contrepartie. Gardienne-chef de notre relation, c'est elle qui décidait du moment de nos échanges, de leur légèreté ou de leur tension. En même temps, je ne pouvais plus rien aggraver, j'étais à la fois sa plus grande déception et le géniteur de son fils qu'elle aimait au-delà de tout, sans toujours le comprendre parfaitement, il est vrai. Et puis, j'étais triste, et ma femme savait de quoi ça parlait. Son fils devait terriblement lui manquer. Et le souvenir d'un coup de téléphone qu'elle m'avait passé un soir après minuit pour me confier son désarroi, m'encouragea à composer son numéro.

Elle décrocha immédiatement, une voix claire, comme s'il était 14 h 30.

— Allô ?

— C'est moi.

— Comment vas-tu ?

— Bien... Enfin, moyen... Je suis désolé de t'appeler en pleine nuit, je pensais te laisser un message.

— Je ne dors pas, tu vois.

— Tu fais quoi ?

— Ça ne te regarde pas.

— Je comprends.

— Je travaille... J'échange des mails avec des acheteurs japonais pour VoGreen.

Depuis quelques années, mon ex-femme s'était laissé embarquer par une amie dans une affaire d'import de vodka au thé vert en provenance de Bali. VoGreen : se défoncer en restant sain. Nous avions tous goûté cette saloperie qui, en plus de vous coller une migraine pour deux semaines, avait des effets secondaires sur la vue et

l'équilibre.

— Notre fils me manque.

— J'imagine.

— Il ne te manque pas à toi ?

— Il ne vit plus ici, alors pour moi, c'est comme s'il était chez toi.

Je savais qu'elle mentait. Je me rendais compte que j'avais envie de la pousser un peu, et qu'elle m'avoue sa souffrance (ce qui, en général, permettait d'atténuer la mienne).

— Et s'il lui arrivait quelque chose ?

— Hum... hum... hum... Nous avons l'itinéraire de son voyage.

— Mais c'est juste un itinéraire, quelques noms de villes sur un bout de papier, il suffit qu'il aille un peu à gauche, ou à droite, pour que nous le perdions.

Elle ne dit rien pendant un moment.

— Allô ?

Je l'entendis renifler à l'autre bout de la ligne.

— Allô ?

Et d'une voix déchirant la nuit, mon ex-femme se mit à hurler :

— Pourquoi l'avons-nous laissé ? C'est de ta faute, tu lui as mis ces voyages en tête... Tous ces Kerouac, ces Conrad, ces Melville... C'est un petit garçon de la ville qui aime prendre son goûter à 16 heures...

— Tu es en train de perdre la boule !

— ... Qui veut que son linge sente bon et s'endormir au chaud en regardant *Friends*...

— Je suis sûr que tu n'échangeais pas de mails au milieu de la nuit !

— C'est toi qui l'as envoyé là-bas comme au jihad !

— Tu as un problème de nerfs et d'exagération.

— Tu serais sûrement fier de lui s'il devenait un terroriste.

Je raccrochai.

Elle rappela immédiatement.

— Allô ?

Sa voix était calme.

— Je te demande pardon d'avoir dit ça.

— C'est pas grave.

— Je sais que tu ne veux pas qu'il devienne un terroriste.

— Non, je ne préférerais pas.

— C'est vrai que je n'échange pas de mails avec les Japonais, même s'ils sont très intéressés par VoGreen, auquel tu n'as jamais cru...

— C'est une sorte de poison.

— Je lui écrivais un mail à lui.

— Tu lui disais quoi ?

— Ça ne te regarde pas.

— Il t'écrit, lui ?

— Évidemment, tout le temps.

— C'est-à-dire ?

— Hum... hum... hum... Trois fois par semaine.

C'était beaucoup plus que moi.

— Tu as de la chance.

— Ne le prends pas comme ça... Toi, tu es écrivain, je suis sûr qu'il se donne plus de mal quand il t'écrit, il ne veut pas que ses lettres te déplaisent.

Elle avait sûrement raison, et même si ce n'était pas le cas, je la trouvais adorable de le dire.

J'en profitai pour changer de sujet :

— En parlant d'écriture, je cherche un exemplaire de mon dernier livre... Un producteur veut en faire une série, mais il ne l'a pas lu et me demande de le lui envoyer... Pourrais-tu me redonner le tien ? Je t'en trouverai un autre bientôt.

— Tu ne me l'as jamais donné.

— Ah non ?

— Tu as dit que tu le ferais mais je ne l'ai pas reçu.

— Pardon.

— Je l'ai acheté, du coup.

— Ah, et tu pourrais me prêter celui que tu as acheté ?

— Tu es gonflé !... De toute façon, ton fils l'a emporté en voyage avec lui.

Je regardai l'exemplaire que je lui avais offert sur sa table de nuit.

— Pourquoi n'a-t-il pas pris le sien ?

— Il pensait que tu en aurais peut-être besoin.

J'allumai une cigarette.

— C'est quoi ce bruit ?

Je tirai une bouffée.

— Mon briquet.

— Tu fumes ?

— Oui... depuis vingt-cinq ans !

— Ne me dis pas que tu es dans sa chambre !

— Non.

Je relevai la tête comme pris en flagrant délit.

— Je suis sûre que tu es dans sa chambre, je reconnais la résonance des voix... Tu es un être égoïste et dégoûtant, même quand notre fils

n'est pas là, tu continues de polluer son espace, tu viens exprès fumer les cigarettes qu'il ne fume pas pour garder l'air malsain.

— Tu dois soigner cette haine que tu as des fumeurs !

— Je souhaite à ton visage le mal que tu fais à ses poumons... Et puis, comment un producteur peut vouloir faire une série d'un livre qu'il n'a pas lu ?

Elle raccrocha.

Je dis quand même :

— C'est la banlieue qui l'intéresse.

10.

Un mois plus tard, Amazon ne m'avait toujours pas envoyé mon livre. En fouillant dans l'application, je trouvai la fonction *suivi de la commande*. C'était un graphique représentant le parcours du colis. Avec le point de départ, le trajet, l'arrivée, et une flèche numérique qui se remplissait de vert en fonction de l'avancée.

Le mien restait bloqué au point de départ.

J'écrivis à Amazon :

Bonjour, j'ai commandé le livre Béton armé qui n'est toujours pas arrivé.

Merci

Quelques jours plus tard, Amazon me répondit :

Cher Client, votre commande N° 7774589098 est en cours de traitement.

N'hésitez pas à écrire au service client pour toute information supplémentaire.

À bientôt sur Amazon.fr

Je décidai d'appeler mon éditeur pour lui demander de m'envoyer un exemplaire de mon livre. J'allais mettre le paquet sur la série à venir (l'achat de droits le calmerait un peu) et rester très évasif sur mon prochain roman (travail minutieux, sujet monumental à traiter...). Malheureusement, je connaissais par cœur ces fausses promesses. J'étais plus brillant à l'oral qu'à l'écrit. Et plus je lui parlais de mon prochain livre, plus j'en rajoutais sur son épaisseur, sa rareté littéraire, son style radicalement nouveau, son puissant potentiel commercial. Et au final, je ne faisais que nous préparer, lui et moi, à une immense déception.

Plus je parlais de mon futur livre et moins je l'écrivais.

J'avais une estime sans limite pour mon éditeur, il continuait à

publier mes livres qui ne se vendaient pas, mais il était surtout un homme courageux et respecté, et à l'évocation de son nom un peu de sa grandeur rejaillissait sur moi.

Après avoir échangé quelques politesses usuelles (*Et les enfants ? Et l'amour ? Et l'édition ? Et la vie ?*) j'attaquai :

— Un producteur veut faire une série de *Béton armé*.

— Excellent.

— Mais il n'a pas lu le livre, je n'ai plus d'exemplaire, et je voudrais que vous m'en envoyiez un pour que je le lui donne.

Pendant qu'il me parlait, mon éditeur faisait autre chose. Je l'entendais prendre des décisions à propos de la sortie d'un prochain livre de la maison.

— Non la couverture est trop sombre, il faut l'éclaircir...

J'attendais.

— Pardon, tu disais ?

— Le producteur n'a pas lu le livre.

— Comment peut-il vouloir en faire une série alors ?

— C'est la banlieue qui l'intéresse.

— Tu ne trouves pas le Cromalin trop magenta ?

— Pardon ?

— Excuse-moi, je parle à mon assistante, nous sortons le nouveau livre de Pierre Lamberti, c'est un gros enjeu pour la maison, il a radicalement changé de style et nous voulons à la fois attirer de nouveaux lecteurs et ne pas faire peur à son public habituel.

Pierre Lamberti sortait un livre par an. Une sorte de Big Mac littéraire. Et chaque année, on annonçait son nouveau style, qui n'était en fait qu'une tranche de cheddar en plus au sandwich.

Ses romans, mêlant thriller et amour, racontaient toujours l'histoire d'une femme qui disparaissait, au moment où elle rencontrait un homme, ou le lendemain de leur première nuit d'amour, ou la veille de son mariage, ou alors enceinte. L'homme délaissé se mettait alors à la chercher dans tous les sens, pour découvrir des parts d'ombre terribles et fantastiques dans le passé de la jeune femme. Ou bien elle avait tué son père qui l'avait violée, et ce dernier ressurgissait et elle partait le descendre à nouveau. Ou bien elle était une sorte de fantôme immortel, errant sur terre comme en enfer, en s'interdisant de tomber amoureuse pour ne pas perdre un nouvel amour. Ou bien elle était au courant de dossiers ultrasecrets et le gouvernement la chassait sans relâche et elle passait sa vie à changer d'identité et de paysages.

En général, l'homme refaisait sa vie (au premier tiers du livre, le titre : dix ans plus tard), et la femme réapparaissait, différente (couleur de cheveux, lentilles, vêtements) mais c'était bien elle, celle

qu'il n'avait jamais oubliée.

Elle avouait son secret, et le livre se terminait pas une non-fin, dans laquelle les amants ne vivraient jamais leur amour, mais se croqueraient dans le futur.

Toute cette soupe, avec en toile de fond une actualité assez vague (terrorisme, menace nucléaire, effondrement écologique...) dans des pays exotiques peuplés d'indigènes dont les descriptions provoquaient chaque fois l'envie de porter plainte contre l'auteur pour xénophobie.

Ces livres ressemblaient au Tour de France, dans lequel les cyclistes drogués ont moins d'intérêt que les villages qu'ils traversent et que les commentaires simplistes et niais du speaker.

— Cette fois, Lamberti oublie son personnage féminin habituel.

— Il la remplace par quoi ?

— Une transsexuelle.

— ...

— Ça se passe au Brésil, en pleine guerre civile. Son père était un nazi réfugié en Amérique du Sud, et ne voulant pas ressembler à ce monstre, il change de sexe... Le problème, c'est qu'elle tombe amoureuse d'une jeune Européenne.

— Dis donc !

— Mais il y a une vraie fin.

— C'est quoi ?

— Elle redevient un homme.

— Tant mieux pour elle !

— Tu es cynique, là ?

— Non, non, très sincère... Je me demande juste, c'est quoi la morale, il ne faut pas être transsexuel ? C'est mal ?

— Non, la morale c'est qu'on ne fuit pas son passé !

— Mais on n'est pas obligé de changer de sexe pour ne pas ressembler à son père nazi ?

— Bon, tu voulais quoi, déjà ?

— Un exemplaire de mon dernier livre pour l'envoyer à un producteur.

— Celui qu'il n'a pas lu ?

— Oui.

— Attends une seconde... (À quelqu'un d'autre :) Il faut que le titre soit plus gros, « Elle est lui » en plus gros, voilà... (À moi :) À propos de ne pas fuir son passé, tu en es où de ton prochain roman ?

— Loin, j'en suis loin.

— Tu veux dire loin de l'écrire ?

— Non, loin dans le roman.

— Je ne sais pas jusqu'où tu vas arriver, mais dans un comparatif année-lumière, si je regarde le moment où je t'ai donné ton avance et celui où tu as soi-disant commencé à écrire, tu devrais approcher de Jupiter, là !

— Ha ha ha (rire faux).

— C'est quoi le sujet ?

Je sortis mon sujet habituel, celui que doit avoir chaque auteur dans mon cas. J'avais eu cette idée sans jamais réussir à l'écrire.

— L'histoire d'un entrepreneur véreux qui achète un terrain pour y construire un lotissement de pavillons hideux à l'entrée d'une forêt magnifique dans le sud-est de la France. Alors que les travaux commencent, ils découvrent des ruines antiques à cet endroit. Les restes d'une cité romaine. Il essaie d'abord de cacher ces ruines, à la ville, à la population et à lui-même, mais une nuit, il reçoit la visite de Pline l'Ancien qu'il finit par accompagner sur le site. Pline lui parle longuement de stoïcisme, des recherches de Juba II de Maurétanie, d'Homère et de Cicéron. Troublé, l'entrepreneur renonce à son projet de lotissement mais fait promettre à Pline l'Ancien de revenir le visiter encore une nuit. Pline accepte le marché. Quand il revient, l'entrepreneur réussit à le capturer et l'enferme dans une des caves de la cité romaine. Le site devient finalement un parc d'attractions et Pline l'Ancien, un prisonnier célèbre que les gens viennent regarder derrière des grilles, en buvant des sodas et en mangeant des chips.

— ...

— Allô ?

— Je ne sais pas quoi te dire.

Je le comprenais, je ne me disais rien non plus.

— Tu as un titre ?

— *Le Spleen de Pline*.

— ...

— Allô ?

— Écoute, c'est rare que je dise ça, mon rôle est d'être enthousiaste et encourageant avec les auteurs, mais là, je n'ai aucune envie de lire ce livre que tu n'as pas encore écrit.

— D'accord, mais tu es souvent déçu par des livres que tu avais très envie de lire, non ?

— Ça arrive.

— Imagine le contraire.

— Mais le tien me fout déjà le cafard, il m'ennuie avant de le commencer.

— Mon livre sera très drôle... Je t'annonce que c'est une comédie.

— Avec Pline l'Ancien ?

- Exactement.
- Bon, écoute, écris, on verra bien.
- Et pour mon livre pour le producteur ?
- Je vais demander à mon assistante de s'en occuper, elle t'appelle.
- D'accord.
- On va tirer le prochain livre à plus de 150 000 exemplaires.
- C'est vrai ?
- Pardon, je ne te parlais pas à toi, on est sur le Lamberti... À bientôt.

11.

Loin de recevoir des visites de Pline l'Ancien, je me levais régulièrement la nuit pour ouvrir la porte au livreur fantôme d'Amazon. Après avoir fumé une cigarette dans la cuisine et noté sur mon cahier quelques promesses définitives pour le lendemain, je retournais me coucher et jetais toujours un coup d'œil à mon téléphone, au cas où mon fils m'aurait écrit.

Cette nuit-là, je reçus un mail de SFR que j'effaçai automatiquement sans le lire (c'était mon acte de révolte contre cet acharnement et leur indifférence quant aux STOP que j'envoyais).

Un autre mail arriva à cet instant.

Il provenait de Paul Blanchot.

Ce nom ne me dit rien dans l'immédiat. Je relevai la tête et cherchai dans l'obscurité un indice concernant cet homme. Je ne trouvai pas. Mais je ne comptais pas sur l'infailibilité de ma mémoire, il m'arrivait souvent de ne pas me rappeler de certaines personnes, et depuis le temps, j'avais sûrement vexé l'équivalent d'un village français de taille moyenne.

À un moment de mon adolescence, j'avais même été atteint d'un mal étrange et angoissant : je ne me reconnaissais plus dans les miroirs.

En voyant mon reflet, je sursautais en hurlant :

— Qui es-tu ?... Ce n'est pas toi !

Je précise qu'à l'époque je me droguais.

Je lus le mail :

Mon ami,

C'est moi, Paul Blanchot qui t'écrit. Je te remercie énormément pour ton écoute et ta disponibilité. J'espère que tu vas bien. Excuse moi de t'importuner avec ce mail, mais je souhaiterais que tu me rende un très

grand service. Je t'en supplie. Je suis présentement en Afrique et plus précisément en Côte d'Ivoire où je suis venu pour affaire assez urgente. Malheureusement pour moi je me suis fait agressé il y a peu à la sortie d'un café étant en compagnie de Cécilia une collaboratrice avec qui je suis venu pour ce projet. Nous avons été dépouillé de toute nos affaires, argent, téléphone etc. elle a reçu des coups de couteau et moi j'ai été blessé, mais le plus grave c'est que les médecin refusent de nous procuré des soins car nous n'avons rien pour payé.

J'ai donc besoin que tu m'aides en faisant un mandat de 1 850 € afin que l'on puisse subir véritable soins, régler les factures impayé de l'hôtel et sortir rapidement de cette situation terrible.

Je sais que la somme est important mais je n'ai pas le choix. Je te rembourserais cette somme dès mon retour.

Il faudrait donc faire l'envoi via WESTERN UNION à mon nom et dans cet ordre.

Nom : Blanchot

Prénom : Paul

Pays : Côte d'Ivoire

Ville : Abidjan

Adresse : 29 RP 788

Je te remercie du fond du cœur pour ton aide.

Ton ami,

Paul.

Je relus le mail une seconde fois, plus rapidement.

C'était mal écrit, rempli de fautes, mais vu les circonstances, j'en déduis qu'il l'avait rédigé blessé et dans l'urgence.

En posant mon téléphone pour faire quelques pas dans la chambre, je me rendis compte que mon cœur battait vite. Recevoir ce mail d'Afrique, de cet ami dont je ne me souvenais pas, me renvoya à mon fils, lui-même à l'étranger, et qui ne m'écrivait pas.

Je lui envoyai un mail :

Mon grand,

J'espère que tu vas bien et que tu fais attention à toi.

Donne un peu de tes nouvelles à ton père.

Tu me manques.

J'ouvris à nouveau le mail de Paul Blanchot pour en relire les grandes lignes. Côte-d'Ivoire. Cécilia. Agression au couteau. 1 850 €. Western Union.

Le nom de mon fils s'afficha sur l'écran, il me répondait immédiatement.

Salut papa,

Tout va bien. Je suis sur l'île de Skye au nord de l'Écosse. J'ai rencontré des Danoises lesbiennes.

On visite des distilleries de whisky. J'ADORE ÇA !!!

Tu me manques aussi.

Je m'allongeai sur le lit, mon cœur avait repris son rythme normal. J'imaginai mon fils et ces lesbiennes sur l'un de ces chemins de landes bordé de bruyères et de fougères sauvages. Communiquant dans son anglais approximatif avec ses Danoises. Capable d'humour dans une autre langue (summum de l'intelligence). Comme elles devaient l'adorer ! Quelle chance de se trouver en compagnie de ce grand garçon charmant et mystérieux.

La grâce ne l'avait jamais quitté.

Je cherchai encore à me souvenir de Paul Blanchot. Commençant par faire défiler plusieurs classes d'écoles de mon enfance. Le préau de mon collège. Des amis de mon ex-femme. Quelques connaissances littéraires (c'était rapide). Puis mon esprit dériva ailleurs. Et revint la conversation téléphonique que j'avais eue avec mon ex-femme au sujet de mon dernier livre.

Elle ne m'avait pas dit ce qu'elle en avait pensé.

Je ne le lui avais pas demandé.

Et je m'endormis sans réponse, le téléphone à la main.

12.

Le lendemain, en me réveillant, toute la partie gauche de mon corps vibrait de façon discontinue mais régulière. Je pensai tout de suite être victime d'un AVC. Je me relevai d'un coup et secouai mon bras pour envoyer valser contre le mur mon téléphone que je n'avais pas lâché depuis la veille.

Il continua de vibrer au sol.

C'était lui qui avait un AVC.

Je me levai pour répondre.

— Allô ?

— Oui ! Bonjour, c'est Nathalie, l'assistante de Marc Perez, votre éditeur.

— Bonjour.

— Je vous appelle au sujet de votre livre *Béton armé*.

— Oui.

— Vous nous avez demandé un exemplaire.

— Oui, pour un producteur qui veut en faire une série.

— Nous n'en n'avons plus !

— Ah... Pourquoi ?

— Le stock résiduel a été pilonné le mois dernier.

Comme 99,9 % de la population l'aurait fait, je répétais le mot :

— Pilonné ?

— Oui, je suis désolée, c'est ce qui arrive parfois.

— Merci.

— Il en reste peut-être dans certaines librairies.

— Oui, merci.

— Vous pouvez essayer d'en trouver sur Amazon.

— D'accord, merci.

— Personnellement, j'avais beaucoup aimé votre livre.

— Merci.

— Il était très tendre.

(Cet imparfait appuya sur le fait que mon livre était bien mort pilonné.)

— Merci.

Il y eut un silence, j'entendis qu'elle tapait sur un clavier pendant qu'elle me parlait.

— Et vous, personnellement, vous n'avez pas l'exemplaire que vous avez lu ?

— Non. Je l'ai lu ici. Il a aussi dû être pilonné.

Elle continuait de taper, et un téléphone se mit à sonner.

— Désolée.

— Merci.

Dans la cuisine, je notai une promesse inédite sur mon cahier :
« Éviter de se faire pilonner. »

Ce mot me faisait froid dans le dos et je trouvais étrange qu'il ne soit pas plus souvent utilisé : « *Va te faire pilonner... Je te pilonne... Ta mère pilonne en enfer.* »

Puis je pris connaissance de mes mails. Quatre nouveaux étaient arrivés : Ikea, *Télé Loisirs*, Amazon (pour me faire profiter d'une offre de rapidité de livraison) et un nouveau mail de Paul Blanchot.

J'effaçai les trois autres tel un Zapata de l'air numérique et ouvris celui de Paul.

C'était exactement le même que celui reçu dans la nuit.

Je le relus encore une fois entièrement.

La fraîcheur de mon esprit au réveil ne m'apporta aucun indice supplémentaire. Paul Blanchot restait logé dans une case de mon cerveau à laquelle je n'avais pas accès (à échelle cartographique, ces cases vierges représentant les mers et les océans sur la Terre vue de l'espace).

Je décidai de répondre :

Bonjour Paul,

Désolé pour tous ces ennuis qui te tombent dessus.

J'aimerais t'aider mais je n'ai pas une telle somme (ce qui était sincèrement la vérité).

De plus, ton nom ne me dit pas grand-chose. C'est sûrement de ma faute, j'ai de gros problèmes de mémoire et de concentration (ce qui était encore absolument la vérité).

Pourrais-tu m'en dire plus, ce qui m'aiderait à y voir clair et peut-être à te rendre service à hauteur de mes moyens.

Bon courage.

Je décidai d'aller fumer une cigarette aux toilettes. J'aimais y emmener mon cahier, ma tasse de café, des journaux, mon téléphone et tout ce qui me tombait sous la main sur le trajet.

Bien installé, un magazine promotionnel de meubles d'entreprise de l'année 2014 sur les genoux, le café fumant posé sur le petit lavabo à hauteur de mon visage, j'allais passer un bon moment, peut-être le meilleur de la journée.

Le téléphone sonna, c'était mon ex-femme.

J'hésitai à répondre, ce n'était ni le moment, ni l'endroit, mais elle avait le pouvoir, même à distance, de décider du lieu de nos relations.

— Allô ?

— Tu as des nouvelles ?

— De qui ?

— De qui ? De ton fils pardi !

— Oui je l'ai eu hier soir, enfin, tard dans la nuit.

— Tu as de la chance !

— Jusque-là c'est toi qui en avais.

— Je lui ai envoyé cinq mails sans réponse.

— Tu l'étouffes !

— Pas du tout, je lui demande simplement de ses nouvelles...

— Et... ?

— Rien !

— Et... ?

— Et rien !... Ce n'est pas un drame de lui dire de se couvrir dans ces pays nordiques, et de se méfier des routes qui sont souvent des lacs gelés qui craquent sans prévenir... Tu as envie qu'il se retrouve dans une eau à moins 50°, pris au piège par la glace ?

— Non, pas vraiment.

— Alors !

— Mais je ne crois pas qu'il soit si au nord que ça ! C'est à peu près les mêmes températures qu'à Paris ou... Roubaix.

— Qu'est-ce qu'il te disait ?

— Rien... Qu'il était en Écosse.

— Il y fait quoi ?

— Je ne sais pas, il m'a envoyé un mail très court en réponse au mien.

— Il fait bien des choses ! Il ne reste pas enfermé dans sa tente !

Je ne voulais pas lui parler des rencontres féminines, multiculturelles et lesbiennes de notre fils.

— Il visite des îles et des églises.

Elle ne dit rien. Je l'entendais marcher dans la maison et l'imaginais

dans son vieux jogging gris, un bandeau dans les cheveux, ranger et nettoyer dans tous les sens, comme ça lui prenait chaque fois qu'elle était angoissée.

— Je voulais te demander quelque chose...

— Dis-moi.

— Qu'as-tu pensé de mon livre ?

Je devinais qu'elle s'arrêtait de marcher.

— Ha ha ha ! J'étais sûre que ça te travaillerait !

— Vraiment ?

— J'ai même été surprise que tu ne me rappelles pas immédiatement l'autre nuit pour me demander mon avis.

— Je ne voulais pas te déranger, et tu m'avais raccroché au nez.

— Je me suis aussi dit que mon avis ne comptait plus... Avant, tu me lisais tes pages pratiquement en même temps que tu les écrivais... J'aimais ça.

Après notre séparation, mon ex-femme s'était rapidement remise en couple avec un autre homme, un des parents d'élèves de l'école de notre fils. Francis Miller. Notre fils était copain avec celui de Francis. Il m'était souvent arrivé de le croiser quand je vivais encore avec ma femme. À l'école bien sûr, mais aussi lors d'anniversaires le week-end, et nous avions même invité Francis à rester dîner un soir, après que nos enfants avaient passé la journée ensemble.

Je ne l'aimais pas à l'époque, encore moins après, et définitivement plus quand il me donna rendez-vous pour me parler de mes livres et de ma façon d'écrire, grossière et irresponsable.

« Tu as plus de talent que ça, parfois même des fulgurances, mais tu te réfugies dans cette vulgarité, comme la plupart des écrivains de ta génération, d'ailleurs. Trempe deux fois ta plume dans ton encrier, et pense à ton fils qui lit tes livres comme la parole des Évangiles. »

Connard, enculé, pauvre merde. Non seulement ce fils de pute s'était permis de me parler de mon travail, mais le pire c'est qu'il avait réussi à avoir de l'influence sur mon écriture que je surveillais désormais pour lui démontrer la finesse de ma plume.

La séparation d'avec mon ex-femme m'avait plongé dans une tristesse surprise et inconnue. Apprendre qu'elle refaisait sa vie aussi vite attisa le feu de mon désespoir. Savoir que Francis Miller était le nouveau venu, calcina mon désir de la reconquérir.

Je continuais de le voir à la sortie de l'école, et dans mon ancienne maison (où il avait emménagé et effectué des travaux pour « se sentir chez lui »). Pour gratiner l'ensemble, Francis Miller était un père parfait. Du moins, il en avait la réputation. Il était haut placé dans

l'association des parents d'élèves de l'école. C'était le seul homme. Et trivialement, je m'étais plusieurs fois foutu de lui à l'oreille de ma femme lorsque, des années plus tôt, nous le voyions distribuer les tracts pour l'association.

— Il est ridicule, ce type !

— Pourquoi ? Parce qu'il distribue des tracts ?

— Je sais pas, c'est bizarre... Il devrait bosser à cette heure-là !

— Toi, tu ne bosses pas !

— Je bosse tout le temps, je suis écrivain... Je n'écris pas mes livres uniquement quand je suis à mon bureau, mon stylo à la main devant une page blanche !

(C'était mon argument principal pour justifier le réel peu de temps que je passais à écrire. Argument assez juste, à condition que certains livres finissent par arriver.)

Je pensais alors que ma femme défendait Francis Miller par un désir souverain d'égalité entre les hommes et les femmes.

Quitté et remplacé, j'attendais mon fils seul, continuant de voir Francis Miller parader, parler à chacun, préparer les prochaines sorties scolaires et se donner un mal de chien pour que son fils vive dans la société la plus agréable possible.

Personnellement, je n'avais noué aucun lien. La gardienne de l'école avait toujours autant de mal à me reconnaître et m'assimiler à l'un des gamins. Et au bout de cinq ans, elle demandait encore à mon fils si j'étais bien son père.

Lorsque ce dernier sortait, ma danse consistait à l'attraper (au milieu de la centaine d'autres mômes déchaînés et de leurs parents) pour nous tirer le plus vite possible et ne pas avoir affaire à « Monsieur le chef parfait des parents d'élèves qui dort avec ma femme dans un nouveau super lit matelas triple épaisseur orienté au nord et pas à l'ouest parce que c'est plus feng shui ». Mon garçon, déjà génial et au-dessus des hommes, avait rapidement compris la manœuvre, et lui-même fonçait vers moi pour agripper ma main et me lancer avec effroi :

— Il est là ?

— À gauche !

Nous prenions la direction opposée, tels des malfrats échappant aux autorités.

À la maison, dans ma cuisine étriquée, assis sous l'ampoule de 100 watts et face à Jack Daniel's, cet ami compréhensif et peu contrariant, j'abîmais mes pupilles et mon foie en noircissant plusieurs cahiers de milliers de pages d'insultes et de réflexions haineuses au sujet de mon ex-femme et de Francis Miller. Mais quand à l'école ce dernier venait

me donner l'un de ses papiers de l'APEEEAR (Association des parents d'élèves de l'école élémentaire Arthur Rimbaud), je le remerciais en promettant de voter pour nos prochains représentants.

Très vite, les deux garçons (mon fils et celui de Miller) s'étaient mis à se détester. De meilleurs copains, ils devinrent ennemis intergalactiques. Le fils Miller était un pleurnichard, allergique à tout, jaloux, moche, obligé de porter des lunettes (que son père avait choisies en écaille rouge ! Pas très feng shui !). Et n'ayant qu'une passion dans la vie : le football et particulièrement Lionel Messi. Mon fils ne pleurait pas, se plaignait encore moins (comme son père), pouvait manger de tout, partageur, d'une beauté à faire mal aux yeux, 10/10 au rapport ophtalmologique. Il ne comprenait rien au football et au hors-jeu, trouvait Lionel Messi très antipathique et préférait la boxe anglaise, le tennis et l'élégance absolue de Roger Federer.

Ma femme m'avait appelé en panique à l'époque :

— Ton fils a frappé Louis (fils de Miller).

— Et alors ?

— C'est terrible, on ne règle rien par la violence.

Encore une phrase de l'autre demeuré, avais-je pensé.

— Je te signale que Louis a saigné.

— Ça doit pas être bien grave.

— C'est toi qui le dis !... Je te passe ton fils, il n'y a pas que moi qui dois l'engueuler !... Parle à ton père !

— Allô papa !

— Alors t'as cogné l'autre ?

— Ouais.

— Comment ?

— Upper-cut gauche.

— Tu as bien utilisé ton bras comme ressort ?

— Tu m'étonnes.

— Bien... N'oublie pas tes jambes en appui... Bon, fais semblant que je t'engueule, maintenant.

Changement de voix de mon fils :

— D'accord papa... je sais... je suis désolé... je recommencerai plus...

— Je t'aime.

Le couple n'a pas tenu.

Chaque partie défendant son gamin, la maison était devenue deux associations de parents d'élèves rivales en assemblée extraordinaire permanente.

J'appris leur désintégration par mon fils. Ça ne me fit pas tellement plaisir. J'étais plus ou moins passé à autre chose. Et remplir d'insultes et de pensées revanchardes mes cahiers, me permettait d'éviter d'écrire le livre sur le retour de Pline l'Ancien parmi les hommes.

J'étais toujours au téléphone avec mon ex-femme :

— Bon, alors, qu'as-tu pensé de mon livre ?

— Je l'ai aimé, il est tendre, comme toi parfois...

Elle aussi parlait tendrement :

— ... Cette banlieue que tu racontes est une résistance à celle qu'on décrit en permanence et que les gens ne connaissent pas... Même si la tienne est celle de ton enfance, tu parles vraiment des gens, des gens qui y vivent, qui tombent amoureux, qui se font rire, qui s'attendent le soir... C'est la banlieue devenue un ghetto honteux, une ville qui se cache, avec ses propres règles, sa violence bien sûr, mais aussi sa poésie, son langage, ses rêves...

J'étais heureux sur mon trône, à l'écouter me parler de mon livre qu'on avait pilonné.

— ... C'est un livre sur la chute... La chute de ces quartiers, bien entendu, mais surtout la chute de ce qui les entoure, la chute de la solidarité, de la fraternité... Ils agrandissent les métropoles, le Grand Paris, le Grand Lyon, les métros, les tramways vont plus loin, mais ils continuent de dénigrer ces cités et leurs habitants, pour arranger leurs affaires personnelles, les politiciens, les médias, chacun est dans son programme, d'élection, de rassemblement, de ventes... Ils refusent de voir l'espoir que représente cette jeunesse car c'est un engagement sur le long terme, en plus de l'individualité croissante, le temps de l'action a tout aussi changé : désormais, il faut agir seul et vite...

J'allumai une autre cigarette.

Ma femme arrêta son exposé :

— C'est quoi ce bruit ?

— Mon briquet.

— C'est pas possible ! Tu fumes encore dans sa chambre ?

— Pas du tout.

— Je reconnais l'écho !

— C'est parce que... je suis aux toilettes.

— Tu es aux toilettes ! Depuis tout ce temps, je te parle de ton livre et toi tu défèques !

— Mais non... J'ai... J'avais fini quand tu m'as appelé !

— Tu es abject ! Tu es exactement cet individu égoïste et insensible dont je parle...

— Parce que je fais mes besoins naturels ?

— Tu pouvais décrocher plus tard ! Ou me rappeler !

Ce fut évident quand elle le dit.

— Merci pour ce que tu as dit sur mon livre, ça me touche beaucoup.

— Ton livre ce n'est pas toi, ton livre est beau et toi tu es dégoûtant, et jamais ce producteur ne voudra en faire une série quand il l'aura lu !

— Pourquoi ?

— Pour toutes les raisons qui font que ton livre est beau !

Elle raccrocha.

Mon magazine était collé sur mes cuisses, moi-même sur la cuvette, et le café, glacé.

13.

Le miracle se produisit un peu plus tard dans la journée.

Alors que j'avais lu sur mon cahier la résolution suivante : faire du sport (ce corps est le seul que tu n'auras jamais), je m'évertuais à exécuter une série de pompes devant *4 mariages pour une lune de miel*. J'avais la sensation que chacune de ces tractions me rapprochait un peu plus de la mort, ou au mieux, d'une déformation définitive de mon schéma vertébral.

J'étais donc parfaitement réveillé, et même en mouvement, lorsqu'on sonna à la porte.

Je me redressai et traversai la pièce pour ouvrir.

Un jeune livreur Amazon se tenait là, magnifique et grand garçon souriant dans une combinaison marron, casquette assortie.

Il me tendait mon paquet, mon avenir.

— C'est pour vous ?

Je souris aussi à mon fantôme, matérialisé dans ce jeune homme qui ne pouvait comprendre ce qui se jouait de spirituel sur ce palier. Il était à la fois un ange, un sauveur et Pline l'Ancien.

J'attrapai mon paquet en le remerciant.

— Il faut signer là.

Il me montrait une sorte d'appareil avec écran tactile.

— Vous signez avec le doigt.

Fantôme dernier cri, ange numérique.

J'essayai de signer, mais l'écran était trop petit, mon doigt trop gros, ma signature trop longue.

— J'y arrive pas bien.

— C'est pas grave, c'est juste une empreinte.

Je gribouillai la première partie de ma signature en me demandant à quoi elle servirait si ce n'était pas la bonne.

Je posai mon paquet sur la table et oubliai mes exercices pour

regarder la fin de *4 mariages pour une lune de miel*.

La mariée du jour, Jessica, avait choisi comme thème : « Princes et Princesses ».

Elle invitait 150 personnes pour un budget de 7 000 € (nous avions ces informations).

C'était une erreur à mon sens, elle n'avait pas les moyens de son thème.

« Princes et princesses » évoquait le luxe et la magie, les carrosses et les feux d'artifice.

Rien de tout cela n'était prévu à son mariage. Elle s'était contentée de mettre des figurines de princesses Disney en plastique sur les tables, à côté des assiettes en carton et des serviettes en papier.

Pour la décoration de la salle, c'était surtout des ballons colorés et des guirlandes en papier crépon.

Les trois autres juges-mariées n'allaient pas la rater.

Ça ne manqua pas, moyenne générale : 5 sur 20.

Elle aurait dû choisir un thème plus vague : « L'amour coloré », « L'amour magique », ou « Rêve d'amour », pour éviter des promesses trop précises qu'elle ne pouvait tenir.

Je vérifiais régulièrement mes mails sur mon téléphone, pour voir si Paul Blanchot m'avait répondu d'Abidjan.

Je relus la réponse que je lui avais envoyée. C'était une bonne réponse, chaleureuse et ferme à la fois.

J'essayai encore de reconnecter Paul Blanchot à mon esprit, sans succès.

Ensuite, je fis ce que je ne devais pas faire.

Et c'était toujours de cette façon que je procédais :

Faire avant d'avoir fait.

M'engager avant de vérifier.

Envoyer un mail au producteur en lui annonçant que j'avais l'exemplaire de mon livre prêt à partir pour lui, avant d'ouvrir le paquet contenant le prétendu livre.

Bonjour,

J'ai reçu l'exemplaire de Béton armé, je vous l'envoie aujourd'hui.

Cordialement.

J'ouvris le paquet Amazon, et tombai sur cet ouvrage que j'étais certain de ne pas avoir écrit :

Le béton, or de l'armée sous l'Empire byzantin.

Je gardai mon sang-froid et envoyai un mail à Amazon.

Objet : CLIENT MÉCONTENT

Bonjour,

J'ai commandé le roman Béton armé et vous m'avez envoyé Le béton, or de l'armée sous l'Empire byzantin, ce qui n'a rien à voir. Je suis l'auteur de Béton armé, l'autre est écrit par Janus Kowalinski et parle des techniques de constructions en Turquie actuelle au IV^e siècle avant Jésus-Christ.

J'ai besoin de mon livre en urgence.

Merci.

Je me levai à 3 h 50 pour ouvrir au livreur fantôme d'Amazon. Je n'étais pas vraiment d'humeur, je leur en voulais. J'avais l'impression de vivre dans un film d'horreur dans lequel le héros se réveille toutes les nuits à l'heure précise où un crime a été commis vingt ans plus tôt dans la maison. Je refermai la porte et retrouvai ma place habituelle dans la cuisine, face au fantôme de mon fils.

Je consultai mes mails. Amazon m'avait répondu :

Cher Client,

Nous avons bien reçu votre mail. Nous allons traiter votre demande N ° 7774589098. Pour toute réclamation, vous pouvez contacter le service clientèle.

À bientôt sur Amazon.fr

Je répondis immédiatement et sans réfléchir :

Bonjour,

Y aurait-il quelqu'un avec du sang, de la peau et des os à qui je pourrais parler de vive voix ?

Merci.

Je consultai la fonction *suivi de commande*, j'étais toujours au point de départ de la flèche qui ne se remplissait pas de vert.

Je n'avais pas de nouvelles de Paul Blanchot.

Désormais, lorsque je me le représentais, il prenait la forme d'un type que j'avais connu après le collège et dont j'avais oublié le nom. J'aimais bien ce gars qui traînait avec le frère de ma petite amie de l'époque. Grand et squelettique, les cheveux longs, noirs et sans reflets, toujours habillé de jeans moulant sa maigreur et d'un tee-shirt sale et trop large. Je l'avais perdu de vue, en même temps que ma fiancée, et je repensais souvent à lui, surtout pour essayer de retrouver son nom. À présent, j'apposais ce nom sans visage sur ce visage sans nom. J'étais bien sûr certain que ce garçon n'était pas réellement le Paul Blanchot des mails, puisque le frère de ma petite amie s'appelait

également Paul, et que deux Paul, on s'en souvient.

Paul Blanchot, qui avait provisoirement pris la forme de ce corps, errait donc dans mon esprit et dans les rues d'Abidjan, soutenant Cécilia (qui, elle, n'avait pas encore d'apparence précise) blessée au couteau, à la recherche de soins, d'argent et d'un ordinateur pour me répondre.

Je commençais à m'inquiéter pour lui.

Je retournai me coucher sans attendre que le jour se lève. J'attrapai au passage le livre *Le béton, or de l'armée sous l'Empire byzantin*, et entamai sa lecture au lit, celle d'un livre qui ne m'intéressait absolument pas et que j'avais payé 54 €.

14.

« ... Les Romains maniaient parfaitement le béton, si bien qu'ils dépassaient même les performances de notre béton actuel. Des analyses aux rayons X ont permis d'identifier la présence de strates d'un cristal appelé tobermorite alumineuse permettant de renforcer la résistance structurelle du béton, qui devient même plus résistant lorsqu'il est en contact avec l'eau de mer.

Mais ce qui intéresse surtout les scientifiques, c'est le procédé de fabrication de ce béton, qui est bien moins émetteur de gaz à effet de serre que le procédé moderne (responsable à lui seul de 5 % des émissions de gaz à effet de serre)... »

C'est en lisant ce livre qui, loin de m'endormir, me tenait éveillé comme un patient sort d'une lobotomie frontale, que L'IDÉE me tomba dessus.

Je me demandais qui pouvait lire ce type d'ouvrage. J'imaginai des scientifiques, des entrepreneurs et des maçons en parler le matin en se retrouvant au chantier :

— Tu as lu *Le béton, or de l'armée sous l'Empire byzantin* ?

— Évidemment, le passage sur la tobermorite alumineuse est absolument passionnant.

— Tu m'étonnes ! Quel procédé de fabrication !

— Ils savaient y faire ! En polluant moins !

— Les Anciens ont toujours raison !

— Ouais !

— D'ailleurs, en parlant d'anciens, as-tu lu le nouveau livre sur Pline ?

— Pas encore, mais paraît que c'est très bon, et très drôle, je m'y mets dès la fin du chantier... Passe-moi la truelle.

Et naturellement, je me demandais qui pouvait lire mes livres à moi. Ce fut donc en y pensant, qu'il me revint une lettre que m'avait

écrite une femme pour me féliciter de *Béton armé*, et me demander de lui envoyer un autographe, dans une enveloppe qu'elle avait prévue à cet effet.

J'avais laissé traîner cette lettre des semaines sur la table du salon, afin que mon fils la remarque, et peut-être l'ouvre, pour se laisser envahir par cette émotion étrange et rare : de la fierté pour son père.

Il n'ouvrit jamais la lettre que j'allais finalement moi-même lui lire un jour dans sa chambre alors qu'il était en train de regarder *Into the Wild* pour la 750^e fois.

Il mit le film sur pause et m'écouta en souriant pour me lancer à la fin de ma lecture :

— C'est bien, papa !

Je retrouvai le salon, fier comme l'enfant de mon fils à qui je venais de montrer le bon commentaire d'un professeur.

Je rangeai la lettre, sans répondre à la femme, pour l'oublier jusqu'à maintenant.

Je me souvenais de l'avoir reçue, ouverte, laissée sur cette table, lue à mon garçon, mais pas de l'endroit où je la gardais enfermée.

Je n'avais pas d'emplacement spécial pour ce genre de courrier. J'étais certain que des types comme Pierre Lamberti possédaient des pièces entières pleines à craquer de lettres d'admirateurs, et qu'ils faisaient même construire des annexes à leurs châteaux pour y consigner ces milliers de messages d'amour accompagnés de cadeaux somptueux, de bijoux et d'animaux étranges comme des lynx ou des paons.

Moi, je n'avais que la lettre de cette femme qui, dans mon souvenir, ne me parlait pas tant de mon livre, mais surtout d'elle et de sa collection d'autographes d'auteurs.

— Le tiroir à P.V. ! m'exclamai-je à voix haute en jetant le livre sur le béton byzantin.

Quelques années plus tôt, j'avais possédé une voiture vingt-quatre heures. Un coupé Mercedes 500 SL, que j'avais acheté une bouchée de pain pour rivaliser avec Francis Miller, qui roulait dans sa superbe BMW 750 1977.

J'avais décidé un matin d'avoir ce type de véhicule, passé la matinée à chercher des annonces, repéré celle-ci, sans rien vérifier (kilométrage, état du moteur, freins, révisions...) et surtout sans rien connaître au monde mécanique. Au téléphone, le propriétaire m'avait donné rendez-vous dans un parking louche à la sortie de Paris ; deux

heures plus tard, j'étais au volant de cette épave que j'avais bien sûr payée comptant.

J'étais allé chercher mon fils à l'école, polluant l'air et les poumons d'une centaine d'enfants, mais ne quittant pas le regard de Francis Miller qui m'avait félicité d'un pouce levé en l'air.

La voiture, garée sur une place livraison le soir même, ne démarra plus jamais.

Je l'oubliai, et commençai à recevoir un millier de lettres de la préfecture, accompagnées de P.V. dont le montant augmentait au fur et à mesure.

Pour réagir à cette épidémie administrative, j'avais choisi le tiroir d'une commode du salon, pour y enfermer tout ce qui me faisait de la peine (lettres d'insultes de ma femme, débuts de manuscrits abandonnés), tout ce qui me contrariait et qui représentait le plus gros volume dans le tiroir (P.V., relances de ma maison d'édition pour le prochain livre, relevés bancaires), et tout ce que je remettais à plus tard (factures, loyers, lettre d'admiratrice avec demande d'autographe à renvoyer).

Je fouillai le tiroir, sans trouver la lettre en question.

Je le vidai entièrement, et triai les lettres une à une (ce qui me refit de la peine et me contraria).

Pas d'admiratrice en vue.

Je restai un moment au milieu du salon, devant ces centaines de réclamations financières et artistiques, à me demander où j'avais pu ranger cette lettre.

J'écrivis un mail à mon fils :

Salut mon grand,

Sais-tu où j'ai rangé la lettre que m'avait envoyée mon admiratrice ?

PS : J'ai regardé dans le tiroir à P.V., elle n'y est pas.

Tu me manques,

Papa.

Je remis en place le courrier antipathique, et cherchai ailleurs la lettre de la bonne femme.

D'abord, dans des endroits possibles :

Les tiroirs de mon bureau, l'intérieur de mes cahiers, mon sac d'ordinateur.

Puis, des lieux improbables :

Sous les magazines dans les toilettes. Sous les coussins du canapé. Sous le tapis du salon. Dans ma trousse de toilette. Le tiroir (vide) de médicaments. Le frigidaire.

Mon téléphone vibra.

Mon fils me répondait :

Salut papa,

Regarde dans le manteau que tu portais la dernière fois que tu as vu ton éditeur.

Je t'aime.

Je fonçai vers la penderie de ma chambre, et le manteau noir que je mettais toujours pour aller à ma banque, aux réunions scolaires ou pour voir mon éditeur.

La lettre était gentiment rangée dans la poche intérieure.

Je m'en souvenais à présent, je l'avais emportée lors de mon dernier rendez-vous avec mon éditeur pour me justifier des trois dernières années passées sans la moindre ligne écrite de mon prochain livre. Je comptais sortir la lettre de mon manteau par inadvertance, en faisant mine de vouloir prendre une cigarette, et la montrer comme une « nouvelle » missive de flatterie arrivée le matin même au courrier, comme tous les jours de ma vie.

J'avais sûrement rêvé ce moment :

Moi : *Qu'est-ce que c'est que ça ?.... Ah oui, encore une lettre de fan !*

Éditeur : *Qu'est-ce qu'elle dit ?*

Moi : *Les choses habituelles j'imagine...*

(lecture de la lettre)

Cher monsieur bla bla bla, ... votre talent unique... bla bla bla... ce livre qui m'a sauvé ma vie... bla bla bla... on comprend le temps qu'il vous faut pour écrire de tels chefs-d'œuvre... bla bla bla... J'attendrai les années qu'il faut pour vous lire et vous aimer à nouveau... bla bla bla... génie... bla bla bla... Moby Dick... bla bla bla... prix Nobel... bla bla bla...

Éditeur : *Cette femme a raison... J'oublie parfois à quel point le temps est différent pour vous, les créateurs... Cette genèse, cette pensée et cette modernité ne peuvent s'improviser n'importe comment... Pardonne-moi de te confondre avec des Pierre Lamberti et autres rabâcheurs littéraires... La Bible ne s'est pas écrite en six mois !*

Moi : *Et il y a deux testaments !*

Éditeur : *Pourrais-tu écrire le troisième ?*

Moi : *Il me faudra du temps, et beaucoup d'argent.*

Éditeur : *Mon assistante te prépare les contrats.*

Dans la réalité, je n'avais pas eu à sortir la lettre pour « rassurer »

mon éditeur.

Il m'avait reçu rapidement et pour une autre raison.

— Je suis content de te voir, je voudrais t'inviter à mon mariage.

— Moi ? Pourquoi ?

— Ben, parce que je t'aime bien ! On se connaît depuis vingt ans, tu m'as suivi ici quand j'ai été licencié de mon ancienne maison, et tu as été le seul... Tu n'écris pas beaucoup, même pas du tout, mais lorsque tu t'y mets, j'aime tes livres et je suis fier de les publier... Ça me ferait plaisir que tu sois là, c'est un jour important pour moi.

— Ok.

— Et viens avec ton fils, je serais content qu'il soit là aussi.

— D'accord.

Je m'étais levé sans vraiment comprendre, peu habitué à tant de gentillesse de la part de quelqu'un dont je n'attendais que les reproches et la colère que je méritais.

Dans le bureau de son assistante, j'étais resté un peu à parler avec la jeune femme qui s'occupait de corriger un manuscrit. Je la dérangeais, mais j'avais envie de partager ma joie.

— C'est formidable ce mariage !

— Je trouve aussi.

— Se marier avec sa femme après tant d'années ! J'aime beaucoup sa femme, je la connais depuis vingt ans ! Vous la connaissez ?

— Oui.

— Ils doivent être ensemble depuis trente ans au moins... Quel homme merveilleux... Pas comme tous ces porcs qui se tirent à la première ride ! C'est honteux, vous ne trouvez pas ?

— Si...

— Ce mariage va être magnifique, la célébration de l'amour et de la fidélité !... Vous êtes invitée, vous ?

— Ben, oui.

— Je vous inviterai à danser... Vous avez quelqu'un, vous, dans la vie ?

— Euh, oui.

— Je souhaite que ça vous arrive, un mariage au bout de trente ans ! Et que votre mari ne vous largue jamais pour une jeune fille !

— J'ai du travail, en fait !

J'étais vraiment heureux. Pour le mariage, mais aussi, pour le bonheur de mon éditeur, joie qui l'anesthésiait un peu et l'empêchait de trop me relancer sur mon livre.

Et comme il fallait toujours que j'en rajoute une couche, j'étais retourné dans son bureau, pour lui montrer mon vrai visage touché

par l'émotion :

— Excuse-moi, je voulais juste te dire à quel point je suis heureux pour toi !

— C'est gentil !

Je l'avais embrassé.

— C'est bête, mais je croyais que tu voulais me voir pour me relancer sur mon livre que je n'écris absolument pas.

— Ouais, enfin, ça serait bien que tu t'y mettes quand même, tu n'écris pas du tout ?

— Non, mais c'est pas grave, parce que tu vas te marier, et ça c'est le plus important !

— Oui, mais c'est pas ce que pensent les actionnaires !

— On les emmerde les actionnaires !

— C'est eux qui te payent !

— Bon, ben alors on les invite au mariage !

— Il faut que je travaille !

— D'accord !

J'étais parti en lançant :

— Tu féliciteras Diane pour moi !

— Pourquoi Diane ?

— Ben, pour le mariage.

Il avait relevé la tête, gravement.

— Je n'épouse pas Diane !

— Comment ça ?

— Nous sommes séparés depuis un an.

— Ah... Je savais pas.

J'étais resté, immobile, sentant la tempête arriver pour me terrasser.

— Tu épouses qui, alors ?

— Nathalie, mon assistante.

— Celle du bureau d'à côté ?

— Oui... Nous vivons ensemble depuis huit mois, c'est Pierre Lamberti qui nous a présentés, d'ailleurs c'est notre témoin commun.

J'avais quitté son bureau puis traversé celui de son assistante-future femme.

— Au revoir et félicitations.

— Au revoir.

Le carton d'invitation n'était jamais arrivé.

Ainsi avais-je oublié la lettre dans la poche intérieure de mon manteau pour ne la ressortir qu'aujourd'hui, et lire avec attention le nom et l'adresse de celle qui m'admirait :

Raymonde André
Résidence Beausoleil
7, route des Lilas
94100 Saint-Maur-des-Fossés

15.

J'étais parti de bonne heure pour prendre le RER A direction Saint-Maur. Mon idée était simple : me présenter à cette femme en chair et en os (plutôt que de lui poster un autographe banal et impersonnel), passer un moment avec elle, faire une photo si elle insistait, et la convaincre de me prêter l'exemplaire de mon livre pour l'envoyer au producteur de la série.

À cette heure matinale, le RER était désert dans ce sens.

L'immobilisme de ces dernières années me donnait l'impression d'effectuer un véritable voyage et chaque kilomètre parcouru était multiplié par cent proportionnellement au temps que j'avais passé allongé sur mon lit et mon canapé.

J'avais grandi à quelques kilomètres de cette banlieue que je retrouvais, pour aller chercher un livre que j'avais écrit dans le passé. Je n'avançais pas vraiment à ce moment précis de mon existence.

Certains mouvements ne nous mènent pas forcément vers le futur.

Je pensais à mon fils en Islande. À Paul Blanchot dans ces rues d'Abidjan. Et soudainement, en regardant défiler ces barres d'immeubles en surimpression de mon visage adulte dans le Plexiglas, ces deux êtres éloignés me parurent avoir un lien évident. Paul Blanchot, cet ami que je ne connaissais pas, n'était pas arrivé par hasard dans ma vie, au moment où mon fils, que je connaissais tant, était parti.

Depuis le départ de mon fils, j'avais la sensation de l'avoir perdu. Et pour la première fois, nous ne nous parlions plus. Il m'avait écrit beaucoup puis de moins en moins, jusqu'à me donner les nouvelles brèves et essentielles, lorsque je me plaignais qu'il ne le fasse pas plus souvent.

Mais ce qui me rongait surtout, c'était ma certitude d'être seul

responsable de cet éloignement. Je n'avais en fait rien à reprocher à mon garçon. Lui m'avait écrit, et longuement. Lui m'avait invité dans son voyage tel un compagnon à distance, qui se réjouirait de lire les merveilles de ses aventures.

Je n'avais aucun souvenir de lui avoir répondu aussi sérieusement. Aucun souvenir de lui avoir raconté le moindre fait, la plus petite scène dramatique ou amusante me concernant.

Je relus les derniers mails que je lui avais envoyés.

Ils étaient d'une platitude confondante. Inutiles. Inquiétants. Dans la catégorie des mail types de parents qu'il faut éviter le plus souvent possible, jusqu'à les fuir définitivement.

Ou bien, je lui parlais de moi. Ou bien je lui disais de se méfier de tout le monde. Je ne l'écoutais pas. Ne relevais que ce qui pouvait être dangereux dans son voyage et me faire peur à moi. Je n'étais pas ce père précis qui s'inquiète pour cet enfant-là, mais une armée de pères sans âme qui remplissaient une mission de mise en garde contre le danger pour tous les enfants du pays.

Chaque étranger était un pervers ou un psychopathe potentiel. Chaque femme une arracheuse de cœur. Les animaux étaient venimeux et enragés. Les montagnes s'effondraient. Les terres tremblaient. Les océans préparaient sournoisement des tsunamis. Et les cieus repéraient les jeunes aventuriers de dix-huit ans pour les frapper de foudre et d'insolation.

Toutes ces phrases étaient autant de petites flèches soi-disant d'amour, mais en réalité trempées de curare et tirées sur un cœur plus grand que le mien. Celui pour lequel j'avais pourtant toujours rêvé à une vie plus vaste, plus intense, plus dangereuse que la mienne.

Et son départ accompli, je me comportais comme un lâche pour lui.

Comment pouvait-il avoir encore envie de m'envoyer de longues lettres dans lesquelles il se fendrait d'un peu de style ou de partager quelques pensées avec son père ?

Nous attendons des nouvelles de nos enfants que nous sommes incapables de leur donner de nous-mêmes.

Je le mettais en garde. Contre tout, contre tous. Cherchais à l'impressionner avec des formules toutes faites : *Sais d'où tu viens, fous-toi d'où tu vas* (ou l'inverse). Je lui demandais absolument de me dire qu'il allait bien. De faire attention. De ne pas trop se fatiguer. De ne pas s'aventurer dans des endroits trop dangereux (endroits que je ne connaissais pas personnellement). De manger. De dormir sous un toit. De ne pas se faire avoir. De cacher son argent.

Je lui demandais d'être à l'étranger et loin de moi, ce qu'il avait toujours été, ici, à côté.

Et cet ange avait encore la gentillesse de me répondre, de cocher les cases du ridicule :

— *Oui je vais bien.*

— *Oui je mange.*

— *Oui je fais attention.*

— *Oui je sais d'où je viens.*

— *Oui je traverse en regardant à gauche et à droite.*

— *Oui je me méfie des autres.*

Et je lisais ces réponses, au milieu de nuits d'insomnie dans ma cuisine étroite en fumant et buvant du whisky anesthésiant l'ennui de ma propre vie.

Il avait bien tenté au début de son voyage de m'entraîner dans ses aventures, ses peurs et ses rêves.

Je relus encore ce passage qu'il avait eu la bonté de me faire partager :

C'est ici la nuit, si je regarde alentour, aucun signe concret, rien d'humain n'indique le monde ou ne s'accorde à mon passé. Tout est inconnu. Et ce n'est pas le voyage que je cherche, ni la nouveauté, mais l'absence et le vide pour délivrer l'horizon. Je n'avais jamais eu peur de tant de silence, de tant de beauté.

Ma réponse :

Fils,

Je suis content que ça te plaise, mais fais quand même attention à toi.

Les nuits doivent être fraîches où tu es, nous attrape pas une pneumonie !

Donne des nouvelles à ta mère qui s'inquiète.

PS : Je t'ai pris ton rasoir électrique, le mien est cassé.

Je t'aime

Mon fils :

Ok papa.

T'inquiète, je fais attention.

Je vais écrire à maman.

Pas de problème pour le rasoir.

Je t'aime.

La vérité était simple : je n'avais rien à raconter. Le vide de mon existence débordait sur celles des autres. Je vivais dans un monde qui m'avait oublié. Mon seul contact avec l'humanité se résumait à une

émission de télé-réalité pour mariées aigries et haineuses. Je n'écrivais pas de prochain livre mais passais mon temps à essayer de trouver un exemplaire du dernier.

Paul Blanchot était arrivé dans ma vie pour cela. Peu importait si je le connaissais ou non, m'en souvenais ou pas, il était une fiction, un être en danger, un ami à sauver, une histoire à raconter.

Je lui envoyai un message :

Paul,

Je n'ai pas de tes nouvelles. J'espère que les choses ne se sont pas aggravées.

Écris-moi s'il te plaît.

Je voudrais t'aider.

Ensuite j'envoyai un mail à mon fils :

Mon Fils,

J'espère que tu vas bien.

Je risque de partir en Afrique aider un ami et sa collaboratrice qui a reçu plusieurs coups de couteau.

Ils n'ont plus d'argent pour rentrer.

Je t'aime,

Papa

16.

J'arrivai à la gare de Saint-Maur. Il me fallait prendre un bus pour me rendre à l'adresse de mon admiratrice.

En l'attendant, je reçus un appel, un numéro inconnu.

— Allô ?

— Bonjour... crrrr... c'est le livreur... crrrrrrr... Amazon.

Mon fantôme possédait un portable.

— J'ai un paquet pour vous... crrrrrrr... mais j'ai sonné, il n'y a... crrrr... personne.

La communication était laborieuse, sûrement parce qu'il m'appelait de son monde zombie.

— Oui, je ne suis pas chez moi.

— Je vais devoir... crrrrrrrrrr... repartir alors.

— Non, vous pouvez le laisser à la gardienne.

— Elle ne veut... crrrr... pas prendre... crrrrrrrrrr... le paquet.

Ma gardienne était l'être qui me détestait le plus sur cette terre. Parce que je ne lui donnais jamais d'étrennes. Mais aussi parce qu'elle trouvait affligeant de voir un homme en bonne santé passer autant de temps chez lui en survêtement. Au début de mon installation dans l'immeuble, elle essaya de savoir si je ne souffrais pas d'une forme de handicap invisible à l'œil nu. Comme une maladie mentale, ou un membre en plastique dissimulé. Elle m'apportait mon courrier (200 P.V.) chaque matin en me parlant comme à un trisomique et en me regardant méticuleusement de haut en bas. Et c'est au cours d'un de ces échanges délicieux qu'elle apprit enfin la vérité (et ma véritable maladie) en me hurlant comme elle le faisait toujours :

— VOUS ALLEZ SORTIR UN PEU AUJOURD'HUI, IL FAIT BEAU !

— Non, je dois écrire.

— ÉCRIRE QUOI ?

— Un livre... Je suis écrivain.

J'eus l'impression de lui annoncer que j'avais le sida. Elle me regardait fixement, dans les yeux désormais, comme le diable vivant dans son immeuble. En plus de mon nom à consonance judaïque, j'étais donc un artiste (ce qui arrive assez souvent).

Ma gardienne avait fait une école de gardiennes (sorte de Poudlard, avec balais et chimie de produits d'entretien), les enseignantes, de vieilles gardiennes aux cheveux gris à la retraite, leur donnaient des cours de gardiennage. Nettoyage des parties communes. Horaires de la loge. Relationnel aux propriétaires. Horaires du courrier. Barrage aux Sri-Lankais glissant pubs et prospectus pour serruriers sous les portes. Entretien de l'ascenseur. Action en cas de panne d'ascenseur (appeler le dépanneur). Action en cas d'incendie (appeler les pompiers). Action en cas d'inondation (mettre des bottes). Les juifs dans l'immeuble en tant de paix (ne pas les dénoncer pour récupérer leur appartement en attendant la prochaine guerre). Les artistes dans l'immeuble (ne pas les regarder plus de deux secondes dans les yeux et éviter tout contact et toute proximité en attendant leur expulsion à la fin de l'hiver).

De ses hurlements, elle passa au mutisme le plus total, et de là naquit le surnom que nous lui donnions avec mon fils : « Cris et chuchotements ».

J'étais toujours au téléphone avec le fantôme Amazon :

— Alors vous pouvez laisser le paquet devant ma porte.

— ... crrrrr... crrrrrrrrr... Comment ?

— Le paquet, laissez-le devant ma porte.

— Crrrrr... Non... crrrrrrr.

— Pourquoi ?

— Il faut... crrrrr... votre... crrrrrrrrr... signature... crrrrr...

— Mais alors que va-t-il se passer ?

(Je posai cette question gravement comme je l'aurais fait à un spécialiste politique après que Kim Jong-un eut bombardé les Etats-Unis.)

La friture sur la ligne disparut soudainement pour laisser le livreur fantôme me répondre d'une voix claire :

— Votre paquet repart chez Amazon, ils vous contacteront.

Dans le bus, je reçus un mail de mon fils en réponse à celui que je lui avais envoyé concernant Paul Blanchot et mon projet d'aller le sauver en Afrique :

Quoi ?????

Je lui répondis :

J'ai reçu un mail de Paul Blanchot, c'est un ami, mais je ne me souviens plus de lui.

Il me demande de lui envoyer une somme importante pour l'aider, ainsi que Cécilia, sa collaboratrice, à se soigner et payer son hôtel à Abidjan.

Je cherche une solution pour lui rendre ce service.

Raconte-moi un peu les paysages de ton voyage.

Je t'aime

Je descendis à la station *Beausoleil* sous un ciel gris foncé.

La résidence dans laquelle vivait mon admiratrice était une immense maison de retraite, un bâtiment triste et sans charme, comme aurait pu l'être une école de cette banlieue ou une prison.

17.

Je me présentai à l'accueil et devant l'hôtesse avec un trac étrange, comme demander la permission de visiter un tueur en série que je ne connaissais pas dans le couloir de la mort.

— Bonjour, je souhaiterais voir quelqu'un.

— Un pensionnaire ?

— Oui... Raymonde André.

— Elle est au deuxième, dans le pavillon bleu.

— C'est où le pavillon bleu ?

— Suivez la ligne bleue, au sol.

J'avancai tête baissée dans les couloirs en suivant la ligne, ce qui me permit de ne pas trop regarder la quantité gigantesque de vieux et de vieilles qui erraient ici et là, la plupart dans des fauteuils roulants, ou appuyés contre les murs jaunasses, le regard fixe et vide. Cela faisait longtemps que je n'avais pas représenté l'organisme le plus vivant et énergétique dans un groupe d'humains non décédés.

Arrivé au pavillon bleu, je constatai que les noms des pensionnaires n'étaient pas inscrits sur les portes, juste le prénom sous une photo du locataire. Cela devait servir à humaniser un peu la condition de vie et le passage éphémère dans l'ultima casa.

Je me rendis vite compte aussi que Raymonde avait été un prénom très à la mode au début du siècle dernier. Pratiquement une porte sur cinq arborait ce patronyme et les photos ne m'aiderent pas davantage puisque je ne connaissais pas le visage de mon unique fan.

Je frappai à une première porte, dont la photo représentait une Raymonde qui aurait pu m'aimer. Un visage émacié, des petites lunettes rondes et cerclées de fer aux verres fumés, des cheveux courts et gris. Une vraie prof de français.

— Oui...

La Raymonde en question était assise sur un fauteuil près de son lit.

Elle caressait un coussin brodé posé sur ses genoux et ne leva pas la tête lorsque j'entrai.

— Bonjour Madame...

— Bonjour... C'est pour mes pansements ?

— Comment ?... Non, je cherche Raymonde André.

— C'est pas moi. Moi je suis Raymonde Ferry.

Elle ne releva toujours pas le visage qu'elle gardait légèrement penché sur son coussin, ou plus loin, vers un rai de lumière qui éclaboussait la poussière sur un sol en lino.

— Vous savez où je peux la trouver ?

— Elle est au pavillon bleu.

— C'est pas ici le pavillon bleu ?

— Si... Mais elle est dans l'autre partie, après le réfectoire.

— D'accord, merci Madame.

— Vous êtes de sa famille ?

— Non, je viens pour... lui dire bonjour et la remercier d'avoir lu un livre que j'ai écrit.

— Vous écrivez des livres ?

— Oui.

— Moi je ne peux plus lire. Je ne vois plus. J'aimais bien lire avant.

— Je suis désolé.

Je comprenais qu'elle ne regardait ni le coussin, ni la lumière, mais le néant et son passé.

— Je lisais tout le temps. Mon mari se moquait de moi. Lorsque nous partions à la mer, en vacances, j'emmenais toujours une valise de livres. C'est lui qui devait la porter. Il râlait. Et sur la plage, il ne comprenait pas que je lise. Il me disait : « Tu as la mer devant toi, et tu lis ! »... Et si je lisais un policier, il me disait : « Pourquoi tu lis ces histoires de meurtres et d'angoisse ? On est en vacances, laisse ça pour l'hiver ! »... Et quand je lisais des histoires d'amour ou de choses comme ça, il me disait : « Pourquoi tu lis ces bêtises, tu t'ennuies avec moi ? »... Je ne m'ennuyais pas, mais j'aimais bien lire... Lui, il ne lisait jamais. Quand les gens me disaient : « Pourquoi vous lisez autant ? », je répondais : « Je lis mes livres et ceux que mon mari ne lit pas ! » Faut bien que quelqu'un les lise, ceux que les gens ne lisent pas !

Elle souriait en me racontant ses histoires, je souriais aussi mais elle ne le savait pas, alors j'accompagnais mes expirations de murmures pour qu'elle les entende.

Je repris mon chemin le long de la ligne bleue, passai le réfectoire désert et frappai à la porte de la première Raymonde. Cette fois, il n'y

avait pas de photo. Juste le prénom écrit au feutre rose.

— Oui !

J'entrai dans une chambre pratiquement vide, sans aucune décoration, comme c'était le cas chez Raymonde N° 1.

Il n'y avait personne dans la pièce, mais j'entendis du bruit et de l'eau couler dans la salle de bain, puis la voix fluette de la femme qui s'y trouvait.

— Vous pouvez poser mes affaires sur le fauteuil et près de la fenêtre... Je fais ma toilette.

Je regardai machinalement ce qu'elle désignait avant de lui répondre :

— En fait, je suis venu voir Raymonde André.

— C'est plus elle ici, elle est partie.

— Elle est partie où ?

L'eau s'arrêta de couler.

— Elle est décédée.

Je ne dis rien. Je ne savais pas quoi dire.

— Elle était de votre famille ?

— Non.

— Je crois qu'elle est morte il y a deux semaines... Moi je viens de récupérer sa chambre, je suis arrivée hier, ils ont pas eu le temps de mettre ma photo près de la porte car je n'en ai pas avec moi, enfin j'en ai avec mes deux petites-filles, mais je veux pas qu'elles soient dans le couloir, je préfère les avoir dans la chambre. Ils m'ont dit qu'ils allaient me photographier tout à l'heure, on va faire ça au parc dehors, près du bassin, c'est pour ça que je fais ma toilette maintenant, normalement je me lave plutôt le soir.

— Et vous savez si Raymonde André avait de la famille, ou des gens qui ont récupéré ses affaires ?

— Ah ça j'en sais rien, je savais même pas qu'elle s'appelait Raymonde André, je sais juste que c'était Raymonde parce qu'il y a encore son nom sur le mur...

J'entendis le loquet de la porte qu'elle entrebâilla légèrement pour laisser apparaître, un mètre en dessous, un petit visage rondet et étonnamment lisse.

Elle me sourit :

— Moi c'est Yvette !

— Bonjour Yvette... Mais c'était peut-être une autre Raymonde qui était dans cette chambre avant vous ?

Elle sourit :

— Peut-être, oui.

- Vous savez si cette femme lisait beaucoup ?
- Je sais pas trop, mais si c'était le cas, fallait quelqu'un pour lui tourner les pages !
- Pourquoi ?
- Il lui manquait un bras et l'autre marchait pas.

Je continuais mon chemin dans les couloirs jaunâtres à ligne bleue, désespérant de trouver ma Raymonde, quand je reçus un message de mon éditeur :

Tu avances sur ton livre ?

Force avec toi...

Je m'arrêtai pour répondre.

Première idée :

Tout à fait.

Te prépare un beau pilonnage !

De quoi recycler pour offrir à Lamberti une quantité de papier suffisante pour son prochain chef-d'œuvre transgenre cambodgien.

Deuxième idée :

Pline l'Ancien et moi sommes dans les méandres labyrinthiques de ces ruines romaines... Nous trouverons la sortie.

Message envoyé :

Oui.

Merci.

C'est en relevant la tête de mon téléphone que je la vis.

La porte de sa chambre était ouverte. Elle était assise sur un fauteuil, près de la fenêtre, plongée dans la lecture d'un livre qu'elle avait recouvert d'un tissu fleuri.

Autour d'elle, des dizaines d'ouvrages étaient soigneusement rangés sur les étagères d'une bibliothèque.

J'avançai vers cette femme.

Sur le côté, sa photo la représentait dans un jardin, sa peau ridée, tachée et dorée comme imprimée définitivement par le soleil.

Sous la photo, son prénom écrit au feutre orange : Raymonde.

— Bonjour Madame...

Elle releva son visage et ses grosses lunettes dans ma direction, l'air ailleurs, encore dans l'histoire qu'elle lisait.

— Bonjour...

— Vous êtes Raymonde André ?

— Oui.

J'avancai d'un pas.

— Je suis l'auteur de *Béton armé*... Vous m'avez envoyé une lettre pour me féliciter de mon livre, et me demander un autographe.

— Ah oui ?... Comment vous dites le titre ?

— *Béton armé*.

— Je l'ai sûrement lu... Je ne me souviens pas très bien... Mes lectures sont devenues un bonheur du moment présent, je n'en garde plus vraiment de souvenirs... Mais si je vous ai écrit, c'est qu'il m'avait plu !

— Cela se passait dans une cité HLM dans les années 80.

— Ah d'accord... C'est intéressant.

Elle se leva et avança vers sa bibliothèque en boitant et en se tenant au radiateur sous la fenêtre.

— *Béton armé*, je dois l'avoir ici...

Je la regardai faire, glisser son doigt sur les tranches des livres (dont une vingtaine de Lamberti) à la recherche du mien, orphelin et rebelle dans cette collection. Puis, je laissai mon regard se perdre ailleurs. Son lit, propre et recouvert d'un plaid en laine aux motifs de feuilles et d'arbres. Une lampe sur sa table de nuit, reproduction des pattes de verre des années 20, ornée de libellules rose pâle. Apparemment, chaque pensionnaire avait droit à sa décoration personnelle. La première Raymonde misait sur le confort d'un fauteuil en simili-cuir avec repose-pieds, aucune lampe ne pouvait éclairer ses ténèbres, pas de télévision ou de livres, seulement ce coussin brodé qu'elle serrait contre elle. La seconde Raymonde n'avait pas encore eu le temps de s'installer. Elle vivait, pour le moment, dans le matériel et l'ameublement primaire fournis par la maison. Et ma Raymonde avait tenté de rendre l'endroit le plus cosy possible. Son lit et sa table de nuit en bois étaient assortis. Elle devait avoir possédé sa bibliothèque avant de venir vivre ici. Son fauteuil en tissu blanc était imprimé d'autres dessins floraux.

Sur sa table de nuit, près de la lampe, se trouvait la photo d'une jeune femme d'une trentaine d'années, très belle, les cheveux courts, la peau claire et satinée, le regard échappant à l'objectif. Elle souriait légèrement, mais l'impression qu'elle donnait était triste et gênée.

— Ah voilà, *Béton armé* !

Je la regardai, ainsi que l'exemplaire de mon livre qu'elle tenait dans ses mains.

J'aurais facilement pu lui arracher, là, maintenant. Je n'avais pas un grand effort à faire, juste le lui prendre, me retourner et partir à une allure normale (ce qui équivalait à un sprint dans le coin).

Mais à la place, je demandai :

— Qui est-ce, sur la photo ?

Elle avançait, mon livre à la main, en restant appuyée sur le radiateur, jusqu'à sa table de nuit sur laquelle reposait le cadre et le portrait de la jeune femme.

— C'est Suzanne... C'est une des infirmières qui travaille ici... Je lui ai demandé sa photo parce que je l'aime bien, et je la trouve belle.

Nous regardions la photo.

— J'aurais préféré mettre la photo de ma fille, mais j'en ai pas... Pas de fils non plus... J'aime bien Suzanne... Elle a un problème de langage... Elle bégaye... alors elle parle pas beaucoup, mais quand elle le fait, c'est précieux.

Elle me tendit mon livre :

— Tenez.

J'hésitai à le prendre. Je pensai un moment que cette vieille avait tout compris. Qu'il était habituel qu'un auteur vienne chez son lecteur récupérer son livre un jour ou l'autre.

Je saisis mon bouquin. Il était mince, léger entre mes mains, et comme la plupart des écrivains, je l'avais écrit mais peu porté une fois publié.

— Vous mettez « Pour Raymonde » !... Et ce que vous voulez.

Elle me donna un stylo.

Rectificatif : elle ne trouvait pas normal que je vienne récupérer mon livre, mais qu'un auteur fasse le déplacement pour le lui signer.

J'ouvris mon livre à la première page et posai la bille du stylo contre le papier.

La porte était ouverte derrière moi, je n'avais qu'à sortir avec mon livre, quitter cette maison de retraite majoritairement habitée par des Raymonde, reprendre le bus, puis le RER, envoyer le livre au producteur, attendre son retour de lecture enthousiaste, signer un contrat grandiose, envoyer un chèque à Paul Blanchot et plancher sur Pline l'Ancien en buvant des cocktails à la pêche.

J'écrivis :

*Pour Raymonde,
Ces histoires pas si lointaines,
Avec toute mon amitié*

18.

En repartant, je croisai plusieurs infirmières, certaines poussant des chariots ou des fauteuils roulants dans les couloirs, d'autres occupées dans les chambres à pratiquer des soins, d'autres encore réunies dans un local à discuter et rire d'histoires de leur vie privée. Pas de Suzanne en vue. Je sortis de la maison et reçus un mail de mon fils :

Papa,

Le mail que tu as reçu est sûrement piraté. C'est une arnaque classique.

Efface-le et ne réponds surtout pas, tu vas infecter ta boîte mail.

Je vais prendre un bateau pour me rendre à Nuuk au sud du Groenland.

Je n'aurai pas de réseau pendant deux jours.

On m'a raconté une histoire de village ici : celle d'un père inuit qui a élevé son fils seul après que sa femme est morte en accouchant.

Le père ne parlait pas. Jamais un mot à son fils durant toute son enfance. Il l'emmenait pêcher avec lui. Le nourrissait. Le lavait. Le veillait le soir près de son couchage, jusqu'à ce qu'il s'endorme.

Il lui souriait. Lui murmurait des chants. Mais jamais un mot. Pas la moindre parole.

À l'âge de quinze ans, comme c'est la tradition dans cette région, le fils a quitté la maison pour faire un voyage de plusieurs mois dans les glaciers. Le père a préparé son paquetage, un arc, sa lance, de quoi manger, et l'a accompagné jusqu'à la sortie du village.

Ils se sont regardés longuement, et le père lui a dit un mot.

Le premier de sa vie.

À ton avis, quel était ce mot ?

Tu as deux jours pour trouver, le temps de ma traversée...

L'ensemble de son mail me contraria. De le savoir injoignable deux jours pour commencer. Mais aussi d'apprendre l'arnaque africaine dont j'étais la victime naïve. Il annulait le nombre d'histoires

palpitantes que je m'apprêtais à lui raconter sur la façon dont j'allais aider Paul Blanchot et, peut-être, me rendre à Abidjan pour le sauver.

Mais après tout, n'étais-je pas la victime idéale ? Celui qui vivait hors du monde. Je n'avais pas besoin que mon fils me mette en garde comme je le faisais moi-même envers lui.

Ce n'était pas le résumé de ce drame que vivait Paul Blanchot en Côte-d'Ivoire qui importait, mais ce que j'allais en faire. Le mensonge de cette agression au couteau collait parfaitement à l'illusion de vie que je répétais chaque jour.

Et deux supercheries qui s'entrechoquaient pouvaient certainement créer une vérité.

Et si elles ne donnaient rien de réel, elles offriraient un livre.

Je répondis à mon fils :

Mon Chéri,

Et si ce n'était pas une arnaque justement ? Si cet homme était vraiment en danger ? Son problème serait noyé dans le mensonge des hommes. La vérité naufragée dans cet océan numérique de cynisme moderne.

Je dois le retrouver.

Est-ce que le mot prononcé par le père inuit est : je t'aime ?

Papa

19.

En traversant le jardin de la maison de retraite pour partir, je vis Suzanne, l'infirmière de la photo, qui fumait une cigarette devant l'une des entrées. Elle portait une blouse blanche qu'elle tenait le plus serré possible entre ses bras croisés.

J'allai près d'elle m'allumer une cigarette.

Elle me jeta un premier regard que je lui rendis timidement. Je remarquai que sa tête était légèrement penchée du côté droit, exactement comme sur la photographie dans la chambre de Raymonde.

J'osai lui parler, je me sentais totalement étranger ici et je n'étais pas près d'y revenir (mon courage était principalement attisé par ma lâcheté).

— Vous êtes Suzanne ?

Elle releva son visage qu'elle redressa pour me regarder, étonnée.

— Oui !

Je tirai sur ma cigarette, fier d'être surprenant.

— Co... co... comment vous le sa... sa... sa... savez ?

— J'ai vu votre photo chez Raymonde André, elle m'a dit votre prénom.

Je n'avais plus de mystère à ses yeux, elle repencha le visage sur le côté.

— Je l'aime beau... beaucoup Ray... Raymonde... Vous la co... coco... connaissez co... comment ?

— Elle a lu un livre que j'ai écrit, elle m'avait demandé un autographe, alors je suis venu directement ici pour le lui donner.

Elle tira sur sa cigarette qui était plus consumée que la mienne.

— Et vous fai... faites ça sou... sousou... souvent ?

— Des livres ?

— Non, de si... signer des... des au... des au... des autographes dans les mai... maisons de re... de re... de retraite ?

— Non, c'est la première fois.

Mon téléphone sonna pour m'avertir d'un mail, je m'excusai auprès de Suzanne pour consulter l'appareil.

Papa,

Je comprends ce que tu dis, même si je crois que tu perds ton temps.

Paul Blanchot peut être n'importe qui, un type qui t'avait envoyé un mail il y a des mois.

Tape son nom dans ta boîte de recherche, tu sauras de qui il s'agit.

Ce n'est pas « je t'aime » qu'a prononcé le père inuit.

Il n'a dit qu'un mot.

Je prends mon bateau maintenant,

Sois bien.

Je relevai la tête de mon téléphone, Suzanne avait terminé sa cigarette.

— C'était mon fils, il est en Islande, il va prendre un bateau pour le Groenland.

Je sentis que ça l'impressionnait, c'était bien tout ce qu'il y avait de fascinant chez moi.

Elle dit :

— Bon...

Pour annoncer son départ.

Je n'avais pas envie qu'elle parte. Ses yeux me plaisaient, la façon qu'elle avait de se tenir, et sa voix aussi.

Je ne savais pas si j'avais encore assez d'imagination pour réagir rapidement dans ce genre de situation. Dire un mot pour la retenir. Quel était celui qu'avait prononcé ce père inuit à son fils ? Je n'avais pas le temps d'y penser, pour l'instant je devais en trouver un pour revoir Suzanne.

— Aveugle ! J'ai dit.

— Co... comment ?

— Elle est aveugle.

— Qui ?

— Raymonde Ferry... Je l'ai rencontrée tout à l'heure... Elle est aveugle.

— Oui... c'est tr... triste.

— Elle m'a dit qu'elle aimait lire avant.

— C'est po... po... possible.

— J'ai pensé... je pourrais venir lui lire des livres.

Suzanne regarda ailleurs. Vers les grands peupliers alignés à la route devant la maison.

— Je vais lui en pa... parler. Ça... ça... lui plai... plairait... sû... sûrement. Les gens sont seuls ici. Mais faites att... atten... attention, il y a des so... des so... des solitudes qu'il ne faut pas dé... dédé... déranger.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Si vous co... commencez un livre, ter... terminez-le. Autrement ils att... ils atten... ils attendront la fin, et la so... solitude sera plus... plus... plus grande encore.

Elle avança vers la porte vitrée de l'entrée qui s'ouvrit automatiquement.

— Le mieux, c'est le ma... le matin, avant le dé... dé... le déjeuner.

Je demandai :

— Demain ?

— Oui, de... demain c'est bien.

20.

Je n'avais pas récupéré mon livre mais m'étais engagé à en lire un autre. Ça allait de mieux en mieux. Je régressais à vue d'œil. Une sorte de Benjamin Button des banlieues. À ce rythme, j'allais finir en fœtus dans les bras d'une Raymonde aveugle.

Je rentrai chez moi et regardai ma porte avec un mélange de mélancolie et de désespoir, imaginant le livreur Amazon, mon livre dans la main, ici même quelques heures plus tôt.

J'arrivai pile pour *4 mariages pour une lune de miel*. Mais mon téléphone sonna, c'était ma femme. J'hésitai à répondre (comme toujours), oscillant entre le désir de savoir comment allait se faire déglinguer Karine et son thème « L'amour éternel » qu'elle organisait dans une salle des fêtes en tôle, perdue dans une zone industrielle, ou entendre la voix mélodieuse et rassurante de mon ex-femme anti-fumeurs qui terminait fatalement nos conversations en souhaitant le pourrissement de mes poumons ou ma mort immédiate.

Je choisis les mariées.

Karine était mal barrée, la pluie s'était invitée à son mariage et une fois sa robe passée, elle ressemblait à un chapiteau.

Mon ex-femme m'envoya un texto :

Tu réponds pas ?

Je trouvai totalement stupide et déplacé de commenter par texto ce que je venais de faire.

Je ne répondis pas et eus l'intelligence de ne pas envoyer un *Non* par sms.

Karine retrouvait son mari dans l'église, les trois autres jurées tiraient une tronche d'enterrement.

Elles critiquaient le temple (trop froid), les vitraux (trop vieux), le discours du curé (trop long), les vœux (trop niais), l'enfant de cinq ans des mariés apportant les alliances (trop laid).

Après la cérémonie, les jeunes époux confièrent leur bonheur face

caméra, leur fils entre eux.

— C'est exactement la cérémonie qu'on imaginait... C'est plus beau que dans nos rêves... C'est le plus beau jour de notre vie.

Le petit garçon regarda sa mère quand elle dit cela.

Le père, qui avait l'air de sortir d'une anesthésie générale, répéta :

— C'est le plus beau jour de notre vie.

On espérait que la naissance de leur enfant soit au moins en deuxième position des plus beaux jours de leur vie.

Mon ex-femme m'envoya un autre texto :

Tu fais quoi ?

Je répondis automatiquement :

J'écris.

Elle alla plus vite que notre époque pour répondre :

Ha ha ha.

Je coupai le son de la télé et l'appelai.

Alors qu'elle avait répondu à mon texto à la vitesse de l'éclair, elle laissa sonner son téléphone quatre fois avant de décrocher.

— Allô ?

— C'est quoi ce *ha ha ha* ?

— Rien... C'est juste *ha ha ha*.

— Tu te fous de moi ?

— Pas du tout, je ris, je ris numériquement, je n'ai pas le droit ?

— Bon, écoute, je suis vraiment en train d'écrire là, je n'ai pas le temps de parler.

En disant ça, je regardais silencieusement les images de l'intérieur de la salle des fêtes à la télé. C'était d'une laideur hallucinante.

— Tu écris quoi ?

— Mon livre.

— C'est lequel ?

— Celui sur Pline l'Ancien.

— Ah, ton fameux sujet !

— Oui.

— Mais ce n'était pas un leurre pour ton éditeur ?

Rien n'est plus détestable que les gens qui vous connaissent par cœur.

— Oui, ben maintenant je l'écris... Je te laisse, à bientôt.

— Attends, tu as des nouvelles ?

— Il quitte l'Islande pour le Groenland du Sud, il part en bateau, il

ne sera pas joignable pendant deux jours.

— Quoi ?

Sa voix, drôle et sarcastique depuis le début de notre conversation, changea de tonalité.

J'observais les notes des trois jurées concernant la décoration de la salle.

3/20. 6/20. 4/20.

— Mais tu es fou, tu le laisses prendre un bateau pour le pôle Nord sans qu'il soit joignable !

— Que veux-tu que je fasse ? Que je bloque le port à distance ? Tu surestimes mon pouvoir sur ce monde !

— Tu ne te rends pas compte, une telle traversée... Qui est allé au Groenland ? Qui ? Cite-moi une personne que tu connais qui soit allée au Groenland !

Elle attendait sincèrement une réponse. Je réfléchis quelques secondes, sachant d'avance que je ne connaissais personne qui avait fait un tel voyage. Dans mon entourage, les gens partaient en Bretagne, dans le Pays basque ou au plus loin sur la Costa Brava espagnole.

Je sortis le premier nom qui me passait par la tête :

— Paul Blanchot !

Elle rit, avant de lancer :

— Paul Blanchot, ton contrôleur des impôts ?

Un éclair me frappa si fort que j'éteignis la télé et me levai d'un coup.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Qui est allé au Groenland ?

— Non, sur Paul Blanchot ?

— Que ça m'étonnerait beaucoup que ce petit coincé des impôts soit allé là-bas... Tu l'imagines, dans ses pulls en V sans manches sur la banquise !

Elle se mit à rire bizarrement et trop fort de sa plaisanterie, mais surtout de son désespoir de savoir son fils loin d'elle et perdu quelque part dans l'Atlantique.

Je voulais que cette conversation se termine pour pouvoir me remettre du choc d'avoir appris que Paul Blanchot était mon contrôleur aux impôts. Cela me paraissait évident à présent.

— Bon, je dois écrire.

— Il ne t'a rien dit d'autre ?

— Non.

— Il t'a juste dit, je quitte l'Islande, je prends un bateau seul et sans

réseau pour aller au pôle Nord ?

Sa voix mélangeait les styles : sarcasme et effroi.

— Il ne va pas au « pôle Nord », mais au Groenland du Sud.

— Tu la connais, toi, la différence entre le Groenland du Nord et celui du Sud ?

— Non.

— Tu t'imagines que c'est comme Lille et Marseille ?

— Pas du tout.

— Et qu'est-ce qu'il t'a dit d'autre ?

— Il m'a posé une colle.

— Une colle ?

— Oui, une devinette si tu préfères.

— C'est quoi ?

Je n'avais aucune envie de lui raconter, mais je savais que ça irait plus vite en le faisant.

— L'histoire d'un père inuit qui élève son fils seul...

— Pourquoi seul, où est la mère ?

— Elle est morte !

Je pris un plaisir antoine-doinellien à le dire.

— Elle est morte de quoi ?

— En accouchant.

Tonalité sarcastique de mon ex-femme :

— Ah, tu vois ?!

— Je vois quoi ?

— Aucun homme n'est mort en mettant son sperme dans le corps de la femme !

— Cette discussion me met mal à l'aise !

— Bon, continue...

— Quand l'enfant a eu quinze ans, il est parti faire un voyage de plusieurs mois dans les glaciers, et...

Tonalité effroyable de mon ex-femme :

— Pourquoi il est parti ?

— C'est la tradition !

— La tradition d'envoyer ses enfants de quinze ans mourir dans la glace ?

— Le passage de l'enfant à l'adulte, c'est un rite.

— Toi, tu es allé voir une prostituée pour ça !

C'était vrai.

Je regrettais le milliard de confidences que j'avais pu lui faire toutes ces années. D'un autre côté, j'aimais aussi qu'elle me connaisse si bien

et se rappelle mes histoires qu'elle ressortait régulièrement, soit pour me blesser, soit pour excuser mon état mental.

— Je vais raccrocher !

— Je plaisante, alors continue...

— Donc le père a emmené son gamin à la sortie du village, et là, il lui a dit un mot, le premier mot qu'il a prononcé à son fils depuis sa naissance.

Il y eut un silence, puis ma femme :

— C'était quoi le mot ?

— C'est ça la colle.

Elle cherchait le mot.

— Hum... hum... hum... C'est évident... Il lui a dit « fais attention à toi ! »

— Non, il ne lui a dit qu'un seul mot.

— Eh bien il lui a dit « Attention ! »

— C'est la première fois qu'il lui parle et il dit juste « Attention ! » ?

— Mais que veux-tu qu'il lui dise avec un seul mot ! Ce père est un type atroce. Tu te vois, toi, jamais parler à ton même pendant quinze ans et ne lui dire qu'un seul mot avant qu'il parte des mois se geler dans la glace ?

— Non.

— Cette histoire est débile.

Je savais qu'elle cherchait encore le mot, je l'entendais parler dans sa tête.

Je voulus raccrocher pour penser à Paul Blanchot.

— Bon... À bientôt.

— C'est ça.

21.

Je payais mes impôts avec de plus en plus de retard. J'étais dans une relation espace-temps type quatrième dimension avec cet organisme. Et nous voyagions dans le temps ensemble. En 2014, je devais encore payer 2012. En 2016, on me rappelait pour un arriéré de 2011. Et pour ceux de 2016, je me projetais en 2020, moment où je pourrais les payer. Ça, c'était pour le temps. Pour l'espace, je me rendais régulièrement au Centre des finances publiques (dont le bâtiment était mitoyen au mien), pour me justifier de mon comportement, me plaindre, argumenter, et leur donner un brin d'espoir quant à une prochaine rentrée monétaire.

Nous étions plusieurs types dans mon cas, assis dans une salle d'attente de cet immeuble dénué de charme (qui aurait pu servir de décor de mariage pour mon émission préférée), dont les murs étaient recouverts de moquette (pourquoi ?) et sur lesquels étaient punaisés des posters de bébés animaux, sauvages ou exotiques, reproductions datant des années 80, qui faisaient penser que toutes ces bêtes étaient désormais mortes de vieillesse ou dévorées par d'autres prédateurs.

Je m'étais lié d'amitié avec l'un de mes semblables. Nous ne serions pas devenus amis en dehors, mais ici, nous étions frères.

Il avait perdu son entreprise, et s'était servi des économies destinées à régler ses impôts pour payer les gars qu'il licenciait. C'était une sorte de héros. Ne regrettant en rien son action.

J'aimais sa façon de voir les choses, et son positivisme à toute épreuve :

— Ils peuvent rien contre nous !... Si t'as pas l'argent, ils attendront que ça entre et c'est tout !

— Ils peuvent venir saisir nos meubles et nos affaires.

— Tu parles, ça les intéresse pas, qu'est-ce tu veux qu'ils fassent d'une télé et d'une armoire démodée ? C'est du fric qu'ils veulent.

— Ils peuvent bloquer tes comptes et ne rien te laisser pour vivre.

— Mais non... Il faut aller les voir et passer un accord... C'est ça qu'ils veulent... Qu'on les tienne au courant... C'est une hiérarchie... Le type que tu vois dans son bureau doit rendre des comptes à un autre type, et encore un autre plus haut... D'ici à ce qu'ils remontent jusqu'au dernier assis sur son trône, t'as le temps de voir venir et de te refaire.

J'avais donc rencontré toutes sortes d'inspecteurs des impôts, avec lesquels je passais des accords et prenais des engagements pour m'acquitter de ma dette.

Je ne trichais pas, mettant ce que je pouvais de côté, et postant mon chèque le jour prévu, fier de tenir ma parole, et imaginant l'inspecteur ouvrir l'enveloppe et sourire en y découvrant l'argent, commentant pour lui-même :

— Voilà un homme en qui on peut avoir confiance !

Ensuite, il allait voir son supérieur, qui en voyait un autre, se refillant mon chèque à tour de rôle jusqu'au dernier sur son trône.

— L'écrivain a payé !

— Bravo les gars.

— Non, c'est lui, cet homme sait tenir parole, avec deux ans de retard certes, mais il a fait ce qu'il avait dit qu'il ferait.

Je me méfiais de mon imaginaire administratif, car je pouvais être déçu de ne pas recevoir une lettre de remerciements de leur part.

Cher Monsieur,

Nous savons que ça a été dur pour vous. Même si tous les hommes doivent payer leurs impôts pour le bien-être de notre société, nous savons aussi que vous êtes comme un enfant dans un corps d'adulte.

Vous ne cherchez pas à voler, ou à cacher les richesses que vous n'avez pas. Vous êtes juste un peu plus con que les autres, et ça aussi, nous le savons.

Pour cette raison, et pour vous féliciter, nous vous envoyons une image. C'est celle avec le bébé ours polaire.

Au bout de dix images vous aurez un poster.

Avec toute notre bienveillance,

Les impôts.

Mes véritables problèmes avaient commencé en 2015. Alors que je mettais de l'argent de côté pour payer 2013, une autre branche du Trésor public s'était servi directement sur mon compte : les contraventions.

Ils avaient vidé d'une traite mon Plan épargne et mes économies comme un ancien alcoolique replonge et descend sa première bière.

(Très belle phrase à ce sujet : un verre c'est trop, mille c'est pas assez.)

Non seulement j'étais à sec, incapable de payer l'année 2013, mais un courrier m'expliqua qu'ils avaient directement prélevé à la source de mon compte, sans réponse de ma part à leurs nombreux courriers (dans le tiroir « peines et contrariétés »).

Il faut savoir que cela ne changea rien à mon problème de Mercedes à la fourrière, que je pouvais récupérer contre la somme de 13 587 € (deux fois son prix d'achat), voiture qui ne marchait plus et dont j'estimais les réparations à plus de 20 000 €.

Blessé et sans force, j'avais laissé ouverte cette plaie, ne cherchant même plus à me justifier au Centre des finances, et attendant qu'ils m'abattent pour de bon.

J'entrai alors dans une époque que j'appelais *L'impôtétisme*.

L'impôtétisme est un moment de votre vie où vous devez de l'argent en sachant que vous ne pourrez jamais payer.

Tout votre être est alors conditionné par cette charge que vous rejetez en permanence et par tous les moyens.

Votre rire est différent, vous riez, mais arrêtez net car vous êtes *impôtétique*.

Vos rêves classiques sont soudain frappés d'*impôtétisme*, et vous chutez d'immeubles ou restez enfermé vivant dans un cercueil pour l'éternité.

Alors que les gens vous parlent, vous décrochez subitement pour laisser échouer votre pensée sur *L'impôtétique island*.

Vous vous battez contre ce mal qui vous frappe, vous vous rassurez : *tout ça n'est pas très grave, un jour je serai mort et l'impôtétisme avec moi*.

Vous engagez la chance et le hasard comme alliés pour combattre l'ennemi qui vous ronge :

— Bonjour, c'est quoi le montant de l'Euro Millions cette semaine ?

— 175 millions.

Vous défiez le sort et jouez les chiffres de votre numéro d'identifiant au Trésor public.

Et la nuit arrive, et vous fantasmez sur tout cet argent que vous allez fatalement gagner, et alors vous pensez pouvoir faire l'amour à votre femme, mais *l'impôtétisme* revient ramollir vos désirs et geler vos espoirs.

Chaque époque connaît son roi. Chaque religion son prophète. Celui de mon *impôtétisme* s'appelait Paul Blanchot.

Il arriva dans ma vie par un mail matinal :

Monsieur,

Merci de me contacter au Centre des finances de votre arrondissement afin de prendre rendez-vous et trouver une solution rapide pour vous acquitter de votre dette de l'impôt sur le revenu concernant les années 2013, 2014, 2015.

Sans réponse de votre part, votre dossier N° 1223787809 sera placé en recouvrement et mis en demeure.

Je vous prie de croire, Monsieur, en l'expression de mes salutations distinguées.

Paul Blanchot

Inspecteur des finances publiques.

Incapable de ranger ce mail dans mon tiroir, je répondis :

Bonjour Monsieur,

Oui en effet ça serait bien que l'on règle ça !

Votre jour sera le mien.

Je vous prie de croire, cher Monsieur, en mes salutations distinguées.

Je répétais toujours la dernière phrase (les salutations) à celui ou celle qui me l'adressait. Je ne savais jamais où j'en étais avec les gens : *Bien à vous, cordialement, très cordialement, A + , je t'embrasse, je t'aime.*

Paul Blanchot me répondit immédiatement :

Je vous propose cet après-midi à 14 h 30 au Centre des finances.

Merci,

Cordialement,

Paul Blanchot

Beaucoup plus rapidement que je ne pouvais payer, je rétorquai :

Entendu.

Merci,

Cordialement.

J'étais contrarié d'avoir rendez-vous si vite. C'était comme un médecin qui m'annonçait une opération immédiatement après une consultation.

J'allai m'habiller et mettre mon manteau noir. Puis lançai à mon fils, avant de partir :

— Je vais voir le mec des impôts !

C'est ici et ainsi que commença l'effacement puis l'amnésie totale de ce nom.

Paul Blanchot devint *le mec des impôts*.

— Je dois appeler le mec des impôts.

— J'ai encore reçu un mail du mec des impôts.

— J'ai rêvé que j'allais à la crémation du mec des impôts et qu'on me demandait de brûler moi-même le corps.

Cet homme n'était ni très grand, ni très petit, ni très moche, ni très beau, ni très jeune, ni très vieux, ni très maigre, ni très gros, ni très chauve, ni très chevelu. Il était immédiatement oubliable et ressemblait au type qui avait pris le bus à côté de vous en 1987, c'est-à-dire : je ne m'en souviens plus du tout.

Il était comme la plupart des gens : normal à l'extérieur mais complètement dingue en dedans.

Le rendez-vous dura précisément quatre minutes (dont une qu'il passa au téléphone pour insulter un autre gars assujetti, et trente secondes avec sa femme).

— Vous comptez nous payer quand ?

— Le plus vite possible.

— Ce n'est pas une réponse, il me faut une date.

— Disons dans six mois.

— Hors de question, vous avez sept jours.

— Mais je ne vais pas trouver cette somme en une semaine !

— Il fallait y penser avant.

— Je l'avais fait, mais vos copains des contraventions sont passés entre-temps.

— Ce ne sont pas mes copains et je n'apprécie ni votre façon de parler, ni vos livres.

— Vous connaissez mes livres ?

— Hélas.

— Lequel ?

— Celui sur les banlieues.

— Et alors ?

— C'est un livre de science-fiction !

— Pourquoi ?

— Tout est faux. Ces quartiers sont infestés de racailles qui font peur aux gens honnêtes.

— Mais il y a aussi des gens honnêtes qui y vivent, vous voyez ?

— C'est de la science-fiction.

— Et ces jeunes ne sont pas tous des racailles mais aussi des gamins qui se sentent rejetés.

— Je les rejette.

— Il faut me laisser un peu plus de temps.

— Non.

Son téléphone sonnait à nouveau, sûrement une future victime.

C'était sa femme :

— Allô... Oui... oui... Je serai là à 19 h 25... oui... oui... le saumon à l'unilatéral, oui... oui... du riz... oui... alors des brocolis... oui... oui... oui... à ce soir.

Errant dans la rue tel un cœur délaissé, abruti et parlant seul comme un vétéran du Vietnam en prise avec les images passées de sa torture et de sa captivité, j'appelai mon éditeur :

— Allô ?

— J'ai une idée de livre !

— C'est pas trop tôt ! Ça raconte quoi ?

— Je t'en parlerai plus tard, mais c'est très bon... J'ai besoin de partir un peu et de me documenter pour mon sujet... Il me faudrait une avance.

— Combien ?

Je lui demandai le montant exact de ma dette, à la virgule près.

Mon éditeur, qui avait réglé les impôts d'un tiers des écrivains français, connaissait la musique.

Il m'envoya le chèque, que j'encaissai et renvoyai immédiatement au Centre des finances.

Paul Blanchot disparut et naquit Pline l'Ancien.

22.

Je cherchai un livre à lire à Raymonde le lendemain matin.

Je possédais une bibliothèque assez fournie. L'essentiel de certains auteurs, rangés par ordre alphabétique. J'avais du mal à écrire dans cette pièce sous l'œil de ces milliers d'écrivains prolifiques et géniaux.

Je tombai sur deux ouvrages de Lamberti, ne me rappelant pas me les être procurés, et encore moins achetés. C'est la marque du succès : avoir chez les autres des livres de vous dont ils ne veulent pas. J'étais prêt à parier que Lamberti n'en n'avait aucun des miens.

Je regardai dans l'intégrale de Balzac. Ces histoires de campagne pouvaient lui plaire. Mais les volumes étaient si épais que j'avais peur qu'elle n'entende jamais la fin, et de devoir lui lire pendant dix ans. Hugo, pareil. Thomas Hardy, même combat.

Mes œuvres complètes de Fante, Brautigan, Bove, Selby, Crews, Goines, risquaient de provoquer des pulsions qu'elle ne serait pas capable d'assouvir.

Pourquoi pas *Pimp* de Slim, le dépaysement complet, histoire et rédemption d'un maquereau ?

Le Mont Analogue de Daumal, une équipe d'excentriques à la recherche d'une montagne magique, invisible et dissimulée dans notre monde ?

King Kong théorie de Despentès, qui devrait obligatoirement se trouver au programme de toutes les écoles françaises, et pourquoi pas des maisons de retraite ?

Immortel *Don Quichotte* ?

Déchirant *Premier Amour*, et Beckett au souvenir de sa prostituée ?

Bartelby, génial récit de Melville, qui brûla un mois après sa parution dans les entrepôts de son éditeur ?

Lumière d'août, *La Montagne magique*, *Ascension*, *La Chute*, *Le Livre de ma mère*, *Aurélien*, *La Confession d'un enfant du siècle*, *Le Livre des Nuits*, *Body*, *Mes amis*, *Ne mourez jamais seul*, *Un an*, *Alcools*, *La Corne du*

bélier, Pulp, La Séparation, Bohèmes, La Douleur, Écrire, American Psycho, Lunar Park, L'Œuvre au noir, Les Nourritures terrestres, Paludes, Chambre obscure (intéressant pour Raymonde N° 1), *L'Éducation sentimentale, Tropismes, L'Usage de la parole, L'Oiseau bariolé, Demande à la poussière, Le Livre de l'intranquillité, Le Château, L'Idiot, Cent ans de solitude, Lolita, Les Aveux de saint Augustin, L'Arrache-cœur, Maldoror, Le Rouge et le Noir...*

C'est en tombant sur *Le Livre des merveilles* de Marco Polo que je me souvins des *Villes invisibles* d'Italo Calvino. Ce livre me parut idéal. En plus d'être un pur chef-d'œuvre, il incarnait parfaitement ce que vivait Raymonde, aveugle et enfermée, dans sa maison.

Kublai Khan, empereur de Mongolie, envoie Marco Polo découvrir le monde pour son royaume.

Marco Polo raconte ces villes imaginaires, fantasmées, utopiques, aux noms de femmes.

Kublai Khan et Marco Polo se parlent, échangent des propos mystérieux et poétiques. Kublai aime écouter Marco, plus pour ses récits que pour l'existence même de ces villes et l'expansion de son empire.

Celle où je me rendais ne portait pas de prénom féminin, mais Saint-Maur-des-Fossés, saint patron des fossoyeurs.

23.

Je passais plutôt une bonne nuit. Ne me réveillant qu'une seule fois vers 4 heures pour ouvrir la porte à Amazon. Je le faisais naturellement désormais. Ça sonnait dans mon rêve, je me levais, enfilaï mon bas de survêtement, traversais tranquillement le salon pour ouvrir, constataï le silence et le désert, refermaï la porte et retournaï me coucher.

Pour retrouver le sommeil j'avais *Le béton, or de l'armée sous l'Empire byzantin*.

Je cherchai aussi le mot qu'avait pu dire ce père inuit à son fils. Je m'imaginai alors dans la même situation, recouvert d'une peau de phoque, mes bottes de fourrure chaussées de raquettes, lançant à mon fils entre mes lèvres gercées une série de mots, plus ou moins sérieux :

Aime ! Vis ! Sois ! Mange !

Puis, déviant vers l'absurde :

Baleine ! Chaufferette ! STOP ! Coque ! 6/20 ! Stratège ! Transsexuel ! AVC ! Beausoleil ! Suzanne !

Je ne contrôlais pas ma pensée et je n'avais jamais appris à le faire. Je pouvais par exemple penser à Suzanne. Revoir les images des cigarettes que nous avions fumées ensemble, devant l'entrée de *Beausoleil*, retrouver son visage légèrement incliné et son sourire fragile. Me rappeler comme ses mains étaient serrées sur sa blouse qu'elle tenait les bras croisés. Ses mains fines. Me rappeler les veines sur ses mains, la couleur de ses veines comme un dessin sur la blancheur de sa peau satinée. Savoir que ses cheveux avaient poussé depuis la prise de la photo dans la chambre de Raymonde. Savoir que ses lèvres bougeaient un peu avant qu'elle ne parle. Qu'elle prenait une inspiration courte avant de parler. Que sa voix était délicatement voilée, comme les gens qui ont trop crié, ou pas assez dit.

Je pouvais penser à Suzanne, imaginer qu'elle écouterait ma lecture

des *Villes invisibles*. Que nous fumerions une autre cigarette ensemble et que notre histoire grandirait à mesure que se consumerait le tabac entre nos doigts. Je pouvais me concentrer encore pour que ma pensée ne s'échappe pas, et inviter Suzanne à sortir quelque part. Je la retrouverais dans un café, un soir où il ferait jour tard, et je serais troublé de la voir sans ses appareils d'infirmière, alors je la trouverais encore plus différente, pas d'elle-même dans sa tenue habituelle et dans cette maison de vieux, mais différente de toutes les autres femmes.

Je pouvais penser que Suzanne n'était pas les autres femmes au milieu d'elles, et laisser ma pensée vagabonder, et quelques secondes incontrôlées plus tard, me demander comment serait le monde si les chiens fumaient. Prenant comme moyenne de quinze années l'espérance de vie d'un chien, à quel âge risquait de mourir un chien fumeur ?

Est-ce que les minutes de vie en moins provoquées par chaque cigarette fumée devaient être multipliées par sept dans l'espace-temps des chiens ?

Est-ce qu'un chien, fils de parents chiens fumeurs, avait lui-même plus de chances que les autres de fumer ?

Je pouvais me reprendre, sursauter pour sortir de mon errance psychique, et retrouver Suzanne un instant, mais cinq secondes plus tard, j'étais déjà en train de monter un business de cigarettes électroniques pour chiens et imaginer le nom de ma boutique.

Je finissais toujours par trouver.

Clop-Clebs.

24.

Prendre le RER A un deuxième jour de suite me donna l'impression d'avoir une vie normale, avec un travail, des horaires, un quotidien.

J'avais le livre de Calvino dans ma poche et grande était ma joie à l'idée de le redécouvrir avec Raymonde. Je pouvais être très enthousiaste pour le génie des autres, et même m'en approprier une partie. J'aimais montrer des films à mon fils ou lui faire lire des livres qui m'avaient passionné, et de le voir rire ou s'émouvoir de ces œuvres me procurait la même satisfaction que s'il se bouleversait pour mon propre travail.

Je considérais les artistes que j'admirais comme des familiers, ou des amis très proches. Nabokov était l'un de mes oncles russes. Fellini, un oncle romain. John Fante et Vittorio De Sica, idem. Duras était ma tante chérie. Sagan ma cousine adorée. Flannery O'Connor ma cousine d'Amérique. J'avais bu des whiskys avec Beckett. Dormi entre Cohen et Yourcenar, que je voulais réconcilier. Ma belle famille. Ma si belle et grande famille. Qui avait tant été là pour moi, et moi, si peu pour elle. Leur neveu, pas si doué, un brin couillon mais qu'ils aimaient tendrement. Alors, j'allais me rattraper en partie aujourd'hui, et lire à haute voix ces beautés d'Italo, mon oncle d'Italie.

Mon fils devait être à la moitié de sa traversée. Quelque part au milieu de l'Atlantique.

Nous avons dormi dans le même lit, les mêmes maisons, vécu à quelques centimètres l'un de l'autre. À présent, je devais me contenter de savoir que nous étions juste sur la même planète.

Mon garçon avait raison, mon ex-femme aussi, il était peu probable que mon contrôleur des impôts soit coïncé en Afrique après avoir subi une attaque, accompagné d'une assistante prénommée Cécilia, blessée au couteau.

Et encore moins plausible qu'il me sollicite, moi, pour lui venir en aide, surtout pour lui envoyer de l'argent. Il était parfaitement au courant de ma situation, il avait précédemment lui-même vidé mon tiroir-caisse.

Mais les plus démunis sont souvent les plus généreux, preuve en est leur indigence.

Je relus le mail qu'il m'avait envoyé au beau milieu de la nuit.

Maintenant que j'identifiais l'expéditeur, la première phrase me parut improbable :

Mon ami.

Et il la répétait encore une fois en conclusion :

Ton ami,

Paul

Je n'étais pas vraiment convaincu par les rapports d'amitié que nous avions créés ensemble.

D'un autre côté, je ne savais jamais trop à quel moment nous parlions d'amitié, de camaraderie, de relationnel uniquement professionnel, de connaissances, de passion, de fâcherie, de fusion, de vengeance, et cela allait avec ces salutations distinguées et autres sentiments les meilleurs. En dehors de mon fils qui avait une place à part dans mon cœur, de ma famille imaginaire d'artistes géniaux, je n'étais ni à courir après les gens, ni à leur en vouloir à tout prix.

Je me contentais de me comporter exactement comme on le faisait avec moi. Chaud dans la chaleur, hésitant dans la tiédeur, glacé dans la froideur. J'avais le don de pouvoir sentir les ondes négatives ou positives en entrant dans une pièce ou dans le premier regard que l'on me portait. J'avais eu un professeur formidable pour développer cette faculté : mon ex-femme.

Au début de notre vie commune et de mon apprentissage à repérer les humeurs, ses changements de comportement étaient plus grossiers. En résumé, elle était soit joyeuse et euphorique, soit fermée et désagréable. Comprenant qu'il était très facile pour moi d'évaluer son état, elle avait affiné au fil des années, et cherché à biaiser la bête, en cachant sous une bienveillance apparente, une rancune ou une colère enragée prêtes à éclater au moment où je m'y attendais le moins. Je m'améliorais également, trouvant dans son jeu de jambes, dans un battement irrégulier de sa paupière, ou dans le niveau sonore de son rire, l'expression réelle de ce qu'elle ressentait au fond d'elle-même.

Nous étions parvenus à un niveau olympique de cette discipline au moment de notre séparation.

À la fin, elle tirait la tronche pour montrer qu'elle était heureuse de tirer la tronche car elle était heureuse.

Et si Cécilia était la clé du mystère Paul Blanchot ?

Il en parlait comme d'une collaboratrice qui l'accompagnait pour un projet.

Quel projet cet homme pouvait-il avoir à Abidjan ?

Les impôts ne l'avaient pas envoyé là-bas pour rattraper un mauvais payeur. C'était le travail de la police de le retrouver d'abord, puis de l'extrader et de l'asseoir en face d'un Paul Blanchot pour qu'il l'insulte et le fasse payer.

Ou alors Paul Blanchot avait une double vie, une affaire à monter, loin de tout, avec sa maîtresse, Cécilia, une collègue du Centre des finances, ou elle-même une ancienne *impôtétique* que l'inspecteur aurait d'abord remise dans le droit chemin avant de laisser son cœur de pierre s'attendrir devant tant d'innocence.

J'appelai le Centre des finances de mon quartier.

Après un disque de cinq minutes répétant les horaires, l'adresse, et surtout qu'il était plus simple de se rendre sur leur site, avec en fond sonore *Carmina Burana*, une femme décrocha :

— Centre des finances.

— Bonjour, je voudrais parler à Paul Blanchot, s'il vous plaît.

— Il n'est pas là, je vous passe quelqu'un d'autre.

Premier indice : il n'était pas là !

Une sorte de tension montait en moi alors que j'écoutais à nouveau la voix préenregistrée et *Carmina Burana* :

— Pierre Rondet, bonjour !

— Oui bonjour, je cherche à joindre Paul Blanchot.

— Il n'est pas là, je le remplace.

Deuxième indice : il avait un remplaçant !

— Il est en Afrique ?

— Heu... Je ne sais pas !

— Vous savez où je peux le joindre ?

— Excusez-moi, mais je ne suis pas censé vous donner ses coordonnées personnelles, il s'occupe de vous au Centre des finances ?

Première erreur : répondre.

— Oui.

— Quel est votre numéro de dossier ?

— Je ne sais pas.

Je me demandai si des hommes dans mon cas connaissaient pas cœur le numéro de leur dossier au fisc.

— Quel est votre nom ?

Deuxième erreur : lui donner.

Le remplaçant tapa sur le clavier d'un ordinateur.

— Oui, c'est bien Monsieur Blanchot qui s'occupe de vous. Je vois que vous êtes en retard sur l'impôt 2016.

— Ah...

— Vous avez déjà une majoration de 10 %.

— Ah...

— Vous avez une idée du moment où vous pourrez bientôt vous acquitter de cette dette ?

Le remplaçant parlait d'une voix assez neutre, presque douce. Il employait des mots vagues (*idée... pourrez... bientôt*) pour me demander de payer. Il me fut immédiatement sympathique et j'aurais bien aimé avoir affaire à lui pour mon prochain problème d'impôts qui grandissait gentiment à côté de moi. Mais il n'était qu'un remplaçant, un remplaçant qui pouvait mettre des mots légers dans sa voix soyeuse, puisqu'il savait qu'il n'était que de passage.

— Oui... bientôt.

— Très bien, je note cet appel dans votre dossier, Monsieur Blanchot vous contactera à son retour de congé.

Troisième indice : il était en congé !

— Il rentre quand ?

— Lundi.

Quatrième indice : il rentrait lundi !

25.

Je me présentai à l'accueil de *Beausoleil* et demandai à voir Suzanne. Je savais où se trouvait la chambre de Raymonde (première Raymonde du pavillon bleu), mais c'était bien pour Suzanne que j'étais là, même si pour l'approcher je devais lire *Les Villes invisibles* à une aveugle.

On me demanda d'attendre, je fis quelques pas dans le couloir et remarquai les mêmes posters des années 80 de bébés animaux aujourd'hui décédés, accrochés au mur.

J'imaginai un moment que Paul Blanchot, n'en pouvant plus de ces affiches démodées, avait décidé de partir en Afrique faire lui-même des clichés de nouveaux bébés animaux encore vivants, qu'il avait engagé une assistante photographe nommée Cécilia, et qu'ils étaient tombés sur une bande de braconniers, source de leurs blessures et de leurs problèmes.

Heureusement, Suzanne arriva avant que je ne développe cette idée stupide et perde deux neurones supplémentaires.

Nous avançâmes l'un à côté de l'autre dans le couloir, la ligne bleue entre nous. J'avais du mal à ne pas regarder Suzanne, alors je fixai la ligne.

— Vous écri... écrivez un li... un livre en ce mo... moment ?

— Non, pas vraiment.

— Alors vous... vous faites quoi quand... quand vous n'écri... n'écrivez pas ?

Je la dévisageai, je pouvais le faire, elle me parlait.

— Je cherche ce que je pourrais écrire.

En vérité, j'attendais que l'écriture me tombe dessus. Qu'un matin, elle me réveille. Qu'elle me sorte, qu'elle me soulève, qu'elle me parle, qu'elle m'enlève, qu'elle me caresse, qu'elle me frappe, qu'elle me brûle. J'attendais que l'écriture me sauve la vie, qu'elle m'arrache à cette vie.

— Et vous, vous faites quoi quand vous n'êtes pas infirmière ?

Elle sourit.

— Rien.

Son rien était tout.

Tout ce que j'aurais voulu savoir et connaître.

Raymonde m'attendait sur son fauteuil. Le coussin brodé entre ses mains. Suzanne l'avait avertie de ma venue, la vieille femme s'en réjouissait.

Suzanne lui parla, son ton était différent, elle était plus à l'aise dans le langage de sa profession. Je pensai qu'on ne devenait pas infirmière par hasard, encore moins dans une maison de retraite. Et je me dis que de s'occuper de vieux était une façon de rester un enfant.

— Vous... vous allez bien Ray... Ray... monde ce ma... ce mama... ce matin ?

— Oui, très bien... Il est là l'écrivain ?

— Oui, il est a... avec... avec moi.

— Bonjour Madame.

— Vous allez me lire un livre ?

— Oui... J'ai apporté un très beau livre, *Les Villes invisibles* d'Italo Calvino... C'est très beau, c'est l'histoire de...

— Non, j'aime pas ça... Je préférerais un livre de Pierre Lamberti.

Ce nom serra ma poitrine d'un coup, mes mâchoires se contractèrent, et mes bras furent envahis d'une douleur soudaine. Lamberti était un infarctus.

— Vous ne voulez pas écouter le livre que je vous ai apporté ?

— Non, Lamberti !

Je me tournai vers l'infirmière.

— C'est pas vraiment mon auteur préféré !

Suzanne riait, cette situation l'amusait.

— Si... si... si c'est ce qu... qu... qu'elle aime !

— Mais je n'ai pas de livre de Lamberti, moi.

La vieille garda la tête baissée et la remua légèrement.

— Raymonde André en a plein.

Je savais qu'elle disait vrai, j'avais vu la collection complète des œuvres de l'autre dans sa bibliothèque.

Suzanne, qui ne perdait pas son sourire, quitta la chambre en lançant :

— Je vais aller en cher... en chercher un chez Ray... Raymonde André.

Je restai seul avec la vieille aveugle. Nous serions chacun notre

doudou, elle, son coussin, moi, mon livre de Calvino.

— J'aime bien Pierre Lamberti.

— Tant mieux.

Elle continuait de se dandiner, je ne bougeais pas d'une oreille.

— C'est le meilleur écrivain !

— Je ne crois pas.

— Si.

— Non.

— Si.

Je ne répondis pas au dernier si par un non, preuve de ma supériorité intellectuelle. Je pensai juste que l'avancée de l'âge ne réduisait pas le mauvais goût.

— Vous êtes jaloux.

— Pas du tout.

— Si vous êtes jaloux !

— Non.

— Si.

— Non.

— Si.

Suzanne revint enfin, elle était accompagnée de Raymonde André qui tenait un livre de Lamberti dans ses mains.

— Ça ne vous dérange pas si Raymonde André assiste aussi à la lecture ?

— Pas du tout.

J'avais deux Raymonde pour le prix d'une. J'essayai de me donner fière allure devant Suzanne, mais la Raymonde aveugle ne me rata pas :

— Il est jaloux de Pierre Lamberti !

L'autre Raymonde entra dans la partie :

— Ben, il faut pas !

— Je suis pas jaloux !

— Si !

— Mais non... Je peux pas être jaloux de ce gros nullard ! Il les chie ses livres !

Stupéfaction générale. Silence total. Pensée minable. Vocabulaire grossier. J'avais perdu le contrôle de mon atelier lecture. Les trois femmes me regardèrent. Même la Raymonde aveugle releva le visage et sembla retrouver la vue un moment pour observer la faiblesse du nouvel animateur.

Heureusement, ces pensionnaires n'avaient pas de temps à perdre et se remettaient vite de ce genre de dérapage. De plus, elles n'allaient

pas se priver d'un moment en compagnie d'un étranger prêt à leur lire ce qu'elles voulaient pour plaire à une infirmière qu'il trouvait de plus en plus belle.

Ma Raymonde fan calma l'ambiance en s'asseyant sur le bord du lit.

— Allez, on commence, c'est pas bien grave d'être un peu jaloux, des fois ça donne de l'ambition, vaut mieux être jaloux de Pierre Lamberti que d'un mauvais écrivain, il va vous inspirer pour votre prochain livre.

Je ne répondis pas.

Suzanne m'installa une chaise face aux deux Raymondes.

J'ouvris l'énorme pavé de Lamberti (674 pages) au titre évocateur : *Jeu de je*.

Et commençai la lecture.

26.

Suzanne tint cinq minutes à m'écouter lire puis me fit un petit signe délicieux qui voulait dire à la fois qu'elle avait du travail ailleurs, mais aussi que l'on se verrait plus tard.

Au bout de dix minutes, ma Raymonde fan s'endormit. Sa tête tomba juste d'un coup sur son épaule.

Je continuai.

Je ne savais pas si la Raymonde aveugle dormait également car son visage restait penché vers le bas en permanence.

Je m'interrompis une seconde pour demander :

— Vous dormez ?

— Non !

Je repris.

Les 50 premières pages du livre (police d'écriture 36) exposaient de façon classique et débile ce qui allait continuer les 620 pages suivantes.

Un couple part en lune de miel dans le désert saharien. Après une traversée à dos de chameau et des descriptions hallucinantes de l'animal, des dunes et du sable (12 pages), ils rejoignent leur tente, où des autochtones (sorte d'esclaves sous-développés) leurs ont préparé un dîner (description des mets orientaux, 10 pages). Le couple fait l'amour (19 pages). L'homme s'endort (3 pages), épuisé par les derniers mouvements de son corps et la secousse finale. La femme se lève, s'habille, et sort de la tente (4 pages).

Dehors, un homme l'attend. Un blond. Allemand. À cheval.

Ils partent ensemble voir « l'enfant ».

Qui est-il ?

Où vont-ils ?

Pourquoi ?

On s'en foutait.

À la fin du premier chapitre, je remarquai que Raymonde aveugle

ne dodelinait plus.

— Raymonde ?

Aucune réponse.

Je refermai le livre et restai sans bouger face aux deux vieilles endormies.

Leurs respirations étaient lourdes, parfois accompagnées d'un petit ronflement ; il était très difficile de savoir à qui appartenait tel ou tel souffle, d'autant qu'ils ne s'accordaient pas. Cela soufflait en permanence, comme dans une usine à rêves.

J'envoyai un mail à mon fils :

Mon chéri,

Je pense à toi entouré d'horizon.

Tu avais vu juste pour Paul Blanchot, ta mère a trouvé, c'est le mec des impôts !

Je cherche quand même à vérifier s'il n'est pas réellement en Afrique.

Il est censé rentrer lundi, je verrai bien.

Est-ce que le mot qu'a prononcé le père inuit à son fils était :

« Vis » ?

Je t'aime,

Papa.

27.

Alors que j'étais en face des Raymondes endormies, mon téléphone sonna. C'était mon ex-femme, je décrochai vite pour ne pas les réveiller.

Voix chuchotant :

— Allô ?

Voix très vive de mon ex-femme :

— Je te réveille ?

— Non.

— Tu peux me le dire, tu as le droit d'être sans activité et de dormir jusqu'à 11 heures le matin.

— Je ne dors pas ! Et je ne suis pas sans activité... Je ne suis même pas chez moi !

— Tu es où ?

J'hésitai à le lui dire :

— Dans une maison de retraite.

— Pourquoi ?

— Je lis des livres à des vieilles.

— Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ?

— Je te raconterai.

— Pourquoi tu chuchotes ?

— Parce qu'elles dorment là, je ne veux pas les réveiller.

— Tu veux dire que tu lis des livres à des vieilles pendant qu'elles dorment ?!

— Exactement !

— Tu es payé pour ça ?

— Non, c'est du bénévolat.

— Bon, tu as un problème sociétal terrible, c'est pas nouveau, je t'appelais pour autre chose.

— Quoi ?

— Je suis obsédée par le mot que le père inuit a pu dire à son fils.
— C'est à cause du vide de ton existence.
— N'importe quoi, je te signale qu'on vient de recevoir une commande importante de l'Australie pour VoGreen.

— Tant mieux.

— Ce n'est pas précisément le mot qui me tracasse, mais c'est que le petit t'ait raconté cette histoire, juste avant de disparaître en mer.

Quand elle disait « le petit », c'était généralement pour que nous ayons une discussion sérieuse et adulte le concernant (sérieuse pour lui, adulte pour moi).

— Il n'a pas disparu en mer !... Il la traverse juste pour poursuivre son voyage.

— Hum... hum... Hum... Je pense que tu dois absolument trouver ce mot et répondre à sa demande.

— Mais de quoi tu parles ? C'est une devinette, une sorte de jeu.

— Non, je ne crois pas... Il t'a volontairement raconté cette histoire, et à ce moment précis, pour te poser une question... C'est un SOS !

J'oubliai un instant mon chuchotement pour hurler :

— Tu dis n'importe quoi, tout est totalement psychiatrique pour toi ! Quand les gens posent une question, ce n'est pas forcément qu'ils attendent une autre réponse. Quand on demande l'heure qu'il est, ça ne veut pas obligatoirement dire « Depuis quand tu ne t'es pas occupé de moi ? Depuis quand as-tu cessé de m'aimer ? » Même quand nous faisions l'amour tu analysais la variété de nos positions ou le mot qui t'annonçait que j'allais éjaculer !

Les deux Raymondes se réveillèrent d'un coup.

L'aveugle meugla dans un spasme :

— Lamberti !

Et ma fan :

— Oui, Lamberti !

Je répondis :

— Deux minutes !

Mon ex-femme enchaîna :

— Ha, ha, ha ! Tu lis Lamberti à tes vieilles !

— Elles me forcent !

— Quel pervers ! Tu vas exprès dans des maisons de retraite abrutir de Pierre Lamberti des pauvres femmes âgées... Que t'est-il arrivé ?

— J'ai vécu avec toi !

— Et tu as eu un enfant qui te crie au secours !

— Paye-toi des électrochocs !

— Trouve le mot inuit !

Elle raccrocha.

Les deux vieilles me regardèrent, l'une fixement, l'autre sans me voir.

Je continuai un peu à parler seul :

— Non mais c'est vrai quoi !... Pourquoi toujours tout analyser ?... Mélanger les rancunes passées aux choses simples du présent ?

Je leur demandai :

— À votre avis, quel unique mot dirait un père inuit à son fils de quinze ans avant qu'il ne parte en voyage ?

Après cinq secondes de réflexion ou de silence vide, l'aveugle répondit :

— Lamberti !

Je repris la lecture.

Comme elles s'étaient endormies, elles me demandaient régulièrement de leur expliquer.

— C'est qui le blond ?

— Un Allemand.

— Qu'est-ce qu'il fait là ?

— On ne sait pas encore, il attendait la fille devant la tente.

— Elle était dans la tente ?

— Oui, avec son mari, ils venaient de faire l'amour.

L'aveugle s'agrippa à son coussin.

— Je ne me rappelle pas ce passage, recommencez.

Ma fan se pencha vers moi, pour me glisser discrètement :

— Elle a Alzheimer !

Je repris la lecture à la première page. Dix minutes plus tard, tout le monde dormait, y compris moi.

28.

Assis sur un banc du jardin, j'attendais que Suzanne apparaisse. J'avais vue sur la sortie et j'allumais ma deuxième cigarette.

Un mail d'Amazon arriva :

Cher Client,

Votre commande N° 7774589098 vient de nous être retournée.

Nous vous tiendrons informé quant à la réexpédition de ce produit.

Pour toute question, vous pouvez écrire au service clientèle.

À bientôt sur Amazon.fr

Je n'avais qu'une question, je la posai à Amazon :

Quel unique mot pourrait dire un père inuit à son fils qui part pour un voyage dans les glaciers ?

À bientôt.

Je consultai la fonction *suivi de commande* : toujours au point de départ.

Un homme âgé vint s'asseoir à côté de moi sur le banc. Nous échangeâmes quelques regards, puis des regards avec des sourires.

Il finit par me parler :

— C'est trop tard maintenant.

— Comment ?

— C'est trop tard maintenant.

— Qu'est-ce qui est trop tard ?

— Tout.

Je ne comprenais pas vraiment. Je lui proposai une cigarette, il refusa et répéta :

— C'est trop tard.

Je jetais régulièrement des coups d'œil vers la sortie, à l'opposé du

vieil homme.

Je lui demandai :

— Vous êtes pensionnaire ici ?

— Ah ben oui !

— Vous êtes bien ?

Il rit avant de répondre.

— La vie elle passe pas vite... Moi je trouve ça long la vie. Les gens, ils disent « la vie est courte », moi je trouve pas. Courte par rapport à quoi ? À l'univers ? Ça sert à rien l'univers, on peut pas le toucher. C'est juste pour voir. Comme les bonbons dans les vitrines quand on est petit. Mais les bonbons, quand on en a trop goûté, on n'en veut plus. L'univers aussi, j'en veux plus.

— Pourquoi, vous l'avez goûté ?

— Ça oui, j'ai eu ma dose.

Je surveillais la sortie, ça ne l'empêchait pas de continuer.

— Les gens ils disent « faut profiter ! »... « Profite tant que t'es jeune ! », ils disent. Moi je trouve pas. Si c'est pour faire des souvenirs. Je voudrais qu'on me vide la tête, elle est pleine. On veut soigner ceux qui perdent la mémoire, mais pour ceux qui en ont trop, on fait quoi ?

Je ne savais jamais comment réagir face à ce type de discours pessimistes puisant aux sources d'une sagesse totalement demeurée. J'attirais ce genre de prophètes des maisons de retraite. Ils repéraient en moi celui qui n'entrerait pas dans leur jeu de flinguage de l'humanité, sens de la vie, science pour les nuls, mais continuerait à sourire bêtement en approuvant chacune de leurs paroles.

Je m'en sortis en posant une question :

— À votre avis, quel mot unique dirait un père inuit à son fils de quinze ans qui part en voyage dans les glaciers ?

— Crève !

Je restai sans bouger à le fixer.

— Qu'est-ce que vous voulez qu'il lui dise à son gamin ?...

Il se mit à imiter un père inuit avec une voix d'enfant, c'était très malsain.

— *Fais attention à toi mon petit Inuit chéri, attention aux ours, fais des trous dans la glace pour pêcher, fais attention à la méchante baleine, à l'homme blanc qui construit des fusées, attention au lapin magique qui veut t'emmener dans son terrier...*

Le type était sérieusement dérangé. Une colère montait en lui à mesure qu'il parlait. J'approuvais le plus possible de la tête pour ne pas qu'il s'en prenne à moi. Je ne le craignais pas physiquement, j'étais même certain d'avoir le dessus en cas de combat, mais je savais aussi que je n'oserais pas le frapper. Il était en mauvais état et je ne

voulais surtout pas que Suzanne me voie cogner un vieux de l'établissement.

— ... *Tu peux voir tous les glaciers à la con que tu veux, toute cette blancheur, mais c'est vers le noir que tu marches, et vas-y le plus vite possible, ça sert à rien d'attendre, à quinze ans les cellules commencent à dégénérer, c'est ça la vérité petit Inuit.*

Il avait fini, je le regardai en continuant d'opiner du bonnet.

— Voilà ce que je lui dirais... en un mot.

Suzanne nous rejoignit. Occupé à éviter un duel avec le vieil homme, je ne l'avais pas vue arriver.

— Co... co... coco... comment ça va mo... mo... monsieur Stern aujourd'hui ?

— Un peu moins bien qu'hier.

Une musique retentit depuis les haut-parleurs du bâtiment central, une sonate que je n'identifiai pas.

— Le dé... dé... déjeuner est servi, allez re... re... re... rejoindre les autres.

— J'ai pas faim.

Il resta un moment assis à ne rien dire. J'avais très envie qu'il parte.

— Mais peut-être que la nourriture infecte qu'ils nous servent me fera mourir plus vite.

Il se leva, c'était difficile, il avait du mal à garder l'équilibre debout, et une fois stable, démarra doucement comme un vieux diesel. Suzanne alluma une cigarette, le vieil homme ne se retourna pas pour lancer :

— Vous avez raison de fumer, ça durera moins longtemps !

Suzanne resta debout, nous regardions le vieux s'éloigner sans oser parler.

Elle lâcha un rire de gêne, une expiration rapide et courte, puis tourna son visage vers moi.

— Ça s'est bien pa... papa... pa... passé la lecture ?

— Oui.

— Elles se sont pas endor... endor... endormies ?

— Si... Au milieu du premier chapitre !

Elle rit carrément, moi aussi.

— C'était le ri... ri... le risque !

— J'ai peur de mourir avant elles.

Nos rires se calmèrent, le sien d'abord.

Elle fixa l'immeuble défraîchi avec la même tendresse qu'une personne qu'elle aimait.

Le temps était gris comme souvent dans notre coin du monde, et cette fois, je le trouvais parfait. Me revint les paroles d'une chanson : « sous un ciel idéal », disait le chanteur. Je ne me rappelais ni le titre, ni même la musique, mais cette phrase suffisait.

Je m'accrochai pour ne pas m'égarer mentalement et gâcher cet instant.

Je luttais, depuis toujours, contre un énorme problème de mélancolie immédiate. J'identifiais en temps réel les moments réjouissants de ma vie, et arrêtais net d'en profiter, pour me déplacer dans le futur et imaginer comme ils me manqueraient lorsque je ne les vivrais plus. C'était une maladie grave qui avait ruiné une liste impressionnante d'événements heureux au fil des années. Je n'avais besoin de personne pour rater ce qui aurait pu être de simples petits bonheurs du quotidien, comme un dîner entre amis, la lecture d'un livre, ou un rapport sexuel, en imaginant sur le moment ce qui m'attendait après : le manque d'inspiration pour écrire mon prochain livre, la justification de cette défaillance auprès de mon éditeur, un rendez-vous aux impôts. Ce qui me conduisait tout droit à la cuisine, et à la bouteille de whisky, anesthésiant un temps le futur qui étouffait le présent pour le laisser au passé (ma consommation excessive d'alcool s'ajoutant naturellement à la liste de ce qui m'empêchait de profiter, à jeun, du bonheur immédiat).

Suzanne m'invita à marcher un peu dans le jardin. Une dizaine de tilleuls s'alignaient timidement autour d'un bassin artificiel sur lequel flottaient six canards qui semblaient faux.

Nous allâmes naturellement jusqu'au bord du bassin.

Le tableau était fixe, le monde prenait une pause.

— Les ca... les ca... les caca... les canards... vont tous mou... mou... moutou... mourir.

— Pourquoi ?

— Il ne reste que... que... que... des... feu... feufeu... des femelles.

— Où sont les mâles ?

— Mo... momo... morts.

J'hésitais à demander la cause de la mort. Je craignais qu'il s'agisse d'une raison trop complexe à expliquer, et que Suzanne soit embarrassée par ma question et doive me répondre longuement.

Je dis :

— Ça arrive !

Ce qui était totalement stupide puisque je n'y connaissais rien en canards. Je n'y connaissais rien en physique quantique, en calcul de masse grave ou inerte, au principe fondamental de la dynamique, en

composante chimique de la plupart des éléments, rien non plus en code civil, code pénal, en répartition des droits d'auteur, salaire brut-salaire net, dividendes de société après revente à un tiers, microprocesseur, et rien de rien en canards ou volatiles de toutes espèces.

Suzanne eut la bonté d'éclairer ma lanterne :

— Ils ont... man... man... mangé du poi... du poi... du poipoi... du poison.

— Et pourquoi les femelles n'en ont-elles pas mangé ?

— Plus ma... ma... malignes.

Nous restâmes encore un moment, silencieux, à observer les six canes immobiles et flottantes sur ce bassin artificiel et tragique. Avaient-elles conscience de leur drame ? Attendaient-elles le retour des canards comme ces femmes de campagne les soldats à la guerre ?

Nous repartîmes avec Suzanne vers la maison.

Je continuais à me perdre mentalement dans ces métaphores canards/femmes/tragédie historique.

Gardaient-elles encore l'espoir de retrouvailles, d'une reproduction, d'une vie qui reprendrait, de croûtons et de mie à partager ensemble comme au bon vieux temps, de canetons avançant en file indienne sous le regard fier de leurs mères ?

Nous arrivâmes devant l'entrée de *Beausoleil*.

Suzanne baissa les yeux, ses joues étaient roses.

— À de... à de... à demain ?

— Oui, à demain.

Je la regardai s'éloigner dans le couloir. Elle m'avait demandé si je revenais le lendemain. Il y avait quelque chose de terriblement fragile dans cette question.

Elle voulait que je revienne.

Et cela me bouleversait.

29.

Je n'avais pas *décidé* d'acheter un canard. L'idée s'était naturellement déclenchée en moi. Quelque part à l'intérieur de ce corps et de cet esprit dont j'ignorais le fonctionnement.

Il *fallait* que j'achète un canard mâle.

Je *devais* réintroduire ce volatile dans le bassin artificiel.

J'avais déjà commis bon nombre d'erreurs dans le passé avec le monde animal, ainsi qu'avec le végétal.

Exemple : ramener un chien à mon fils qui n'avait jamais émis le souhait d'en posséder un.

Je trouvais merveilleux qu'il ait son chien. Son confident. Sa peluche vivante et fidèle.

Je l'avais forcé à en vouloir un, il avait fini par accepter.

Le chien en question était un bâtard, déjà trop âgé, dont il était impossible d'identifier de façon certaine le mélange des origines. Il ressemblait surtout à un loup. Ce chien, au nom symbolique et puissant de Joseph (pour Conrad), gagna vite le surnom de Jojo.

Je ne sais pas si on peut dire des animaux qu'ils peuvent être de vrais enfoirés, antipathiques et antisémites. À partir de quand nous sommes en droit de dire d'un chien : « C'est un vrai con ! » Et objectivement, je n'avais jamais supporté que l'on parle des hommes comme des animaux (« il mange comme un porc, têtu comme une mule... »). À mon sens, les hommes se conduisaient toujours comme des hommes. Mais Jojo portait sur mon fils et moi un regard franchement méprisant. Il ne supportait pas qu'on l'approche, encore moins qu'on le touche, il grognait lorsqu'on lui parlait, lorsqu'on se parlait entre nous, lorsque nous rentrions à la maison, lorsque nous allumions la télévision, lorsque nous dormions. Mais le pire restait quand je m'installais à mon bureau pour tenter d'écrire : Jojo ne supportait pas que j'écrive. Il s'asseyait sur son train arrière, bien droit, face à ma table, commençait à grogner puis à aboyer dans ma direction, et finissait par charger d'un coup pour me becter. Je le

surveillais du coin de l'œil au-dessus de mon écran d'ordinateur, et lorsqu'il démarrait, me levais d'un bond pour fuir et m'enfermer aux toilettes ou dans ma chambre.

S'ensuivait un dialogue assez pathétique à travers la porte :

— Jojo, il faut vraiment que j'écrive, là !

J'avais déjà de sérieux problèmes de concentration et de production littéraire, Jojo n'arrangeait rien.

Un jour d'été, alors que mon fils et moi étions assis sur le canapé du salon, immobiles et silencieux afin de respecter notre chien et ses névroses, Jojo sauta par la fenêtre. Ce fut aussi rapide que surprenant. Peu d'hommes ont été témoins de la défenestration volontaire de leur animal domestique. C'était le genre de privilèges que me réservait la vie.

Quelques années plus tard, je me liai d'amitié avec un chat. Depuis l'enfance, je fantasmais sur le fait qu'un animal me choisisse. Une bête croisée au hasard d'une ville, d'une rue, qui se mettrait à me suivre, décidant de voir en moi le meilleur des hommes. Choix providentiel et mystérieux.

J'avais repéré un chat de gouttière qui traînait dans la cour de mon immeuble. Ce chat trop maigre, à l'allure triste et mélancolique, semblait définitivement perdu. Il passait son temps couché entre deux poubelles ou sous les voitures garées en face. Au moment où je sortais de mon immeuble pour rejoindre la rue, le chat s'exprimait de façon étrange, traversant d'un coup la cour en s'agitant comme un pantin. J'y voyais un appel de reconnaissance, une manière de dire : « Regarde-moi, j'existe, je suis ce chat abandonné et perdu, le Kaspar Hauser des félins. »

Une fois, alors que je rentrais chez moi, le chat surgit de son refuge et me barra carrément la route en me tournant autour et en miaulant. Il n'en fallut pas plus pour me bouleverser et déclencher dans mon imaginaire un récit fantastique d'amitié entre nos deux solitudes. Chaque miaulement activait les images d'un futur tendre et complice : le chat ronronnant à mes pieds tandis que j'écrivais huit pages par heure ; le chat confortablement installé devant la cheminée (je n'en avais pas) ou devant la télévision pendant que je regardais Arte en attendant que ma nouvelle femme rentre à la maison (dans ces rêves éveillés, j'avais toujours une femme, des livres à l'avance pour dix années de publication, un public fidèle, et un fils qui ne grandissait pas).

Je me baissai pour saisir le chat qui s'enfuit immédiatement. Je ne le pris pas contre moi. L'animal craintif n'était pas habitué à tant de

bonté, il se méfiait des hommes, qui l'avaient chassé et humilié, et même si son dernier instinct avait détecté dans mon cœur le battement irrégulier de la tendresse, je devais lui prouver ma volonté et mon affection.

Je me penchai sous une voiture pour l'attraper. Le chat recula en crachant à mesure que je m'enfonçais sous l'automobile. Pris au piège contre le mur et entre les roues, je le saisis. Alors que je me relevai et traversai la cour pour entrer dans mon immeuble, le chat continua de se débattre et de me griffer. Je reconnus le langage sauvage, l'approvisionnement singulier dont parlaient Thoreau ou Emerson.

Nous étions liés.

J'étais l'écu.

Le chat tremblant dans mes bras, je lui fis visiter mon appartement.

— Ça c'est le salon... Là, ma chambre... La cuisine où on fume... La chambre de mon fils... Et ici les toilettes...

Je déposai le chat au sol qui fonça se réfugier sous le canapé, et allai lui remplir un bol de lait.

J'en profitai pour lui chercher un nom. J'excellais dans cet exercice, comme je trouvais régulièrement des titres inoubliables de livres (plus facilement que je les écrivais). J'évitais le patronyme rigolo (*Tigrou... Monsieur... Rex...*), la double syllabe affective (*Lulu... Toto... Mimi...*), l'hommage au pelage (*Caramel... Fauve... Noiraud...*), les fruits et légumes (*Abricot... Carotte... Tomate...*) ainsi que l'homme politique (*De Gaulle... Kennedy... Ben Gourion...*).

J'allai lui déposer le bol de lait devant le canapé en le baptisant :

— Tiens Fellini !

Et de rajouter ce *i* au félin qu'il était me fit me remettre mentalement un prix Nobel de littérature.

Fellini passa le reste de la journée sous le canapé sans bouger. Je restai assis dessus sans montrer beaucoup plus d'énergie.

Dans la nuit, je fus réveillé par des miaulements terribles ressemblant aux cris d'agonie d'un panda éventré.

Je retrouvai le chat sous le canapé, seuls ses grands yeux brillaient dans sa cachette et l'obscurité. Il continuait de miauler fort et à rythme régulier. Je l'imitai, dans l'espoir de communiquer sauvagement.

Le lendemain, ma gardienne sonna pour me déposer mon courrier contractuel.

Son visage était plus fermé que d'habitude, j'y vis une bonne occasion de nous réconcilier et qu'elle m'accepte enfin, tel que j'étais : un homme qui gagne à être connu.

Je lui demandai, l'air grave :

— Vous allez bien ?

— Oh... Pas très bien, non.

En entendant la voix rauque de ma concierge, le chat sortit d'un coup et fonça se frotter affectueusement entre ses jambes.

Son expression changea immédiatement :

— C'est ma chatte !... Je croyais l'avoir perdue, mes enfants n'ont pas dormi de la nuit ! Qu'est-ce qu'elle fait là ?

— Ben... C'est lui, enfin elle... Elle m'a choisi !

— Vous avez volé ma chatte ?

— Mais non... Je croyais qu'elle était abandonnée.

— J'ai cette chatte depuis huit ans !

— Désolé, je la croyais perdue.

— C'est vous qui êtes perdu !

La gardienne prit Fellini entre ses bras, l'animal ronronnait de bonheur.

— Allez viens Pistache !

Je retournai dans le salon, déjà mélancolique devant son bol de lait au sol.

Comment le chat avait-il pu choisir ma concierge ?

Je recroisais régulièrement Pistache dans la cour. Elle déguerpissait à toute vitesse, craignant que je ne l'enlève à nouveau.

Un peu plus tard, je connus une brève relation avec un bonzaï.

Un Japonais s'était installé dans ma rue pour vendre ces arbres miniatures. Je passais chaque fois devant, me demandant qui pouvait perdre son temps à acheter ce genre de plantes. J'imaginai une clientèle de nains, investissant dans les bonzaïs et les mignonnettes d'alcool.

Un jour, je traînais un peu plus devant la vitrine de cette boutique, à regarder le propriétaire tailler délicatement l'un de ses arbres. Je me reconnus naturellement dans ce tableau, coupant quelques branches de mon propre bonzaï avant d'écrire le dernier chapitre de mon nouveau livre.

Il me *fallait* un bonzaï.

Cette nature à la culture ancestrale, répandant sa magie, deviendrait la source et le secret de mon inspiration.

J'avais grandi dans le judaïsme, jeune adulte je m'étais intéressé au Christ, puis aux Beatles, à Bob Dylan, à l'agnosticisme, j'avais laissé entrer des témoins de Jéhovah chez moi, m'étais demandé si je n'étais pas mormon, avais lu Camus comme un prophète, visionné trois mois de suite et en continu *L'Abécédaire* de Deleuze, mais désormais je

n'avais plus aucun doute : le bouddhisme était ma religion.

J'étais zen et je l'ignorais.

J'entrai convaincu, et sans hésiter :

— Bonjour, je voudrais acheter un bonzaï.

Je m'exprimai d'une voix calme et douce, inspiré par mes lectures de Mishima et l'apprentissage du jeune Daniel LaRusso face au maître Miyagi dans le film *Karaté Kid*.

— Vous avez déjà possédé un bonzaï ?

— Non.

— Cela demande du soin et de la patience.

— C'est tout moi !

Le propriétaire nippon me proposa plusieurs bonzaïs de premier prix. Ces conifères réduits étaient sans charme. J'avais l'impression d'acheter un poisson rouge.

Je lui montrai le bonzaï qu'il taillait.

— Et celui-là ?

— Oh non, celui-là n'est pas à vendre. C'est le mien. Il a plus de quatre-vingt-dix ans. Je le possède depuis 1987.

J'avais encore plus envie de son arbre, je me projetais totalement dans cette fusion homme-bonzaï.

Je rusai à l'asiatique :

— Vous pensez que l'on peut posséder la nature ?

— Non, la nature est un héritage et une transmission.

Je retrouvai mon caractère occidental et lui proposai cent euros.

Il refusa catégoriquement.

Je lui en proposai cinq cents.

Il accepta à contrecœur.

Le bonzaï, baptisé Yukio, trouva une place d'honneur au centre de la table sur laquelle j'écrivais.

Je me mis immédiatement au travail, ou du moins dans la longue préparation à m'y mettre.

Je restai un moment devant mon écran immaculé, faisant des allers-retours entre cette page numérique livide et Yukio.

L'une de ses branches me semblait dépasser et déranger son harmonie.

Je la taillai.

C'était mieux ainsi.

En me penchant pour observer un autre de ses côtés, je m'aperçus que l'élagage de la dernière branche avait déséquilibré cette partie.

Je taillai.

Désormais, Yukio avait la coupe d'Elvis Presley.

Je décidai d'arranger cette sorte de banane sixties en désépaississant à l'intérieur du feuillage.

J'arrivai à un résultat étrange : mon arbre avait l'air d'une collabo tondue par les FFI.

Je m'y repris, compensant mon manque d'inspiration littéraire par un acharnement à la cisaille.

À la fin de la journée, Yukio ressemblait à Sinéad O'Connor.

Je l'avais rasé.

Il n'était qu'un mini-tronc esseulé dans un désert de terre.

Je gardai encore son cadavre sur la table près de mon ordinateur fermé.

Tout était en deuil sur ce meuble.

Je recroisai plusieurs fois le propriétaire qui sortait de sa boutique en me voyant passer pour me demander des nouvelles du bonzaï.

Je lui en donnais de très bonnes et me résolus finalement à emprunter d'autres itinéraires, sacrifiant ainsi toute une partie de ma rue.

30.

Je n'avais pas la moindre idée de la manière de me procurer un canard.

Je tapai sur Internet : « vente de canard ».

La plupart des sites proposaient la vente en gros de canards déjà morts et préparés en rillettes ou en confit.

J'affinai ma recherche : « vente de canards vivants ».

Je constatai que plusieurs sites offraient d'acheter des volatiles en ligne, avec livraison à domicile.

Mon expérience Amazon ne m'encourageait pas à le faire. Je ne voulais pas ajouter à la sonnerie nocturne de mon livreur fantôme le cancan d'un oiseau.

Je trouvai une annonce plus sérieuse : La Ferme de Claire.

Je pris un train pour m'y rendre. À une heure de Paris environ.

Installé dans un wagon désert, je quittai la ville et ses banlieues pour gagner les premières campagnes désolées et cette nature polluée.

Je pensais à mon fils, lui débarquait de l'Atlantique sur une terre vierge qu'aucun homme n'avait réellement conquise, encore moins du côté de ma généalogie.

Je lui envoyai un mail :

Mon grand,

Tu ne dois pas être loin d'arriver.

Tu es le premier d'entre nous à découvrir ce monde.

J'admire le plus petit de tes pas dans ton si grand mouvement.

Est-ce que le premier mot qu'a dit le père inuit à son fils était son prénom ?

Donne des nouvelles de ton horizon.

Ton père.

À la sortie de la gare, qui ressemblait à une station-service

abandonnée, je tombai sur une pancarte en bois annonçant la direction et la distance de la ferme : 500 mètres.

En marchant, je reçus deux mails d'Amazon. Le premier répondait à ma dernière question concernant le mot inuit :

Cher Client,

Votre demande a été prise en compte.

Pour toute question supplémentaire vous pouvez contacter notre service clientèle.

À bientôt sur Amazon.fr

Le deuxième était promotionnel et me proposait plusieurs articles :

Bonjour,

Intéressé par ces livres ?

Vous apprécierez peut-être les articles suivants :

Petit Inuit
Contes inuits
Le voyage d'Ituk

Cliquez sur le lien de l'article désiré.

À bientôt sur Amazon.fr

Je répondis :

Amazon,

As-tu des nouvelles de la réexpédition de mon livre Béton armé, référence N° 7774589098 ???

Je t'embrasse

J'avais seul sur le bord de cette route de campagne. À la fois très inquiet de cette soudaine délocalisation, mais aussi étonné de m'y retrouver, porté par un romantisme fin ^{XIX}^e. Comme toujours dans ces cas-là (aventures assez rares) je me mis à parler seul et plutôt fort en marchant. J'aimais que ma voix se mêle à mon souffle, l'un et l'autre s'entraînant, accélérant la cadence de mon pas, puis le débit de mes mots. Mes dialogues étaient des scènes du futur qui se déroulaient exactement comme je le voulais dans ce monde parallèle (l'inverse des rêves du matin).

Le décor se planta facilement dans mon imaginaire : le bassin artificiel de *Beausoleil*.

Les personnages : Suzanne, les canards et moi.

L'action : il réintroduit un canard mâle dans le bassin d'une maison de retraite, l'infirmière surprend (par hasard) cet acte de grâce solitaire et altruiste.

L'enjeu : m'admirer.

— Que faites-vous ?

— Oh rien de spécial : je veille à ce que ce canard se fasse accepter par ces femelles.

— Comment réussir ?

— Avec patience et tendresse.

Je ne tins pas longtemps ces échanges puérils et infestai rapidement ce monde féérique et parfait de toutes sortes d'angoisses et d'intervenants diaboliques. Suzanne m'annonçait, sans bégayer, qu'elle aimait depuis toujours un homme qu'elle épouserait bientôt. Les canards, agressifs et dentés sous leurs becs, s'unissaient pour me dévorer. Pline l'Ancien, vêtu d'une peau de phoque, pelotait la poitrine de Raymonde aveugle en hurlant les derniers sonnets de Pierre Lamberti. Le livreur Amazon m'apportait mon livre dont le titre avait changé pour : *Contrôle fiscal, armez-vous de béton*.

À mesure que je n'écrivais pas, mon imagination se détraquait comme un bug informatique.

Je devais me concentrer pour rester connecté au monde réel, autrement je subissais une espèce de delirium tremens littéraire ; ce qui ne s'écrivait pas se superposait à la réalité monotone.

Chaque être était chargé d'une certaine émotion plus importante que chez d'autres. C'était son empreinte intérieure, ce qui le différençait de ses semblables. Invisible à l'œil nu, cette charge devait à un moment sortir du corps et se répandre. L'écrivain devait écrire. Le mathématicien calculer. L'amoureux aimer. Et si ce n'était pas possible, alors cela débordait, l'écrivain sans écriture parlait seul, inventant dialogues et récits absurdes, convoquant des personnages sortis d'histoires et de siècles différents qui ne trouvaient un lien que dans son crâne de pauvre fou stérile. Le mathématicien sans calculs comptait tout ce qui l'entourait, répondait aux gens en utilisant des équations, et n'hésitait pas à user d'algorithmes pour demander des choses simples comme : « Bonjour, une baguette s'il vous plaît. » L'amoureux sans amour serrait poings et mâchoire, comprenant de moins en moins que les gens ne soient pas toujours à deux, enlacés sur les trottoirs de ces rues, s'autodéclarant les mots les plus doux en se couchant, seul, le soir. Et ces trois pauvres bougres perdus avec leur trop-plein finissaient toujours par commettre un homicide, ou par se foutre en l'air, ou les deux dans cet ordre.

(On pouvait aussi le faire dans le désordre, se suicider et en tuer un autre après. Pour cela, il suffisait de sauter par la fenêtre en entraînant quelqu'un et de toucher le sol en premier.)

La campagne me terrorisait. Que le temps soit au beau ou à la pluie, elle m'isolait toujours dans une profonde mélancolie, accompagnée

d'un sentiment d'abandon. L'impression d'être le dernier des hommes sur cette planète. Ou le premier à arpenter l'au-delà pour l'éternité. Quelle était la différence entre le premier et le dernier des hommes, après tout ? Le passé ? Le souvenir d'avoir aimé ? D'avoir perdu ?

Mon fils me manquait terriblement. Celui qui traversait l'Atlantique glacé, mais surtout le petit enfant que j'avais connu et élevé. Où était-il à présent ? Sur cet océan ? Enfermé et errant dans mon cœur ? En surimpression de cette lumière écrasant sa blancheur sur ces terres désertes ?

Ou dans ce pays, celui que chaque homme possédait intérieurement, et qu'il appelait *République démocratique du Bonheur*, où se trouvaient les âges de mon fils, le livre que je n'arrivais pas à écrire, les promesses que je tenais, mon dernier livre arrivé par Amazon et ses frères pilonnés, la tendresse de mon ex-femme, l'avatar aventurier de Paul Blanchot, l'amour que Suzanne me portait, mes lecteurs fidèles, le père de mon ex-femme que j'aimais tant et qui n'oubliait jamais de me dire lorsque nous nous quittions : « Surprends-toi ! »

Tout était en moi et c'était pourtant l'endroit où je me perdais le plus.

31.

Je longuai des serres abandonnées jusqu'au bâtiment en pierre. Le terrain n'était plus entretenu, il se confondait avec le reste de la nature inapprivoisée. Les animaux étaient en liberté et se mélangeaient entre races. Un cochon copinait avec une bande de lapins. Une oie était montée sur un cheval déprimé. Plus loin, un gang de poules collait au train d'une chèvre et d'un bouc sans intimité.

Un homme en salopette et veste bleue était assis sur une chaise en bois au milieu du champ.

Je le retrouvai.

— Bonjour !

L'homme ne releva pas le visage, il se contenta d'un vague hochement de tête et continua à regarder devant lui.

— Je suis bien à la ferme de Claire ?

— Oui.

— Je voudrais acheter un canard.

— Vivant ?

— Oui.

— C'est con un canard !

Je ne dis rien, il poursuivit :

— Il doit en rester, je sais pas, peut-être qu'ils sont partis eux aussi, je les ai pas vus depuis longtemps...

L'homme devait avoir dépassé la cinquantaine mais je n'aurais pas été surpris qu'il n'en ait que trente-cinq. Les rides de son visage étaient larges et profondes, ses yeux bleus et délavés ne bougeaient pas d'un millimètre lorsqu'il parlait.

— Ils sont peut-être chez Claire.

— C'est pas ici ?

— Si.

Ses yeux restaient fixés au lointain, je me retournai pour comprendre ce qu'il regardait.

Une autre maison en pierre, plus petite, se trouvait à l'autre bout du champ. De la fumée sortait de la cheminée.

— Maintenant elle vit là-bas... Dans l'autre maison... Claire c'était ma femme... Enfin, elle l'est toujours, mais on est plus ensemble, on a juste pas divorcé... Avant on habitait ici...

Il me montra d'un mouvement de tête la maison derrière lui, la plus grande.

— ... On avait trop de travail, et je me suis blessé... Le tracteur est tombé sur moi...

Le tracteur qu'il me désigna était à l'arrêt exactement entre les deux maisons. Des poules y avaient fait leur nid.

— ... On a été obligés d'engager un ouvrier... parce qu'on m'a changé les hanches... c'est du plastique maintenant... faut que je reste plus assis que debout... et loin du feu... le plastique fond... Il y a des prothèses qui ne fondent pas, mais c'est pas donné... J'ai pris le moins cher... c'est le plastique.

Je baissai le regard sur ses hanches, je ne remarquai rien d'anormal mais je ne voyais pas à travers la peau.

— ... On a engagé Madrid... C'est le nom de l'ouvrier... enfin c'est pas son vrai nom mais c'est comme ça que tout le monde l'appelle ici... Il est pas espagnol mais il a vécu là-bas... enfin c'est ce qu'il dit, parce que personne a vérifié non plus... En tout cas, il faut pas grand-chose pour impressionner les gens, surtout ceux qui sont jamais sortis de leur trou... un nom, une voix, un grain de beauté bien placé, une démarche... Ma femme elle aimait bien que Madrid s'appelle Madrid, moi je lui disais que ça me faisait rien, et que du moment qu'il faisait le boulot, il pouvait s'appeler comme il voulait... Et puis s'appeler comme une ville, je laisse ça aux autres... Dans le coin on aurait pas intérêt... *Sucy... La Queue-en-Brie... Crécy-la-Chapelle...* Moi, je m'appelle Jean-Jacques et c'est très bien comme ça...

Un âne passa devant nous et urina sans s'arrêter sur nos chaussures. Je reculai vivement, l'homme ne bougea pas. C'était l'anarchie à la ferme.

— ... Ma femme passait ses journées avec Madrid à s'occuper des animaux et des récoltes ici... Du moins, ce que je croyais... Et puis j'ai dû rester alité trois mois à cause de mes hanches... Mais je voyais bien que ça tournait pas rond... J'entendais les bêtes gueuler de plus en plus... Je parle animal moi... Je sais quand une poule a faim, quand un cheval est malade... Je sais aussi quand la couleur change sur les joues des femmes... Je sais quand leurs cheveux gonflent après l'amour...

J'essayais de le suivre dans ses transitions animaux-femmes, et d'ailleurs, quand il parlait de la sienne, je pensais à Suzanne et à sa

peau.

— ... J'ai quitté mon lit... Je me suis laissé tomber au sol, et j'ai rampé... j'ai traversé la maison en me traînant comme un serpent, ça m'a pris une heure... Et dehors, j'ai continué, jusqu'aux serres, personne... aux étables, personne... Les bêtes venaient me voir, me renifler, me lécher le visage, pisser sur mes jambes et mon dos... j'étais comme elles, une limace, un gros ver... je pouvais même pas lever les yeux au ciel pour prier... J'ai continué à ramper vers la petite maison face à la nôtre de l'autre côté du terrain, celle qui sert à protéger le matériel contre le gel l'hiver, ou à recevoir la mère de ma femme quand elle venait nous voir... J'entendais des grognements se rapprocher... ceux des porcs, je pensais... j'étais couvert de boue, de pisse et de honte... Et la voix de ma femme a éclaté d'un coup : « Madrid !... Oh, Madrid ! »... J'ai continué à ramper vers son plaisir... J'étais comme attiré par ces gémissements que j'avais connus moi aussi... jusqu'à la porte que j'ai ouverte... je me suis traîné au pied de leur lit... tremblant contre le meuble... et ses cris, et ses cris... Lui ne disait pas grand-chose, juste son souffle lourd accompagné d'insanités que je préfère pas répéter... J'ai toussé, pas tellement pour me faire remarquer, mais pour recracher le dégoût et la poussière que j'avais avalés pour arriver jusqu'à eux... Ils ont arrêté et se sont penchés sur moi... je leur ai souri, je sais pas pourquoi j'ai fait ça, mais c'est ce qui m'est venu... Ma femme m'a dit : « Voilà, maintenant tu sais »... Je suis reparti en rampant... j'ai traversé la petite maison, le terrain, et je suis arrivé chez moi à la tombée de la nuit... j'ai dormi sur le sol de la salle à manger cette nuit-là... près de la cheminée... Je me suis réveillé quelques heures plus tard dans les bras de Madrid qui me sortait de la maison... Je ne sentais plus mon corps de mon ventre à mes pieds... j'avais fondu... mes hanches en plastique s'étaient liquéfiées dans mon bassin... Je m'accrochais à mon sauveur comme un gamin... Celui qui venait de faire jouir ma femme plusieurs fois me sauvait la vie à présent... Faut dire qu'il est fort... peut-être trois fois comme vous... Je suis resté à l'hôpital pendant un mois... Ils ont encore changé mes hanches... En rentrant, le domaine était comme ça, abandonné... Ma maison comme je l'avais laissée... Ma femme et Madrid vivent en face... Ils ne sortent pas souvent... Je ne peux pas rester debout longtemps, à peine quelques minutes... Je passe mon temps au lit. Ou je viens m'asseoir sur cette chaise, et je regarde devant, comme ça... Je pense qu'un jour elle reviendra... Elle traversera ce terrain pour me rejoindre ici... Les passions passent... Et puis, on ne peut pas aimer éternellement un type qui s'appelle Madrid sans jamais y avoir foutu les pieds... Ce qui nous plaisait peut devenir ridicule, vous ne pensez pas ?

— Peut-être oui, je ne sais pas.

— Vous vouliez quoi déjà ?
— Un canard.
— Ils traînent derrière chez ma femme et Madrid... Il y a une mare, ils y sont souvent.

— C'est combien ?
— Ça dépend du canard !
— Ben... un canard... normal.
— 50 euros.

Je sortis l'argent de ma poche et le donnai à l'homme.

Je me doutais qu'il n'allait pas se lever pour m'aider.

— Comment je fais pour l'attraper ?

— Par le cou.

— Mais il va se laisser faire ?

— Pas sûr... C'est con un canard.

— Comment je fais alors s'il résiste ?

— Demandez à Madrid de vous aider, il est fort, plus fort que vous.

— Je sais.

Je partis en direction de la mare derrière la petite maison. L'homme me demanda :

— Vous pensez qu'elle reviendra ?

Je pouvais être franc par moments. Surtout devant un invalide inconnu.

— Non.

— Si vous la voyez, dites-lui que j'aimerais qu'elle revienne.

32.

Les canards étaient tranquilles à flotter sur la mare. En me voyant arriver, ils se regroupèrent au centre de cette large flaque. Je n'avais pas envie de mettre un pied dans cette eau trouble et boueuse.

J'allai frapper au carreau de la fenêtre de la maison donnant sur cette partie du terrain. Un homme apparut, il s'agissait forcément de Madrid. Il était grand et sa chemise ouverte laissait voir une jolie musculature acquise naturellement en coupant des arbres à la hache, en portant des bûches ou des brouettes pleines de bûches.

Madrid ouvrit la fenêtre.

— Bonjour, je voudrais acheter un canard.

— Ils sont là !

Il me montra la mare derrière moi, je me retournai quand même pour regarder.

— Oui, mais je ne sais pas comment les attraper.

— Par le cou.

— Oui c'est ce que m'a dit le monsieur, enfin le... le fermier... le type-là, l'ex-mari de...

— Ils sont séparés !

— Oui, je sais.

— Elle vit avec moi maintenant.

— Je sais.

— Il pourrait pas en attraper un, lui.

— De quoi ?

— De canard !

— Et vous, vous pourriez ?

Il rit.

— Ça oui alors... J'en ai toujours attrapé, à Milan, à Rio, à Moscou, à Madrid.

Ce type avait eu une drôle de vie. Je me demandai pourquoi Madrid l'avait emporté sur les autres villes.

— Je vais mettre mes bottes.

Il ferma la fenêtre, je retournai près de la mare pour l'attendre.

Les canards restaient groupés et sentaient le danger. Je n'étais pas capable de reconnaître un mâle, mais je pensais que l'un d'eux serait bientôt l'unique reproducteur d'un groupe de femelles aux abords de la maison de retraite.

Madrid arriva chaussé de bottes en plastique.

— Vous voulez lequel ?

— Je sais pas, un mâle... jeune... en bonne santé... hétérosexuel.

L'ouvrier avança vivement dans l'eau et fonça vers un canard en particulier qu'il saisit par le cou. Les autres de sa bande déguerpirent rapidement de l'autre côté, mais celui-ci n'eut pas le temps de réagir ; le volatile et moi étions aussi surpris par l'agilité du fermier hispanique.

Madrid revint vers moi.

— Voilà, lui, il est bien.

Je fixai le canard stupéfait et pris en étau dans cette main immense.

— Ok... je vais le prendre.

— C'est 60 euros.

— En fait, j'ai déjà donné 50 euros à l'autre type là-bas, le fermier, l'ex de... celui qui a plus de hanches.

— C'est 60 euros !

— Je peux vous donner 10 euros en plus et vous vous arrangez entre vous.

Madrid me regarda sans rien dire, le canard aussi.

Je me demandai comment il avait su que ce canard était un mâle. Il devait y avoir un code. Un signe distinctif sur le plumage ou sur le bec. Ou peut-être étais-je en train de me faire arnaquer et d'acheter une femelle en fin de vie.

Madrid tourna la tête vers la petite maison pour hurler :

— Claire !

Nous attendîmes silencieusement une réponse de la femme. Je n'osais pas parler, le canard ne pouvait pas, Madrid semblait définitivement ne rien avoir à dire.

Claire sortit au bout de deux minutes. C'était un petit modèle bien en chair. Les cheveux châains, longs et épais. Elle portait les mêmes bottes que Madrid. Je remarquai la rougeur sur ses joues dont m'avait parlé son ex-compagnon déhanché.

— Qu'est-ce qui se passe ?

- Il veut acheter un canard.
- C'est 60 euros.
- Il a déjà donné 50 euros à Jean-Jacques.
- Quoi ????

Elle dit ça comme tout le monde l'aurait fait en apprenant la fin de l'humanité dans une heure.

J'essayai de m'expliquer :

- J'ai cru que...
- Quoi ?
- Que votre mari, enfin, l'ex... était propriétaire, et...
- Ça s'appelle comment ici ?

Je voyais où elle voulait en venir, mais je répondis :

- La ferme de Claire !
- Il a l'air d'être Claire ?
- Non.
- Il s'appelle Jean-Jacques.

Je le savais déjà.

- D'accord.
- C'est moi Claire !

Je le savais aussi. Et j'avais entendu Madrid l'appeler par son prénom, mais je dis quand même :

- D'accord.

Nous restâmes tous les quatre silencieux. Je sentais que c'était à moi de débloquer la situation, et même l'oiseau dans la main de Madrid semblait me dire : « Tu me veux, tu te démerdes ! »

— Je peux vous donner les 10 euros en plus, et vous vous arrangez avec Jean-Jacques.

- Il est hors de question que je retourne là-bas.

Jean-Jacques avait sa réponse quant à l'éventuel retour de sa femme.

Madrid prit la parole :

- Si vous voulez le canard, payez-nous 60 euros. Ou alors donnez-nous un iPhone.
- Quoi ?
- Un iPhone. Vous avez un iPhone ?

Je possédais ce type d'appareil. C'était carrément mon troisième modèle de cette marque. J'avais mis le doigt dans cet engrenage (parce que mon fils m'avait dit de le faire, parce que j'écrivais sur un ordinateur de la même compagnie, parce que j'étais faible, parce que je vivais sur la même planète que Pierre Lamberti, parce qu'un jeune vendeur au polo bleu m'avait convaincu d'accéder à la nouvelle

génération), et depuis, je participais activement à la fin du monde en passant de l'iPhone 4 au 5, du 5 au 6, jusqu'à ce que nos dates de naissance et de mort inscrites sur nos pierres tombales soient remplacées par les numéros de ces appareils.

Jean Machin

iPhone 12

iPhone 41

Je ne voulais pas leur donner mon téléphone. Je n'y tenais pas plus que ça pour communiquer, mais j'avais accumulé une pièce entière de photographies, de mails et de notes, que je n'avais pas sauvegardées comme on nous répétait de le faire (et nous devions être un continent dans mon cas, l'éducation et l'esprit mécanique, dépassé par notre machine étrange et numérique). Je savais aussi que je n'avais plus assez de liquide sur moi, et ça ne me plaisait pas trop de payer un canard le double de son prix.

Je n'avais qu'une chose à faire si je voulais repartir avec la volaille.

— Bon, ben je vais retourner voir Jean-Jacques pour qu'il me redonne l'argent.

— On vous attend !

33.

Je traversai cette terre oubliée des hommes pour la troisième fois. Jean-Jacques n'avait pas bougé de sa chaise. Il continuait de fixer la maison en face.

En me voyant arriver, il se redressa, peut-être surpris par ma rapidité de déplacement.

— Re-bonjour.

— ...

— Je voudrais vous demander de me redonner l'argent, car ils veulent bien me vendre un canard, mais ils disent que c'est eux que je dois payer.

Jean-Jacques se mit à répéter ce que je venais de dire en ouvrant grand la bouche. Il n'avait plus beaucoup de dents et n'était pas doué en imitation :

— *Ils veulent l'argent ! C'est eux qu'on doit payer !*

Je souris quand même à l'aigre parodie du fermier.

— Portez-moi jusqu'à là-bas !

— Comment ?

— Portez-moi sur votre dos, si j'y vais en rampant on arrivera à la nuit.

— Mais je... je vais pas pouvoir.

— Madrid y arrive, lui !

J'avais du mal à estimer la taille de cet homme que je n'avais pas encore vu debout, mais à vue d'œil je l'évaluais entre un mètre quatre-vingts et un mètre quatre-vingt-cinq. Son manque d'activité l'avait empâté, son ventre dépassait de sa veste agricole, son pantalon assorti semblait sur le point de craquer et ses mains épaisses et sales sortaient largement des manches. Un bon cent kilos auxquels il fallait tout de même soustraire les os des hanches remplacées par du plastique.

En me penchant pour qu'il s'agrippe à moi, je me demandai si le plastique était réellement plus léger que l'os humain. Jean-Jacques

s'accrocha à mon dos. Je me demandai, si à proportion égale, l'os humain était plus lourd que l'os animal. Je me redressai et accompagnai mon souffle d'un râle pour aider l'effort et la souffrance. Je me demandai si un centimètre d'os de moineau équivalait au poids d'un centimètre d'os de baleine.

Je traversai le terrain pour la quatrième fois, cette fois chargé d'un paysan déhanché, édenté et haineux sur le dos.

— Vous avez vu ma femme ?

— Oui.

— Elle était belle ?

— Je sais pas, oui.

— Ses joues étaient rouges ?

— Un peu.

J'avais du mal à garder l'équilibre sur cette parcelle légèrement en pente, couverte de buttes et de mauvaises herbes.

Le fermier n'avait pas l'air de trouver sa position désagréable, je sentis même une sorte de frisson le parcourir, celui du trac de bientôt revoir celle qu'il aimait.

— Et Madrid, il est fort, hein ?

— Oui, il a l'air.

— Il avait sa chemise ouverte ?

— Un peu.

— Vous avez vu les muscles qu'il se tape !

— Oui.

Comme il gesticulait dès qu'il parlait, chacune de ses questions ajoutait cinq cents grammes à son poids d'origine. Je décidai d'en poser une pour qu'il cesse de le faire.

— À votre avis, quel mot dirait un père inuit à son fils de quinze ans à qui il n'a jamais adressé la parole ?

— Pourquoi il ne lui a jamais adressé la parole ?

— C'est sa méthode d'éducation.

— C'est bizarre comme méthode, vous ne trouvez pas ?

— Je ne sais pas, c'est différent.

— Et pourquoi il veut lui dire un mot d'un seul coup ?

— Parce que le fils part faire un voyage dans les glaciers.

— Pourquoi ?

— C'est un rite de passage de l'enfance à l'âge adulte.

— C'est bizarre, non ?

— C'est une tradition.

— Je donne ma langue au chat.

— Mais ce n'est pas une devinette, enfin, je n'ai pas la réponse.

- Alors pourquoi vous me demandez ça ?
- Au cas où vous auriez eu une idée.
- Non. Vous avez une idée, vous ?
- Non.

En nous voyant arriver près de la mare, Claire, Madrid et le canard changèrent d'expression. Peut-être déjà car nous ressemblions à un animal étrange, le fermier et moi. Une sorte de mutation génétique d'âne, de bouc et d'homme.

Mais c'était surtout que la Claire n'avait pas du tout envie de voir traîner son ex-bonhomme dans le périmètre, et l'on peut dire qu'un *homoboucâne* aurait été mieux reçu.

- Qu'est-ce qu'il fout là, lui ?
- Les canards sont aussi à moi, Claire !
- Non ! De ton côté, il y a les vaches, les chèvres et les chevaux.
- Ils ne me servent à rien, je ne peux ni traire une vache, une chèvre ou monter un cheval.
- Et qu'est-ce qu'un canard t'apporterait ?
- Je pourrais le vendre à ce type !

J'étais le type dont il parlait et sur le dos duquel il restait tranquillement agrippé.

— Jean-Jacques, donne-moi cet argent, je me suis toujours beaucoup plus occupée des canards que toi !

— Tu mangeais les œufs de mes poules !

La situation était incontestablement bloquée.

Je demandai à Jean-Jacques :

— Vous pouvez descendre s'il vous plaît ?

Il ne bougea pas d'un millimètre et continua de fixer sa femme, Madrid et le canard, sans cligner des yeux.

Mon imaginaire détraqué et inassouvi commença à s'engouffrer dans le pire. Je sentis que j'allais bientôt être la victime d'un fait divers de campagne auquel j'étais totalement étranger.

Le titre était fait :

Quatre morts et un canard

Un fermier sans hanches de la région parisienne a froidement assassiné sa femme, son ouvrier agricole d'origine espagnole, un canard mâle de type colvert, ainsi qu'un autre homme non identifié. Le paysan, bien que handicapé, a, dans un élan de rage, trouvé la force d'étrangler l'inconnu, puis de saisir une hache avec laquelle il aurait porté plusieurs coups à la femme, pour finir par noyer l'ouvrier et le canard dans une mare à

proximité. Le paysan est ensuite rentré chez lui en rampant, pour se coucher près de la cheminée où son corps a été retrouvé à moitié fondu.

Plusieurs associations de défense des animaux ont déposé plainte pour maltraitance.

L'écrivain Pierre Lamberti a fait savoir que le sujet l'intéressait en vue d'une adaptation, pour un prochain livre.

Un titre a déjà été annoncé : « Pas de hanches mais une hâche. »

Je ne pouvais pas partir comme ça. Mon entourage n'était pas au courant de mes histoires de canard. Je n'avais parlé à personne de Suzanne. J'étais seul au monde. Et ma vie, qui en avait déjà laissé plus d'un perplexe, ne pouvait se terminer par une mort qui resterait le plus grand des mystères pour mes proches.

Je les entendais déjà se demander : « Mais qu'est-ce qu'il foutait là ? »

Je réagis, cherchant à apaiser la tension agricole :

— Vous pourriez partager l'argent ?

Le fermier et sa femme furent d'accord pour répondre synchrones :

— Hors de question !

Mon téléphone se mit à sonner. La mélodie électronique et commune suffit à réchauffer un peu l'ambiance. J'attrapai difficilement mon téléphone dans ma poche intérieure, c'était mon ex-femme.

Madrid lança :

— Il a l'iPhone 6 !

Je décidai de répondre, non pour avoir une discussion avec mon ex-femme, mais pour la prévenir, qu'elle puisse facilement reconstituer le meurtre dont j'allais bientôt être la victime.

— Allô !

— C'est moi !

— Je ne peux pas te parler maintenant, je suis à la campagne, à la Ferme de Claire, j'achète un canard, c'est pour le réintroduire dans le bassin de la maison de retraite *Beausoleil* à Saint-Maur-des-Fossés.

Je ne pouvais pas lui parler de Suzanne, mais elle en savait assez pour enquêter après ma mort.

— Je comprends rien à ce que tu dis.

— Je vais peut-être mourir.

— Tu as bu ?

Je chuchotai pour continuer :

— Un fermier est sur mon dos, il n'a plus de hanches, je pense qu'il va tous nous tuer.

— J'entends pas ce que tu dis.

Je montai un peu le volume, ne chuchotant plus mais parlant entre mes dents sans articuler :

— Oum ermier an hanch est ur on dos, il va ousse nous uer.

Mon ex-femme avait toujours été plus raisonnable que moi.

— Bon, je comprends rien, rappelle-moi quand tu auras du réseau ou quand tu auras dessaoulé.

Elle raccrocha.

Le fermier serrait de plus en plus ses bras autour de mon cou. Le canard et moi étions tous les deux en situation d'étranglement. Cette pression l'empêchait de tomber, mais elle s'accroissait aussi à mesure qu'il comprenait que sa femme ne reviendrait plus.

Il se pencha pour me parler.

— Avancez !

Il me prenait pour un cheval. Je lui étais reconnaissant de ne pas me fouetter les fesses avec un bâton.

J'avancai de quelques pas vers le couple infidèle.

Le fermier contemplait la femme qui lui échappait. Il devait la trouver belle. Elle me faisait de l'effet à moi aussi. Celui d'être face à la fièvre insolente de l'amour.

Madrid et Claire ne se trouvaient pas complètement avec nous. Une partie d'eux était restée enlacée dans leur lit défait.

La voix du fermier se fit soudain douce et tremblante, comme celle d'un tueur fou prononçant ses derniers mots à ses victimes avant de les abattre :

— Claire... Pourquoi ?... Qu'est-ce qu'il a de plus que moi ?

Claire soupira, elle semblait vider sa colère dans ce souffle. Elle aussi s'avança vers nous.

Pour moi, elle était déjà morte.

— Il a rien de plus... Il est juste différent... C'est nouveau... Ce n'est pas forcément lui qui est nouveau, c'est la façon qu'il a de me regarder. Les mots qu'il dit... Je sais que c'est pas juste, que c'est pas juste pour toi, mais c'est pas toujours juste la vie. Et c'est pas contre nous. Et puis, c'est pas comme si on s'était rencontrés hier toi et moi, ça fait vingt ans... Au début c'était bien, aujourd'hui il y a plus rien, à part un crédit en cours... et un peu de tendresse... Alors au moins essayons de garder celle-là... souhaitons-nous le meilleur... D'ailleurs, l'argent pour le canard, tu peux le prendre. Je sais que c'est dur pour toi avec tes hanches... Si tu veux je t'aiderai, je t'apporterai à manger. Je rangerai la maison. Mais si tu méprises ce que je suis, je reviendrai pas.

Je sentais le fermier trembler sur mon dos. J'étais totalement séduit

par sa femme.

Elle se tourna vers Madrid.

— Donne-lui le canard, toi !

L'ouvrier s'approcha et me tendit l'animal.

J'étais très angoissé à l'idée de l'attraper par le cou.

Je le saisis à la gorge. Madrid garda encore un peu sa main sur la mienne.

— Fermement !... Qu'il sente qu'il est coincé.

Désormais, je portais un fermier sur mon dos et tenais un canard vivant par le cou.

34.

Nous repartîmes tous les trois à l'autre bout du terrain que je traversais une cinquième fois, chargé comme jamais. Le fermier paraissait plus léger. Il ne s'était certes pas débarrassé de toute sa tristesse, mais comprendre que sa femme ne reviendrait pas devait le soulager, quelque part. J'y voyais l'un des secrets des rapports humains : ne pas attendre quoi que ce soit chez l'autre que nous ne serions capables de nous donner à nous-même.

Dans mon cas, cela me permettait de ne vraiment pas attendre grand-chose de mes semblables.

Je le déposai sur sa chaise.

Il me demanda :

— C'est pour quoi le canard ?

— Pour plaire à une femme.

— C'est une sorte de sorcellerie ? Vous allez l'éventrer et boire son sang mélangé à des cheveux de la fille ?

— Pas vraiment.

— Dites-moi sinon, j'en ai plein des bêtes, ici, moi.

Je ne connaissais qu'une magie noire pour qu'une femme ne nous quitte jamais vraiment : la faire vivre en soi, garder intact dans notre mémoire le plus beau sourire qu'elle nous ait adressé, son parfum et la douceur de sa peau.

J'étais dans un wagon du train pour Paris, bondé à cette heure de la journée. Le canard dans ma main, stupéfait de rouler à 130 km/h dans cette réalité monotone, lâchait régulièrement un :

— Coin.

Les passagers, habitués à voir ces volatiles flotter dans des bassins lors de promenades le dimanche, habitués aux clochards couchés dans

les couloirs de leurs transports, aux sans-domicile fixe mendiant une pièce pour survivre, étaient cette fois déconcertés de partager leur convoi avec un canard.

Personnellement, je restais concentré sur ma prise. À la fois ferme pour qu'il ne s'échappe pas, mais gardant une certaine souplesse pour qu'il respire et n'étouffe pas devant les gens.

En arrivant à mon immeuble et en traversant la cour, nous croisâmes Pistache le chat, ex-Fellini, qui cracha dans notre direction.

Ce à quoi le canard répondit :

— Coin.

J'étais tout de même assez fier que Pistache me surprenne avec le canard. Il n'avait jamais dû en voir de sa vie. La simple présence de cet animal exotique en ma compagnie semblait lui signifier : « Tu n'es qu'un chat, commun, comme des millions d'hommes en possèdent, et tu ne mérites pas ce maître si bon et si tendre, tu n'es pas assez fascinant, ton poil banal ne vaut pas mes plumes, tu n'auras jamais de bec, et tu ne tiendrais pas deux minutes à la surface d'un lac. Tu n'es qu'un miauteur, plutôt gras, appartenant à une gardienne anti-artiste nostalgique du Troisième Reich. »

35.

En rentrant dans mon appartement, je découvris une lettre glissée sous ma porte. L'enveloppe était bleu ciel, l'écriture large et ronde. Je lâchai le canard sur le parquet pour la ramasser.

Elle était adressée à mon fils.

J'étais toujours ému de voir que nous portions le même nom.

En haut à gauche, était écrit à la main et entouré :

« Urgent ».

Je laissai la lettre sur la table et je n'y pensai plus.

Le canard me suivait dans les pièces. De tous les animaux qui avaient franchi cette porte, celui-ci était le plus sociable. Il ne cherchait pas à se cacher ou à me faire du mal. Cela suffisait à emplir mon cœur d'une profonde sympathie. Ses pattes claquaient sur le sol et il glissa plusieurs fois. Après avoir fait un rapide tour des lieux, l'oiseau fixa son attention sur une photographie encadrée et posée sur une étagère de la bibliothèque, à sa hauteur. La photo en noir et blanc montrait mon fils et moi, à la fin d'un repas dans un restaurant. Mon garçon doit avoir cinq ans, ses cheveux noirs et longs recouvrent son front, ses lèvres sont entrouvertes, son regard semble perdu au loin, échappant à l'objectif. Son visage est légèrement blotti et caché derrière mon épaule que je tiens haute en fumant une cigarette. Je suis au premier plan, les yeux plantés dans la lentille, souriant et fier de sentir cette petite tête contre moi.

Je retrouvai le canard qui ne quittait pas l'image en lâchant une série de : « coin... coin... coin... » interrogatifs.

— C'est mon fils... Il était jeune là... Je ne sais plus qui a pris cette photo... Peut-être mon ex-femme... Je ne me souviens plus de l'endroit, ni du restaurant...

— Coin, coin.

— Mon fils ?... Il est parti en voyage... Il est loin... au nord... Il est grand maintenant...

Je sortis mon téléphone portable et trouvai une photo plus récente pour la montrer au canard.

L'oiseau effectua plusieurs allers-retours entre la photo argentique et celle numérique de mon appareil.

— Coin... coin...

— Oui il est beau...

— Coin, coin.

— Heureux ? Je crois, oui, je crois qu'il est heureux... En fait, je n'en sais rien, j'espère qu'il l'est... Et puis, il ne montre pas grand-chose, il me prouve surtout qu'il va bien... Il ne veut pas me tourmenter... On pense souvent que certaines personnes sont heureuses alors qu'elles ne veulent pas inquiéter les autres. Les gens heureux sont avant tout des gens gentils.

— Coin.

Je repensai à la lettre bleue adressée à mon fils posée sur la table. Pourquoi était-il écrit « urgent » sur le coin gauche de l'enveloppe ? Si ça l'était vraiment, il fallait bien l'ouvrir. Mon fils était injoignable jusqu'à son arrivée au sud du Groenland. Je ne voulais pas lire son courrier sans sa permission. Je n'y tenais pas. Je n'avais jamais fouillé dans ses affaires. J'aimais qu'il ait sa vie privée. J'avais même été surpris de constater comme les enfants entraient vite dans leur propre intimité. Dès le début de leur scolarité et leur premier contact social, commençait une vie en dehors de la maison, de nos rapports, de leurs parents. Cette deuxième vie sur la porte de laquelle était affiché : « défense d'entrer ».

Mais cette lettre urgente, certainement postée quelques jours plus tôt alors que mon fils était parti depuis des mois, m'autorisait peut-être à y jeter un œil. Il pouvait s'agir de nouvelles de gens rencontrés pendant son voyage. D'un rendez-vous dans un prochain pays. De papiers qu'il aurait perdus dans une de ces villes lointaines. D'un renseignement essentiel à la bonne suite de son parcours.

J'allai jusqu'à la table, le canard me suivait.

Nous restâmes un moment immobiles, devant l'enveloppe et le secret qu'elle contenait.

Je décidai de l'ouvrir, sachant que mon fils ne m'en voudrait pas de l'avoir fait. S'il s'agissait de nouvelles importantes, il serait content que je les lui communique. Si ce n'était rien, sans rapport avec son voyage, ou trop personnel pour son père, je m'excuserais, lui ferais comprendre que je ne voulais que l'aider, et arrêterais ma lecture illico.

Bonjour,

Je te demande pardon de t'écrire, je te demande pardon pour ce que j'ai à t'écrire. Je suis Louise, une amie de Lola. Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois avec elle. Je sais que tu me situes, mais juste pour que tu me remettes.

Je n'ai pas ton mail, ni ton numéro de téléphone. J'ai aussi essayé de te contacter par Facebook, mais je ne t'ai pas trouvé. Je me suis souvenue que Lola m'avait dit que tu vivais « à l'ancienne », loin des réseaux sociaux. Ça devait lui plaire ! J'avais accompagné une fois Lola jusqu'en bas de chez toi, je suis revenue dans le quartier la semaine dernière pour retrouver l'immeuble, je crois que c'est le bon, j'espère que tu recevras cette lettre... enfin, c'est peut-être mieux que tu ne la reçoives jamais.

De toute façon, je préfère écrire une lettre plutôt qu'un mail... une lettre aura toujours plus d'importance.

Je sais que tu n'as pas vu Lola depuis presque six mois. Cinq mois et 17 jours exactement. Je sais que tu lui as envoyé quelques messages après et qu'elle t'a demandé d'arrêter.

Je voulais te dire, et j'ai hésité longtemps avant de le faire, mais je crois finalement que c'est bien que tu le saches, et si c'est le contraire, je te demande encore pardon de le faire, mais je voulais te dire que Lola t'aimait et que c'était difficile pour elle de ne plus te voir, de ne plus avoir de tes nouvelles.

Lorsque vous vous êtes rencontrés à la fête chez Mathieu, elle était déjà malade, mais il y avait encore beaucoup d'espoir de guérison. Elle trouvait magnifique de te rencontrer à ce moment de sa vie.

Une nuit, j'ai dormi chez elle, c'était notre dernière soirée un peu drôle entre filles ! On a parlé jusqu'à 5 heures du matin en buvant cette connerie de Bailey's qui fout la gerbe. Elle devait commencer une séance de chimio la semaine suivante. Elle m'a dit : « Je crois que ce mec, c'est plus fort que de la chimio ! » Je lui ai demandé si elle était amoureuse. Elle m'a répondu : « La fille pas malade, oui. »

Après, tout s'est dégradé très vite. Elle a coupé les ponts avec tout le monde. Moi-même je ne lui parlais plus que par texto, de temps en temps. Elle est retournée vivre chez sa mère.

Le dernier texto qu'elle m'a envoyé parlait de toi. Je lui avais demandé comment elle allait, voici ce qu'elle m'a répondu :

Fatiguée... Je dois retourner à l'hosto demain... J'en ai marre... Je suis dégoûtée de ne plus le voir... en même temps, tu verrais ma tronche !... On dirait que j'ai un cancer K mdr... Il me manque... Mathieu m'a dit qu'il était parti faire un voyage de plusieurs mois... je sais pas s'il est parti à cause de moi... je pense à lui tout le temps... je l'imagine dans des pays, ça me fait du bien... A A A

Peut-être que je le retrouverai un jour, va savoir...

Je t'embrasse foooooorrrrrtttt

Lola est morte il y a trois semaines.

Tu es sûrement déjà au courant par d'autres. J'imagine que Mathieu t'a prévenu.

Elle a été incinérée dans un cimetière près de chez sa mère. Il y a une plaque là-bas, si tu veux y aller.

Je suis désolée. Je ne sais pas si tu es rentré. Si tu avais envie d'entendre tout ça. Si tu n'es pas trop seul. J'aimais bien quand on te voyait. J'aimais bien que tu rendes Lola heureuse. J'aimerais bien te revoir si tu en as envie.

Lola te trouvait beau, drôle et brillant, c'est ce que je voulais te dire, et j'espère que ça te servira à aller mieux dans les moments où ça n'ira pas.

Je t'embrasse,

Louise.

Je relus encore la lettre. La feuille tremblait dans mes mains et mon cœur battait vite. Je ne connaissais ni cette Louise, ni Lola, ni rien de toute cette histoire, mais j'étais bouleversé comme jamais puisqu'elle touchait mon fils. J'étais autant affecté par la mort de cette jeune inconnue qui avait aimé mon garçon, que par la découverte de ce secret qui semblait être la véritable raison de son départ.

J'attrapai le canard dans mes bras et allai naturellement dans la salle de bain lui en faire couler un.

36.

Pendant que le canard flottait dans ma baignoire, je ne cessai de penser à mon fils. Tout cela ne me regardait pas puisqu'il ne m'en avait pas parlé. Je me rappelais les derniers moments que nous avions passés ensemble avant son départ. Le déjeuner, quelques heures avant qu'il ne s'envole, n'avait rien laissé paraître d'une tristesse ou d'un besoin désespéré de quitter le territoire. Il avait été doux, souriant, léger, rassurant, comme à son habitude, mais aussi peu bavard et pressé de retrouver cette solitude qu'il aimait, comme à son habitude.

J'eus envie d'appeler mon ex-femme pour lui parler, mais je savais d'avance qu'en le faisant j'appuierais sur le détonateur d'une bombe d'angoisse et de panique qui nous péterait tous à la gueule.

Et la voix intérieure continuait de me rappeler : « Il ne vous en a pas parlé. Il ne t'en a pas parlé. »

Je me retrouvais perdu au milieu de sa deuxième vie, de son intimité, de ce pays secret dans lequel j'étais entré par effraction en déjouant les douaniers de ses frontières. Je ne pouvais plus quitter cette terre désormais, j'en savais trop, je ne pourrais pas passer le reste de mon existence sans lui parler de cet événement que j'avais découvert malgré moi.

J'aurais aussi pu cesser de lire cette lettre. Dès le début. Il était clair que ce n'était pas une urgence comme je l'entendais. Ce n'était pas une urgence de vie, mais une urgence de mort. Et d'ailleurs, ce mot inscrit à la main dans le coin gauche de l'enveloppe n'était pas pour le destinataire, mais Louise l'avait écrit pour elle, il était urgent qu'elle lui parle.

Pourquoi n'avais-je pas arrêté de lire la lettre dès la première phrase ?

Je laissai le canard flotter pour aller relire le courrier.

— Je reviens !

— Coin.

Je repris la lecture au début, décidé à arrêter dès que je comprendrais que j'entrais dans les affaires privées de mon garçon et que l'urgence n'était pas immédiate et pouvait attendre son retour.

Je guettais les mots. Les « pardons » répétés par Louise. La façon dont elle avait retrouvé notre immeuble. Le temps écoulé depuis que mon fils n'avait plus vu Lola. Ces messages qu'il lui avait encore envoyés, et celui de Lola qui lui demandait de ne plus le faire. Leur dernière soirée entre fille, le Bailey's qu'elles avaient bu. Sa maladie qui dégénérerait.

J'aurais pu arrêter là. Essayer. Mais le même frisson me parcourait, c'était bien du cœur de mon fils qu'il s'agissait, et c'est lui qui frappait si fort dans ma poitrine.

Je relus entièrement la lettre pour la troisième fois, et en survolai encore les grandes lignes.

« Lola est morte il y a trois semaines. »

Comment pouvait-il recevoir cette nouvelle, alors que complètement étranger à l'histoire et ses personnages, je restais anéanti de tristesse en l'apprenant ?

« Peut-être que je le retrouverai un jour, va savoir. »

J'avais besoin de lui parler. De ne rien lui dire, sûrement, mais d'entendre sa voix. Nous ne communiquions que par mail depuis son départ, mais il ne m'en voudrait pas de briser un instant ce silence. Je ne savais pas quand sa traversée se terminait. Peu importait, pour le moment, il fallait juste que je compose son numéro.

Rien n'est plus difficile parfois que de devoir parler aux gens les plus proches, ceux que nous connaissons le mieux et que nous aimons si fort, ceux avec lesquels nous avons partagé tant de quotidien et de banalités. Des milliers de coups de téléphone pour ne rien se dire.

C'était directement son répondeur. Il n'avait pas enregistré d'annonce, et j'écoutais la voix robotisée d'une femme qui précisait le numéro du correspondant et demandait de laisser un message. Combien de fois cette voix sans humanité avait dû décevoir ceux qui voulaient juste entendre les paroles d'un être aimé.

Je ne laissai pas de message.

Je replaçai la lettre dans l'enveloppe et sortis le canard de son bain.

37.

Je me levai tôt.

J'avais une journée chargée. Je devais aller à la maison de retraite, réintroduire le canard dans le bassin artificiel, plaire à Suzanne, réussir à refuser de lire la suite du chef-d'œuvre de Pierre Lamberti aux Raymondes, et téléphoner aux impôts pour prendre des nouvelles de Paul Blanchot mon contrôleur, censé rentrer de congé et d'Afrique aujourd'hui.

Mais je commençai par appeler mon fils. C'était toujours son répondeur sans sonnerie préalable.

Dans le wagon du RER, désert à cette heure, j'avais laissé le canard en liberté. Il ne me quittait pas vraiment. Faisait quelques pas mais revenait systématiquement entre mes jambes.

Je commençais à l'adorer.

Je n'avais pas bu d'alcool depuis quelques jours. Noté aucune promesse sur mon cahier. Raté plusieurs émissions de *4 mariages pour une lune de miel*. Reçu aucune visite nocturne du fantôme d'Amazon. Il fallait croire que les choses s'arrangeaient, ou du moins qu'elles me foutaient la paix un moment.

Suzanne m'avait troublé. Depuis notre rencontre, j'avais laissé une partie de mon esprit lui appartenir. J'en donnais facilement des bouts. Mais cette fois, elle en prenait la plus grande part. Pourtant, ce matin, même si j'éprouvais de la joie à l'idée de la revoir et de mettre à exécution mon plan volatile diabolique, mon plaisir avait été contrarié par la lettre de Louise annonçant la mort de Lola à mon fils.

J'essayai de me représenter Lola.

Entre la couleur de ses cheveux, de sa peau, de ses yeux, la forme de son visage, de ses lèvres, de son nez, sa taille, sa voix, son parfum, j'avais une chance sur sept milliards de tomber juste. Mais une jeune fille se profila quand même à l'intérieur de ma création. Elle ressemblait à Virginie, la fille de la sœur de mon ex-femme, et donc

ex-nièce pour moi, née la même année que notre fils, que nous avions souvent à la maison et dont j'aimais la douceur et la timidité. Cette jeune fille avait dû affronter dès l'âge de trois ans le divorce de ses parents, puis leur déchirement, et enfin la mort de son père, un an plus tard, retrouvé noyé après être soi-disant accidentellement tombé d'un pont.

Nous prenions Virginie très souvent les week-ends, elle passait son temps avec moi car je ne cherchais pas à l'éduquer ou à prendre la place de qui que ce soit. Je lui mettais les dessins animés qu'elle voulait, lui donnais tout ce qu'elle désirait manger et lui laissais la lumière allumée plein pot quand elle dormait. Mon ex-femme prenait le relais de sa sœur et ne considérait pas ces moments comme des vacances pour la petite.

— Elle a besoin d'une image masculine, me disait-elle, espérant activer chez moi un désir de jouer un rôle que j'avais déjà beaucoup de mal à interpréter avec mon propre fils.

J'avais toujours pensé que Virginie était secrètement amoureuse de son cousin. Elle n'aurait pour rien au monde dit le moindre mot ou fait le plus petit geste dans ce sens, mais elle voyait en lui le modèle parfait de ce que devait être l'amour. Son jeune cœur avait grandi à côté de celui de mon fils, et la tendresse, la gentillesse et la bienveillance de mon garçon lui avaient donné l'espoir que l'amour serait encore possible dans sa vie.

Après notre séparation avec mon ex-femme, Virginie continua régulièrement à venir chez nous. Je ne savais pas vraiment à quoi ressemblait sa vie en dehors (je craignais encore plus sa mère que celle de mon fils, elle était comme mon ex-femme multipliée par deux). Mais lorsqu'elle était à la maison, elle retrouvait ses marques à peine la porte franchie, et nous continuions à regarder la télévision pendant des heures, remplaçant les dessins animés par des films, à manger n'importe quoi et à nous endormir tous ensemble sur le canapé du salon, lumières allumées.

À l'âge de seize ans, Virginie partit dans une ville de province (dont je ne réussis jamais à mémoriser le nom) pour continuer ses études, et sûrement fuir l'ambiance hystérique chez elle. Elle continuait de nous envoyer des messages, mon fils répondait, je le faisais aussi, mais très brièvement et avec dix jours de retard.

Je ne lui avais plus parlé depuis longtemps. Parfois mon fils l'évoquait, je lui demandais comment elle allait, il me répondait « bien », comme il le disait de la plupart des gens, même ceux brûlés au troisième degré après un incendie criminel.

Penser à Virginie me donna envie de lui parler. Ou du moins d'avoir son numéro de téléphone (disparu entre l'iPhone 4 et l'iPhone 5). Mon

filz injoignable, je ressentais le besoin d'un lien avec une personne de son âge.

J'envoyai un texto à mon ex-femme.

Peux-tu m'envoyer le numéro de Virginie ?

Immédiatement, je reçus sa réponse :

Quelle Virginie ?

Je n'avais pas besoin de chercher longtemps pour savoir que nous n'en connaissions qu'une, une seule Virginie sur notre planète Terre.

Je répondis :

Ta nièce !

Nouveau texto de mon ex-femme :

Tu as dessaoulé !?

Je ne compris pas de suite, et finis par me rappeler que lors de notre dernière conversation, je portais un fermier sur le dos et craignais pour ma vie.

Toujours vivant, et n'ayant plus besoin de témoin pour élucider le mystère de ma mort, je répondis simplement :

Oui, merci.

Nouveau message :

Pourquoi veux-tu le numéro de Virginie ?

Je ne désirais plus vraiment ce numéro et regrettais de le lui avoir demandé. Je me faisais encore avoir et oubliais que la moindre petite question pouvait être le premier dialogue d'une tragédie de trois heures sans entracte.

Moi : *Pour rien.*

Elle : *Bien sûr !*

Les textos s'enchaînaient désormais à la vitesse de la lumière.

Moi : *Quoi bien sûr ?*

Elle : *Tu ne fais jamais les choses « pour rien » !*

Moi : *Je ne fais QUE des choses pour rien... Et rien pour les choses.*

Elle : *D'accord Einstein !*

Moi : *Ton sarcasme est ridicule... Einstein était physicien et pas philosophe !*

Elle : *Il aurait pu !!*

Moi : *Ok.*

Elle : *Camus faisait sûrement aussi de la physique.*

Comment pouvions-nous en être arrivés là ? Je décidai de ne plus répondre et de me passer du numéro de Virginie. Mais mon ex-femme ne voyait pas les choses de la même façon.

Tu as des nouvelles de ton fils ?

Mon sang se glaça et je sentis le même frisson gelé traverser mon

corps. Je n'avais pas de nouvelles de lui, mais de sa vie, du drame que venait de connaître son cœur et dont il ignorait peut-être lui-même la sinistre fin.

Moi : *Non.*

Elle : *Quand doit-il arriver à ce foutu Groenland ?*

Moi : *Il a dit deux jours.*

Elle : *Oui, il y a deux jours !*

Moi : *Alors, il va arriver.*

Je renvoyai un autre message à la suite :

Sois gentille avec lui quand tu lui parleras.

Elle : *Pourquoi ?? Il ne va pas bien ??*

Moi : *Si, mais il est loin et parti depuis longtemps. Je t'embrasse.*

Je ne voulais plus parler et le RER arrivait à la station Saint-Maur-des-Fossés.

J'attrapai le canard qui se laissa faire et semblait même aimer que je le porte dans mes bras.

Ma femme m'envoya un dernier texto.

Le numéro de Virginie, avec en dessous : « *Je t'embrasse fort.* » Comme si elle avait senti à distance la tristesse qui m'étriquait, compris qu'un élément contrariant qu'elle n'était pas certaine de vouloir connaître concernait son enfant et qu'il fallait que je m'en occupe. Et ce « *fort* » collé au « *je t'embrasse* », peu courant chez elle, était seulement utilisé pour m'encourager et me dire de faire les choses correctement.

38.

Avant de franchir le portail de *Beausoleil*, j'essayai une nouvelle fois de joindre mon garçon.

Toujours et immédiatement son répondeur.

J'envoyai un sms à Virginie :

Un petit message pour t'embrasser. Je pense bien à toi et t'espère heureuse.

Je constatai que j'avais reçu un mail. J'avais involontairement déconnecté la sonnerie d'alerte pour cette fonction et je découvrais mes courriers en regardant mon téléphone. (Tout ce que j'actionnais et déprogrammait sur mon appareil était toujours le fruit du hasard ; je m'étais retrouvé avec le langage japonais sur mon iPhone 2 et, incapable de le réinitialiser en français, m'étais résolu à acheter un dictionnaire bilingue.)

Je fus surpris de voir le nom de Paul Blanchot comme expéditeur. Ce n'était plus la même adresse que celle des messages qu'il m'avait envoyés d'Afrique.

Je l'ouvris.

Monsieur,

Mon collègue m'a informé de votre appel. Il serait important de se voir rapidement.

Merci de me proposer une date de rendez-vous dans les plus brefs délais.

Je vous prie de croire, cher Monsieur, en l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Paul Blanchot

Inspecteur des finances publiques

Heureux d'avoir de ses nouvelles et d'apprendre son retour au bureau, je m'empressai de répondre :

Bonjour Monsieur Blanchot,

Je suis rassuré de vous savoir sain et sauf.

Mon inquiétude était grande.

J'espère que vos problèmes à Abidjan se sont arrangés pour vous et Cécilia, votre assistante.

Je comptais vous appeler aujourd'hui. Nous pouvons nous voir dans l'après-midi.

Je vous prie de croire, cher Monsieur, en l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Je traversai le parc de *Beausoleil* jusqu'au bassin.

Le temps gris n'invitait pas grand monde dehors. Je vis au loin l'homme qui m'avait confié son pessimisme général au sujet de notre humanité. Je l'évitai soigneusement.

À mesure que nous avançons, le canard commença à s'agiter. Il devait sentir la présence des femelles se rapprocher.

En arrivant au bord du bassin, et en voyant les canes flotter innocemment, mon canard se mit carrément à sauter dans mes bras :

— Coin, coin, coin, coin, coin, coin...

Traduisible par : « Oh la vache, mon Dieu, c'est fou, merci, merci, merci... »

Je ne voulais pas le lâcher avant que Suzanne ne soit là et me surprenne dans ma bravoure. J'étais déchiré entre l'envie de faire plaisir à mon copain ailé, et le besoin compulsif d'être découvert dans mon héroïsme par l'infirmière propriétaire de l'essentiel de mon cerveau.

Les canes, curieuses et perplexes, s'étaient regroupées au centre du bassin, elles fixaient le nouvel arrivant déchaîné, ne sachant si elles avaient affaire à un gentleman un peu excité ou à un effroyable pervers.

Suzanne sortait régulièrement fumer, elle devait le faire une fois par heure. Si je venais de la rater, je savais que je ne pourrais retenir mon étalon à plumes aussi longtemps.

Alors que j'étais sur le point de relâcher l'animal pour lui offrir ce harem, acceptant à contrecœur mon sort d'altruiste méconnu, une équipe de télévision débarqua. Je la vis arriver du bâtiment principal pour directement se diriger vers moi. Suzanne apparut elle aussi, suivant l'équipe quelques mètres derrière.

Je tins ferme le canard jusqu'à leur arrivée. L'équipe était composée d'un caméraman, qui ne quittait pas son viseur, d'un ingénieur du son, armé d'une perche sur laquelle était fixé un micro et d'un enregistreur portable, et d'une journaliste d'une trentaine d'années. La caméra et le

micro se braquèrent sur moi telles des bêtes sauvages et curieuses, la journaliste me demanda :

— Nous travaillons pour France 3 Île-de-France, nous pouvons vous filmer ?

— Euh... oui.

Suzanne arriva. Elle sourit en me voyant.

La journaliste continuait de faire son job :

— Qu'est-ce que vous faites ?

J'avais appris mon texte, j'essayai de le dire le plus naturellement possible :

— Je réintroduis un canard mâle dans ce bassin où il n'y a plus que des femelles.

J'avancais en même temps vers le bassin comme un empereur vers sa destinée.

— Vous êtes ornithologue ?

— Pas du tout, je suis écrivain.

Je relâchai le canard.

Ce qui suivit fut fascinant. En moins d'une minute, le canard sauta sur absolument toutes les canes à la vitesse de l'éclair, à peine en touchait-il une qu'il passait à une autre. Les coins-coins explosèrent de partout, les ailes battirent, un tsunami se forma au milieu du bassin. L'équipe, Suzanne et moi reculâmes pour ne pas être éclaboussés et prendre un mauvais coup de bec. Certaines canes quittaient la mare un instant, mais retournaient rapidement retrouver ce bordel volatile.

Le caméraman ne perdait pas une image du spectacle, l'ingénieur du son réglait le volume de son enregistreur, la journaliste me demanda comme à un spécialiste :

— C'est une sorte de rituel, n'est-ce pas ?

Ce à quoi je répondis :

— Ouais, il est content, là !

Tout se calma. Mon canard prit un peu ses distances. Il explora son nouveau royaume en nageant d'un bout à l'autre de la mare. Les canes allaient le retrouver à tour de rôle, il les accueillait par un « Coin », qui signifiait dans le langage humain : « On se voit plus tard, je suis un peu fatigué maintenant, mais nous aurons tout le temps pour nous aimer, et je saurai toutes vous honorer. »

J'étais heureux pour mon ami à plumes. Je savais que nous nous reverrions, et qu'à la pensée de son bonheur, j'encouragerais le mien.

Suzanne s'était approchée de moi, nous observions le bassin ensemble.

Les choses s'étaient déroulées comme je l'avais rêvé, avec une équipe de télévision régionale en plus pour nous filmer.

Le caméraman, suivi de l'ingénieur du son, avançait vers Suzanne et moi pour nous cadrer de face.

Nous étions gênés, mal à l'aise ; le moment était silencieux, étrangement beau et tragique.

La journaliste m'interrogea :

— C'est important pour vous, le bénévolat ?

— Oui, très, on devrait tous consacrer une partie de son temps à ça.

— Mais pourquoi avez-vous choisi une maison de retraite ? C'est la vieillesse qui vous touche ?

— Oui, très, on devrait tous consacrer une partie de son temps à ça.

Je n'avais jamais été détendu devant une caméra. Les rares fois où l'on m'avait invité à la télévision pour parler de mes livres, j'avais réussi l'exploit de ne pas donner envie de lire les miens mais aussi de ne plus donner envie de lire de livres du tout. Mon éditeur avait ordonné à mon attachée de presse de m'empêcher d'y aller. Il m'avait même passé un coup de téléphone un soir, après avoir vu ma prestation sur le plateau d'une émission littéraire diffusée sur la chaîne 126 à 3 heures du matin.

— Ne va plus à la télé, même dans une émission que personne ne regarde, on ne sait jamais, si un seul type insomniaque, dépressif et drogué avait envie d'acheter ton bouquin, après ton passage, il peut juste faire une overdose ou se suicider.

La journaliste continua son interrogatoire :

— Et maintenant, il se passe quoi ?

— Ben, je...

Suzanne prit la parole :

— Il va... va... va lire... un li... li... livre de Pie... Pie... Pierre Lamber... Lamberti aux pen... penpen... pensionnaires de la mai... mai... mai...

La journaliste lui coupa la parole :

— De la maison de retraite, oui.

Je détestai qu'elle finisse sa phrase. Sa voix était banale et ennuyeuse, alors que celle de Suzanne était grave et pure, chaque mot qui sortait d'elle était un cadeau qu'elle vous offrait.

— Pourquoi lire les livres de Pierre Lamberti ?

Suzanne sourit à côté de moi, elle savait ce que je pensais de l'écrivain.

— Les pensionnaires ici aiment ses livres.

— Vous pourriez lire les vôtres !

— Oui, je pourrais mais...

Suzanne enchaîna :

— Ses li... livres... sont une mu... mu... musique... si... sisi... silencieuse... qu... qu... qu'il faut... lire et voir.

Je l'avoue, je voulais que Suzanne soit ma femme. Lui consacrer mon cœur pour le temps qu'il me restait à vivre. J'étais un garçon sensible aux compliments que je ne savais jamais recevoir, touché par l'amour que l'on pouvait me porter, mais venant d'elle, j'effleurais du doigt la grâce et pardonnais la vie de ne pas m'avoir facilité la tâche jusque-là.

La journaliste s'adressa à son équipe :

— Bon, on va le filmer pendant qu'il lit et après on y va.

Nous traversâmes le parc, Suzanne et moi devant, le caméraman derrière continuait de nous filmer de dos en travelling avant.

En arrivant dans le bâtiment principal, je me dirigeai naturellement vers les chambres, Suzanne me prit le bras pour m'attirer dans une autre direction.

— C'est pa... par là aujou... aujourd'hui.

Je la suivis à travers de nouveaux couloirs, l'équipe ne nous lâchait pas.

39.

La salle était pleine. Une cinquantaine de vieux assis sur des chaises ou dans leurs fauteuils roulants. Certains reliés à des compte-gouttes, d'autres endormis, ou déjà morts.

On les avait installés en rang comme dans une salle de théâtre, face à une chaise vide, qui visiblement m'attendait, et sur laquelle reposait l'épais volume de Pierre Lamberti.

Apparemment, Raymonde et Raymonde avaient passé le mot à la cantine.

J'allai m'installer sous le regard amusé de Suzanne qui tapa dans ses mains pour lancer les applaudissements.

Le technicien alluma la lampe de sa caméra qui m'aveugla et éclaboussa la pièce d'une lumière blanche et froide.

J'attrapai le livre et m'éclaircis la voix :

— Je vais donc vous lire *Jeu de je...* de Pierre Lamberti.

Les applaudissements repartirent de plus belle, accompagnés de : « Lamberti... Lamberti... Lamberti... », chantés en chœur par les pensionnaires.

Ce type était le Springsteen des maisons de retraite.

Je commençai ma lecture et reçus immédiatement mes premières plaintes :

— Plus fort... Plus fort... Plus lentement... Moins vite...

J'élevai le volume au maximum et freinai le débit ; j'hurlai maintenant au ralenti, comme dans un film ou après un accident vasculaire cérébral.

Je repris la lecture du début. Les personnages de Lamberti n'avaient pas bougé, ils se séduisaient dans le désert sous l'œil des locaux sauvages, à la recherche d'un enfant arien et mystérieux.

Je repérai mes deux Raymondes dans l'auditoire. Elles étaient assises l'une à côté de l'autre et ne semblaient pas m'en vouloir de relire ce qu'elles avaient déjà entendu et sûrement oublié.

Après une heure de lecture, il ne restait plus qu'un ou deux survivants dans la salle endormie. Le caméraman et l'ingénieur du son avaient changé plusieurs fois de place afin de varier leurs angles de prise de vues. La journaliste avait passé son temps sur son smartphone. Suzanne m'avait écouté sans relâcher son attention. De mon côté, j'étais proche d'une paralysie définitive de la mâchoire, ou d'une lobotomie frontale.

Je me levai et retrouvai Suzanne. Nous sourions sans rien dire. L'équipe remballa son matériel. La journaliste nous dit au revoir :

— On y va... merci pour tout.

Je demandai comme un amateur :

— Ça passera quand ?

— Ce soir au journal de 19 heures.

Les pensionnaires sortaient mollement les uns après les autres, accompagnés par des aides-soignants.

Nous étions seuls à présent, Suzanne et moi.

— Vous voulez fumer une cigarette ?

— Oui... Mais d'a... d'a... d'abord... il faut qu... qu... que je range.

— Je vais vous aider.

Nous commençâmes à empiler les chaises les unes sur les autres pour les déposer le long des murs de cette salle qui devait habituellement servir aux animations de loto ou se transformer en chapelle le soir de Noël.

Il y avait quelque chose de très romantique dans ce ballet et si nous avions été sur scène on aurait pu croire à une création de Pina Bausch. Chacun de nous attaquait la rangée par un bord opposé et nous nous rejoignons au milieu, chargés de nos tours de chaises.

La salle était vide. Suzanne à l'autre bout de la pièce, la sortie entre nous. Nous avançâmes lentement pour nous retrouver, faisant mine de regarder un peu alentour pour vérifier que nous n'avions rien oublié.

À quelques mètres l'un de l'autre, une musique sortie des haut-parleurs, je reconnus cette fois un Impromptu de Schubert.

Je levai la tête sans comprendre.

— C'est pou... pour annon... annoncer le dé... le dédé... le déjeuner.

— C'est beau.

Nous étions proches maintenant. Il suffisait que je pose ma main sur son dos pour la faire danser. Elle me regardait sans vraiment relever le visage, j'essayais d'être à la hauteur et de ne pas la perdre des yeux.

Je me rappelais qu'elle avait parlé de mes livres à la journaliste tout à l'heure. Quand les avait-elle lus ? Lesquels ? Lequel ? Je voulais le lui demander. Elle avait parlé d'une musique silencieuse. Je pensais la même chose d'elle.

Mon téléphone se mit à vibrer pour annoncer un texto. Je ne voulais pas le consulter maintenant, mais j'attendais des nouvelles de mon fils.

— Excusez-moi, je vérifie que ce n'est pas mon fils.

C'était lui.

« Papa, je viens d'arriver, j'ai vu que tu m'avais appelé... Tout va bien ? »

Je revins à Suzanne, elle m'attendait.

— Ça... ça... ça va ?

— Oui, enfin, je ne sais pas vraiment... Je vous avais dit que mon fils était parti faire un voyage de plusieurs mois. Il vient d'arriver au sud du Groenland. J'ai toujours pensé qu'il allait partir, enfin je veux dire, très jeune déjà il rêvait de voyager. Pour Noël ou ses anniversaires je lui offrais souvent un livre des grands écrivains qui ont arpenté le monde... Des cartes de pays lointains... Des guides... Mais je viens de découvrir la véritable raison de son départ...

Suzanne m'écoutait attentivement. Je ne devais sûrement pas lui parler de la lettre que Louise avait envoyée à mon fils, c'était une affaire privée. Pourtant, son statut d'étrangère, d'inconnue pour le reste de ma vie, me poussait à le faire. Elle aussi était une affaire privée, la mienne, et peut-être que nous ne pouvions confier un secret qu'à un autre secret.

— ... Mon fils a reçu une lettre que j'ai ouverte... Je l'ai ouverte parce qu'il était écrit *urgent* dessus, parce que je pensais qu'il était peut-être urgent que je l'ouvre pour l'aider dans son voyage...

J'avais du mal à avancer dans mon histoire. Une émotion étrange était née au fond de moi et commençait à me submerger.

— ... Cette lettre a été écrite par une jeune fille prénommée Louise... Elle débute en demandant pardon de lui écrire, et pardon de ce qu'elle a à écrire... Elle parle d'une autre jeune fille, Lola... Apparemment mon fils et Lola se sont connus chez un copain, et ils se sont aimés, enfin, je ne sais pas à quel point, ni comment, mais ça ressemblait à un début d'histoire d'amour... Lola était déjà malade... Elle l'a certainement appris peu de temps avant... Mais sa rencontre avec mon fils, à ce moment de sa jeune vie, l'a rendue heureuse, l'amour plus fort que la maladie... ou que la mort... Ils se sont vus, je sais qu'ils sont venus chez nous... Ils ont dû se découvrir, se raconter leur passé... c'est bizarre d'imaginer son enfant amoureux... Je ne sais pas s'ils ont couché ensemble... ça aussi c'est bizarre de l'imaginer...

La maladie de Lola grandissait en même temps que leur amour. Ils étaient trois dans cette histoire... Elle a décidé de ne plus le voir... il lui a encore envoyé des messages, elle lui a demandé d'arrêter... il est parti juste après...

Suzanne avait relevé son visage vers moi. Le regard qu'elle me portait était d'une générosité infinie.

L'Impromptu de Schubert s'achevait.

— Et... Lo... Lo... Lola ?

— Elle est morte il y a trois semaines.

Je n'avais jamais eu autant de peine à évoquer la mort de quelqu'un que je ne connaissais pas. La voix de mon fils sortait de mon corps.

— Il ne m'en a jamais parlé... Je ne sais pas ce que je dois faire. Je ne sais pas s'il sait que Lola est morte, s'il l'imagine. Si cette jeune fille était son premier amour. À quel point il l'aimait... Je ne sais rien... Je voudrais... je voudrais être avec lui... lui parler et le faire rire... le prendre dans mes bras et l'embrasser, comme quand il était enfant et que c'était naturel... il était léger, je le prenais sur mes genoux, contre mon ventre, sur mon dos, et c'était plus léger encore, je voudrais qu'il n'ait pas de peine.

Je pleurais.

Je ne m'en rendis pas compte tout de suite, c'est une larme qui finit de glisser jusqu'à la commissure de mes lèvres qui me fit le savoir.

— ... Pardon, excusez-moi...

Suzanne me prit dans ses bras. Elle me serra fort et embrassa ma joue humide. Je savais qu'elle ne parlerait pas. C'était sa façon de me dire ce que j'avais à faire.

— Je viens ici pour vous voir, Suzanne.

— Re... re... revenez.

40.

J'allai m'asseoir sur le banc devant le bassin pour appeler mon fils.

Mon canard était tranquille. En me voyant, il dériva vers moi, et sortit de l'eau pour venir traîner un peu autour de mes jambes.

Il me lança un : « Coin », qui signifiait merci, à quoi je répondis :
— Je t'en prie.

Puis il repartit dans l'eau et vers ses femelles qui l'attendaient.

J'attrapai mon téléphone pour appeler mon fils, et découvris un mail de Paul Blanchot.

Monsieur,

Je ne comprends pas votre mail et votre inquiétude de me savoir sain et sauf.

Je ne suis jamais allé à Abidjan de ma vie et ne compte en aucun cas y aller.

Quant à mon assistante, elle ne s'appelle pas Cécilia, mais Madame Poitrelle, et nous n'éprouvons pas le besoin de partir en vacances ensemble.

J'étais en congé à Pornic comme chaque année depuis vingt-cinq ans, où je ne risque pas grand-chose.

Je mets ça sur le compte de votre « esprit artistique ».

En revanche, il reste une dette sur votre impôt de 2015.

Voyons-nous aujourd'hui à 15 heures au centre des finances pour en discuter et trouver une solution rapidement.

Je vous prie de croire, cher Monsieur, en l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Paul Blanchot

Inspecteur des finances publiques.

Je lui répondis dans la foulée :

Monsieur Blanchot,

Je serai bien là à 15 heures pour parler de ma dette, nous pourrons en parler autant que vous voudrez.

Il y a quelque temps, j'ai reçu un mail de votre part qui me disait que vous étiez en Afrique pour une affaire privée, accompagné de votre assistante Cécilia. Vous m'appeliez « votre ami », vous me demandiez de l'aide et de l'argent, après avoir été agressé et Cécilia blessée.

J'ai bien sûr été très surpris que vous vous adressiez à moi. Surpris de cette requête, puisque vous connaissez parfaitement l'état de mes créances, surpris que vous m'appeliez « votre ami ».

Mais j'ai surtout été profondément inquiet. Je vous ai cherché. Je vous ai répondu. J'ai essayé de réfléchir à la façon de vous venir en aide.

Mon fils m'a averti qu'il s'agissait là d'un piratage informatique.

Mon ex-femme s'est moquée de cette histoire et de mon caractère naïf.

Je me suis trompé, mais je suis heureux aujourd'hui d'être allé au bout de mon inquiétude.

Je suis heureux de posséder cet esprit artistique dont vous parlez.

Car pendant un moment dans mon existence, je me suis senti proche de vous.

Je vous ai prêté des aventures extraordinaires que vous ne vivrez sans doute jamais.

Je vous ai offert une liaison.

Vous ne m'avez jamais aimé, ni moi, ni ma vie, ni mes livres.

Mais je remercie ces pirates numériques de m'avoir donné l'occasion d'apprendre à vous aimer de mon côté.

À tout à l'heure,

Je vous embrasse,

Votre ami.

Le soleil apparut entre deux nuages dans le ciel. Le bassin changea de couleur. Mon canard se baladait entre ses belles.

Je sentais encore la joue de Suzanne contre la mienne.

Je reçus un texto de Virginie qui répondait au mien :

Mon cher oncle ! Merci pour ton message. Je pense aussi souvent à vous. Je suis heureuse et amoureuse. Je viendrais vous voir bientôt. J'ai hâte de lire ton prochain livre. Le dernier ne me quitte jamais.

Je composai le numéro de téléphone de mon fils mais fus interrompu par un appel de mon éditeur.

Je répondis :

— Allô ?

— Oui, c'est moi, qu'est-ce que c'est que cette histoire de Lamberti ?

- Je sais pas ?
- Pierre Lamberti a reçu un appel d'une de ses amies journaliste qui lui a dit que tu lisais ses livres dans une maison de retraite... Il paraît que France 3 diffuse le sujet au journal ce soir.
- Oui, c'est vrai.
- Pourquoi tu fais ça ?
- C'est... c'est du bénévolat.
- Je croyais que tu le méprisais... tu pourrais lire tes propres livres !
- Les pensionnaires préfèrent Lamberti... comme tout le monde !
- La voix de mon éditeur se fit aussi douce que celle du meilleur éditeur de Paris, ce qu'il était :
- Non pas comme tout le monde... moi je préfère tes livres.
- Merci.
- Écoute, Lamberti est très touché, il a de gros problèmes de confiance en lui par rapport aux autres écrivains. Il aimerait que l'on déjeune ensemble tous les trois. Mon assistante, qui est devenue ma femme et que tu as humiliée...
- Je suis désolé !
- N'en parlons plus, elle est très susceptible... Bref, elle a demandé à Lamberti de nous renvoyer ton dernier livre pour que tu puisses le passer au producteur pour la série.
- Il l'avait lu ?
- Oui, et adoré... Il a lu tous tes livres, nous lui en envoyons toujours un exemplaire.
- Je ne savais pas.
- Malgré ce que tu crois, c'est un type gentil... vous faites le même métier, pas de la même façon, mais au final ce sont des livres.
- C'est vrai.
- D'ailleurs, tu avances sur le prochain ?
- Un peu.
- C'est quoi déjà ?
- Pline l'Ancien.
- Ah ouais, merde !
- J'ai terriblement envie d'écrire... C'est revenu.
- Tant mieux... L'envie est plus importante que le sujet... On se parle plus tard.

Le soleil semblait gagner son combat face aux nuages. Sa lumière avançait sur le parc, le bassin et les canards en profitaient déjà, j'étais encore dans l'ombre mais j'avais bon espoir.

J'envoyai un mail au producteur de la série :

Bonjour,

J'ai un exemplaire de mon livre disponible pour vous, mais avant de vous l'envoyer, j'aimerais que vous répondiez à cette question :

Quel est, selon vous, l'avenir de ces banlieues et des jeunes qui y vivent ?

En attendant votre réponse, je vous prie de croire en l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Je regardai mon téléphone pour appeler mon fils. J'avais reçu un nouveau mail, il provenait d'Amazon :

Cher Client,

Nous vous informons que votre commande N° 7774589098 n'a pu aboutir suite à un problème de livraison.

Votre compte sera bientôt crédité de la somme de 54 euros.

N'hésitez pas à contacter notre service clientèle pour toute question supplémentaire.

À bientôt sur Amazon.fr

Je me demandai si le livreur fantôme continuerait à venir hanter mes nuits. Je m'y étais habitué et j'aimais que ma réalité soit dérangée par les spectres que mon imaginaire fabriquait.

J'appelai mon fils, j'avais le trac, et plus rien ne m'empêchait de le faire.

Le soleil était à mes pieds, une tonalité lointaine et étrangère résonnait, puis sa voix, devenue grave hier.

— Allô ?

— C'est papa.

— Salut papa !

— Excuse-moi de t'avoir dérangé, j'avais envie de t'entendre.

— Je suis content de t'entendre aussi, papa.

— Je te dérange ?

— Non, je viens d'arriver... Tu m'entends bien ?

— Oui... La traversée était bonne ?

— Ça va... un peu mouvementée parfois, mais c'était beau, on a navigué entres les icebergs.

— Et maintenant, tu fais quoi ?

— Je dois trouver une auberge, c'est à une heure de car.

Je ne savais pas vraiment quoi lui dire. Il y avait trop de choses, et rien à la fois.

— Tout va bien, papa ?

— Oui.

— Maman aussi ?

— Oui, oui.

— Et toi tu fais quoi ?

— Dans la vie tu veux dire ?

Je le faisais rire, ça me plaisait.

— Non, maintenant, tu es où ?

Je regardai autour de moi, le bassin, mon canard, le bâtiment dans lequel Suzanne m'attendait, quelques vieux assis ici et là.

— Je suis dans une maison de retraite !

— Déjà ! Tu aurais pu attendre que je t'y mette !

— T'es con !

— Tu fais quoi dans une maison de retraite ?

— Je regarde les canards.

— C'est bien, moi j'ai des phoques en face de moi !

— Chacun son animal !

— Sans rire, tu fais quoi ?... Ça va papa ?

Je ne voulais pas qu'il s'inquiète pour moi, il en était hors de question, je pouvais lui parler de Lola maintenant, lui dire que je savais, qu'elle était morte, que je serais là pour lui, comme il le voudrait, lui demander à quel point il était triste, que ça irait, que d'autres amours l'attendaient. Mais je sentais encore Suzanne contre moi, elle m'avait serré, embrassé ma peau, silencieusement, cet amour qui naissait devait forcément servir à celui qui était mort.

— Oui je vais très bien mon grand, j'étais venu dans une maison de retraite pour récupérer un exemplaire de mon dernier livre, celui de l'admiratrice qui m'avait écrit, pour l'envoyer à un producteur qui veut en faire une série. Je n'ai pas pris le livre, mais j'ai rencontré une infirmière ici, je l'aime bien je crois, en tout cas, ça fait longtemps, depuis ta mère, que je n'avais pas ressenti ça, j'avais oublié, je croyais ne plus pouvoir aimer, et puis tu sais... l'amour ça nous tombe dessus, vraiment, d'ailleurs on dit « tomber amoureux » mais ce n'est pas nous qui tombons, c'est l'amour qui vient du ciel. Il faut le recevoir, ne pas l'attendre, mais savoir qu'il y en a toujours un pour nous quelque part. Et s'il fait mal, qu'il arrache le cœur et qu'il nous quitte, garder un peu le bonheur de l'avoir connu... Je crois que le cœur ne ferme jamais ses portes, il laisse l'amour entrer et sortir. C'est rempli de courants d'air un cœur. C'est une tempête. C'est vivant.

Mon fils ne disait rien, la communication n'était pas bonne, le vent soufflait parfois sur la ligne.

— Allô ?

— Je suis heureux que tu aies rencontré quelqu'un papa, j'ai hâte de la connaître.

— Elle te plaira, je crois.

Nous restâmes silencieux quelques secondes, le soleil avançait sur mes jambes.

— Papa ?

— Oui.

— Moi aussi il y a quelque chose que je voudrais te dire.

— Oui ?

— Il s'est passé quelque chose pour moi ces derniers temps... Quelque chose d'important...

Le frisson de Lola m'envahit, ma gorge était sèche, j'avais peur de l'entendre me dire ce que je savais et de ne pas pouvoir le prendre dans mes bras.

— Dis-moi.

— Voilà... je...

Il cherchait les mots justes. Ou peut-être hésitait-il à me raconter.

— Dis-moi mon fils.

— Je crois... je crois que je veux devenir écrivain.

Mes yeux se remplirent de larmes.

Et je sus à cet instant ce qu'avait dit ce père inuit à son fils, et je le dis au mien :

— Reviens.

— Oui papa... Je vais rentrer.

J'étais baigné de soleil.

DU MÊME AUTEUR

COMÉDIE SUR UN QUAI DE GARE, *théâtre*, Julliard, 2001.

RÉCIT D'UN BRANLEUR, Julliard, 2000 ; Pocket, 2004.

MOINS 2, *théâtre*, L'Avant-Scène, 2005.

CHRONIQUES DE L'ASPHALTE, vol. 1, Julliard, 2005 ; Pocket, 2007.

CHRONIQUES DE L'ASPHALTE, vol. 2, Julliard, 2005 ; Pocket, 2008.

LE CŒUR EN DEHORS, *roman*, Grasset, 2009.

CHRONIQUES DE L'ASPHALTE, vol. 3, Grasset, 2010.

CHIEN, *roman*, Grasset, 2015.

LA NUIT AVEC MA FEMME, Plon-Julliard, 2016.

ISBN : 978-2-246-78558-3

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 2018.*

Ce document numérique a été réalisé par [PCA](#)

Table

Couverture

Page de titre

Dédicace

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Du même auteur

Copyright